Philippine de Porcellet [attribué à]

Vie de te Douceline

-00 Texte précédé de Douceline, la mellifluence d'un nom par Claude Louis-Combet Postface d'Ernest RENAN JÉRÔME MILLON

Dans la même collection:

Alain de Lille, La plainte de Natura

Bérulle, Opuscules de piété 1644

Binet, Consolation et réjouissance

Boileau, Histoire des flagellants

Bouillon, Vie et purgatoire de saint Patrick

Calmet, Dissertation sur les vampires

—, Traité sur les apparitions

J.-P. Camus, La Théologie mystique

Cathelinot, Réflexions sur le Traité des apparitions de Dom Calmet

Chauvincourt, Discours de la lycanthropie

Collin de Plancy, Dictionnaire infernal

D'Aubignac, Des Satyres brutes, monstres et démons

De' Pazzi, Les quarante jours

-, Les huit jours de l'Esprit Saint

-, Cinq ans dans la fosse aux lions

Dinouard, L'Art de se taire

Gabrielle de P****, Histoire des fantômes

Gallonio, Traité des instruments de martyre

Gandersheim, Œuvres poétiques

Görres, La mystique divine, naturelle et diabolique

Guyon, Récits de captivité

-, Les Torrents

-, Le Moyen court et autres écrits spirituels

Hello, Paroles de Dieu

Hildegarde de Bingen, Physica. Le livre des subtilités des créatures divines

-, Les Causes et les remèdes

—, La Symphonie des harmonies célestes

-, Lettres

Hopil, Les divins élancements d'amour

—, Les Doux Vols de l'âme amoureuse de Jésus

Institoris et Sprenger, Le Marteau des Sorcières (Malleus Maleficarum)

Jeanne des Anges, Autobiographie

Kempe, Le Livre

La Bruyère, Dialogues posthumes sur le quiétisme

Lope de Vega, Bergers de Bethléem

Magdebourg, La Lumière fluente de la Divinité

Maillard, Louise du Néant

VIE DE SAINTE DOUCELINE

Collection Atopia dirigée par Claude Louis-Combet

Première édition:

LA VIE DE SAINTE DOUCELINE FONDATRICE DES BÉGUINES DE MARSEILLE

COMPOSÉE AU TREIZIÈME SIÈCLE EN LANGUE PROVENÇALE.

Publiée pour la première fois, avec la traduction en français et une introduction critique et historique.

PAR L'ABBÉ J.-H. ALBANÈS

Docteur en théologie et en droit canonique,
Historiographe de l'Église de Marseille.

À Marseille, chez Étienne Camoin, libraire éditeur 1, rue Canébière M DCCC LXXIX

COUVERTURE : Rogier van der Weyde, Portrait d'une dame portant une coiffe en gaze

© Éditions Jérôme Millon – 2020 Marie-Claude Carrara et Jérôme Millon 3, place Vaucanson F-38000 Grenoble

ISBN: 978-2-84137-376-5

Catalogue sur simple demande
www.millon.fr

Philippine de Porcellet [attribué à]

Vie de sainte Douceline

fondatrice des béguines de Marseille au XIII^e siècle

Traduit du provençal par l'abbé Albanès

1879

Texte précédé de Douceline, la mellifluence d'un nom par Claude Louis-Combet

et suivi de

Philippine de Porcellet, auteur présumé de la vie de sainte Douceline par Ernest Renan Parliaments of the last of the

North Statement of the Statement

- THE STREET, STATE OF THE STAT

The state of the s

To the state of the same of th

Douceline, la mellifluence d'un nom par Claude Louis-Combet

Après lecture des Prolégomènes de l'abbé Albanès et l'étude d'Ernest Renan sur Philippine de Porcellet, compagne et biographe de Douceline, on peut éprouver un sentiment très sérieux que tout ce qu'il faut savoir sur la béguine d'Hyères et de Marseille a été solidement exposé; qu'il n'y a rien à ajouter au dossier et que, si on doit absolument y aller de sa glose, ce ne peut être que d'une écriture effusive au risque de la subjectivité pure. On commencera alors par une manière de prière du cœur consistant à s'immerger entièrement dans la musique du nom. Une mélodie remonte en nous, du fond des âges grégoriens, que chantaient, au chœur, moines et moniales en l'honneur du Saint Nom de Jésus, et que nous aimerions accommoder à notre ferveur: Nil canitur suavius / Nil auditur jucundius / Nil cogitatur dulcius / Quam Domina Dulcelina. On ne peut rien chanter de plus suave, rien entendre de plus joyeux, rien penser de plus doux que Madame Douceline. Comme le nom d'Ariane, ma sœur, ou celui de Bérénice chez Racine, le nom de Douceline, voisin de Dulcinée, s'enveloppe d'une tonalité musicale, prompte à toucher, jusqu'à y régner sans résistance, toute âme rêveuse éprise de féminité. Un instrument à cordes pincées, une harpe angélique, fait résonner chaque syllabe du nom jusqu'à le replonger dans le silence premier de l'adoration. Le nom

de Douceline anticipe sur le cours événementiel et de la vie de la sainte femme comme, aussi bien, sur l'essence de sa spiritualité. Une note de douceur tranquille et transparente traverse toute la longueur de son histoire et imprègne sa prière, les soliloques de son âme, ses visions, les évasions mystiques de son esprit, la légèreté aérienne de son corps dans les transports de la lévitation. Douceline est, à notre regard, celle qui s'éternise dans l'instant, celle qui s'abstient de peser et qui ne pense et ne parle que dans l'essor du chant qui l'emporte. À travers les trois notes de musique de son nom qui englobent sa constante contemplation, Douceline, à lire sa vie, nous fascine et nous séduit, à l'instar de ses sœurs lointaines, ses cousines de cœur, des béguinages rhéno-flamands. Elle n'a pas laissé d'écrits, en témoignage de son expérience intérieure, mais sa Vie, rapportée par sa compagne la plus intime, se déroule comme un long poème, porteur de troublants mystères théopathiques et évocateur d'une sympathie cosmique d'inspiration profondément franciscaine, dans la mouvance vive du Cantique des créatures, car elle disposait, au fond d'ellemême, de la grâce de saisir la nature spirituelle du monde, l'âme des oiseaux et des fleurs, des arbres, des nuages, des saisons, des eaux courantes qui unissent la montagne à la mer. Elle avait vécu son enfance et sa première jeunesse dans les hautes terres de Provence, puis elle s'était accomplie, dans la singularité de sa vocation, à Hyères et à Marseille. Le regard qu'elle porte sur le monde est tout empreint des contrastes intenses d'ombre et de lumière, propres au Midi, cependant que, dans l'adoration qu'elle lui voue, Dieu l'éblouit tellement que notre Douceline perd de vue la compacité des choses, oublie son propre poids et s'envole librement, comme une alouette, dans les hauteurs des lieux qu'elle occupe.

Du témoignage de Philippine de Porcellet se dégage le sentiment d'une vie exactement remplie. Douceline paraît très présente dans l'exercice de ses fonctions. Elle administre intrépidement les deux béguinages qu'elle a fondés, elle gère les biens, associant à ses calculs des interventions de la Providence. Ainsi, quand le pain vient à manquer, sa prière suffit à remplir de nouveau le fournil. Il y a chez elle un optimisme indéfectible qui lui vient de la certitude que toutes ses entreprises ou ses décisions sont en accord avec la volonté divine. Elle ne doute de rien, elle n'hésite pas, elle va. Et tout réussit comme il se doit. L'histoire de ses établissements d'Hyères et de Marseille se déroule harmonieusement, selon un processus de maturation qui gère sans intrigues ni conflits ni fausses routes et comme si la vigilance de Madame Douceline jamais ne se relâchait. Il en résulte, pour les lecteurs que nous sommes, l'impression d'une temporalité homogène, unifiée par la ferveur générale et à l'abri des pièges de la vie profane et des passions vulgaires. Douceline y est partout présente, elle fait face à tout, ses maisons sont comme suspendues à son souffle et son souffle ne se dément jamais. On dirait que le pur azur de la Provence s'est comme infusé dans les volontés humaines, volontés de soumission et d'adoration, et que la divine lumière tient en suspens tout l'édifice institutionnel réalisé par Douceline: rien de mal ne saurait se produire aussi longtemps que la foi, la confiance et l'amour ne trembleront pas. Heureux cocon d'innocence, logé par miracle par l'horreur des temps qui courent. Les enchantements du nom, du plus doux de tous les noms, ont neutralisé les maléfices du siècle. Si ce n'était pas une réalité chrétienne, on la croirait orphique.

Il est toutefois un paradoxe éclatant: dans sa présence manifeste de femme active et souveraine, Douceline demeure, à peu près constamment, absente. Il semble qu'elle soit là. En vérité, elle est ailleurs. Au-dessus. En haut. Cela ne saurait se vérifier d'une stricte façon, mais pour autant que l'on se laisse imprégner du récit de Philippine, on a vraiment le sentiment que le temps de la contemplation, de l'extase et de la lévitation l'emporte largement sur le temps consacré au travail, c'est-à-dire aux obligations quotidiennes inhérentes à la fonction de fondatrice et directrice de communautés religieuses. Il y a quelque chose d'incommensurable, objectivement et qualitativement entre le temps de la prière sous tous ses modes, et le temps de l'action. Même la fulgurance et l'incongruité de la lévitation ne rompent pas l'immobilité de la conscience, au repos dans la durée de l'oraison. Le corps s'envole soudain, il plane dans l'espace avant de se poser sur l'autel, dans le chœur de la chapelle, ou sur les hautes branches des arbres, dans le jardin. Il a suffi, pour provoquer l'élan, en marge de toutes les lois de la physique, d'une invocation pieuse, d'un air de cantique ou d'un chant d'oiseau. Douceline, de spectaculaire façon, a franchi la distance de séparation, elle s'est élevée dans les airs, mais elle n'est pas sortie de son immobilité contemplative, elle ne s'est pas évadée du dedans le plus profond où la tient son oraison. L'action, vouée aux nécessités de la vie et à l'accomplissement de charges, s'inscrit dans le temps et fait que le temps passe et que les jours se succèdent et que les ans s'ajoutent aux ans. L'extase, jusqu'en sa culmination où conscience de soi et fonctions sensorielles demeurent en suspens et comme abolies, se déploie hors du temps et du jeu des contingences, en une immobilité qui est, pour l'existant, le point de partage de son être avec l'éternité. Assurément, cela ne nous concerne guère, nous autres, qui ne pouvons mieux faire que nous tenir à

l'écoute de témoins et ainsi entretenir notre désir et notre nostalgie. S'il fallait écrire une prière – une supplication à l'adresse de sainte Douceline, ce serait pour lui demander la grâce, à son image, d'abstraction de la pesanteur des choses et du temps. Son nom même, de la plus haute douceur, agirait alors en nous comme un ferment de désolation – et toute explication serait superflue.

Si on s'en tient à l'imagerie traditionnelle des béguinages rhéno-flamands et des béguines, installées dans leurs murs, on pensera volontiers que le rameau provençal qui s'y rattache nous introduit essentiellement à une histoire de femmes entre femmes et tout particulièrement, de veuves entre veuves, ayant casé leurs enfants et réalisé leur magot définitif. Une ambiance de maturité féminine et la positivité économique s'imposent à l'horizon du récit de Philippine de Porcellet. Il n'y a pas grande jeunesse à s'ébrouer dans les mots. Cependant, Douceline, la fondatrice n'a jamais été mariée, et elle était dans la plénitude de sa jeunesse lorsqu'elle en vint à fonder sa maison d'Hyères. Les quelques commentateurs modernes qui ont analysé le récit de sa vie n'ont pas craint de signaler la présence active, chez elle, d'un énorme désir refouté, qui le pousse à prôner, auprès des filles qu'elle enseigne, la plus grande méfiance à l'égard des hommes. Elle-même, écrit Philippine, ne connaissait pratiquement aucun homme par sa figure¹. De fait, tout ce qui nous est donné de connaissance de Douceline par la lecture de sa Vie, œuvre d'une femme, écrite dans une perspective d'édification à l'adresse d'un public féminin, s'entend dans la proximité,

^{1.} Cité par Claude Carozzi, dans son importante étude, «Une béguine joachimite: Douceline, sœur d'Hugues de Digne», in *Cahiers de Fanjeaux*, n° 10, Toulouse, 1975.

la reconnaissance et la complicité du petit peuple de femmes, en quête de lumière et de perfection, derrière les murs de clôture du béguinage.

Toutefois, rien n'empêche de penser, au risque de pousser la rêverie à ses limites, que si Douceline éprouva dans sa première jeunesse et dans ses années d'initiation spirituelle, quelque chose qui ressemblât en plein cœur du XIIIe siècle, à un attachement amoureux passionnel, en tout point interdit, impossible et indicible, ce fut le sentiment qui l'attacha à son frère Hugues, appelé à devenir l'un des plus célèbres prédicateurs de l'ordre franciscain. Douceline était née vers 1214. On ne connaît pas la date de naissance de Hugues. Mais on estime qu'il était nettement plus âgé que sa sœur et que, sans se tromper beaucoup, on peut retenir la date de 1205, pour date de sa venue au monde¹. Ainsi, pour fixer un point de repère imaginaire, lorsque Douceline avait quinze ans, son frère en avait vingt-quatre; c'était une différence splendide. Hugues portait déjà le froc franciscain et quand il lui arrivait, de loin en loin, de passer quelques jours en famille, il consacrait le meilleur de son temps à sa jeune sœur. Il avait remarqué sa vivacité d'esprit et sa capacité de s'évader, en esprit, vers les lointains de la croyance et les aspirations mystiques. Douceline, à peine jeune fille, était le plus splendide des êtres et comme lui, Hugues, éprouvait, en lui-même, l'immense besoin d'une compagne de cœur, ouverte à toutes ses audaces spirituelles, il prenait possession, littéralement, de sa sœur. il avait tous les avantages de la supériorité en âge, en savoir, en expérience et, de surcroît, une parole captivante, une présence physique remarquable de force

^{1.} Jacques PAUL, «Hugues de Digne», in Cahiers de Fanjeaux n° 10, Toulouse, 1975.

paisible en même temps que de passion irrésistible. Ils formaient ensemble un couple d'une rare beauté, habité d'une ferveur religieuse poussée aux actes par-delà toute la richesse du sentiment. Hugues, qui se préparait sans ambition consciente, à occuper une place de premier plan dans l'ordre des frères mineurs, trouvait en sa sœur son double féminin, son ombre réceptive propre à le dépasser en abnégation, en humilité vraie, en capacité de silence amoureux et dialogue d'esprit. Il découvrait en elle, de plus en plus au fil des ans, ce que saint François avait perçu en sainte Claire: sa propre image au féminin, sa part ouverte, donnée, abandonnée, promise à solitude et dévastation. Aussi eut-il tôt fait de l'infléchir dans le sens d'une vocation dont il était le véritable concepteur et de créer avec elle et à travers elle, ces fondations tout à fait singulières que furent les béguinages d'Hyères et de Marseille. En contrepartie, dans l'ordre des valeurs de l'esprit, et comme une signature de leur pacte fraternel-sororal, si Douceline se montre si répulsive à l'égard de la gent masculine, flairant et dénonçant les intrusions du sexe fort dans la vie de ses compagnes, comme autant de prestiges diaboliques, c'était parce qu'elle avait, elle-même, choisi le meilleur de tous les hommes, Hugues, son frère, et que, en dehors de lui, il n'en était point d'autre, sinon la coalition, redoutable et détestable des suppôts de Satan. Entre eux et elle, elle dressait, à l'instar de la muraille du béguinage, sa propre virginité que son frère avait consacrée.

En dehors de Hugues, par-delà, mais à travers lui et par la grâce de son enseignement, d'autres hommes, de souveraine éminence, comptaient pour Douceline et occupaient place d'honneur au paradis des béguines, ses compagnes. En réalité, ils n'étaient plus de ce monde, mais leur présence occulte demeurait et constituait une source inépuisable de savoir et de sagesse. À eux seuls s'attachaient la doctrine, la

règle et la sagesse.

Le premier, le plus proche dans le temps, le plus nécessaire à l'existence et au progrès de la communauté et aussi le plus accessible, en toute simplicité, à la véhémence d'amour des pieuses femmes, c'était François d'Assise, fondateur de l'ordre religieux auquel Douceline et ses béguines appartenaient. Il était non seulement le modèle absolu de la perfection évangélique mais c'était aussi, dans la mémoire, encore fraîche de ses premiers compagnons, le plus aimable des hommes, le gai troubadour de la beauté du monde, le prêcheur le plus dégagé des préjugés mondains et surtout, en personne, en acte, au plus quotidien de la vie, l'apôtre de la pauvreté – Dame Pauvreté, sa maîtresse de cœur et de chair. En 1206, à peu près l'an de la naissance de Hugues de Digne, François d'Assise, avait vingt-cinq ans. C'est l'âge où tous les témoignages concordent pour marquer le moment de sa conversion, face à l'image du Christ en croix, abandonné de tous, et le commencement de sa mission réformatrice, en Italie, sous le signe du retour à la pauvreté originelle du christianisme. La charge affective de la prédication de François et l'exemplarité de sa vie, jalonnée de visions, d'illuminations, de miracles et de délicieuses foutraqueries, marquèrent pour longtemps, de leur retentissement, le paysage de l'Église romaine et la conscience chrétienne en général. Dans l'esprit des fidèles, scandalisés par les abus de luxe et l'effronterie des dignitaires ecclésiastiques, François prit figure de nouveau Christ et l'évangile de pauvreté s'imposa comme le nouveau credo et la seule voie de salut. Hugues et Douceline, l'un et l'autre d'obédience franciscaine, de la génération qui suivit celle de François d'Assise, se trouvèrent immédiatement concernés par la fermentation spirituelle qui se mêlait à l'air du temps.

Ils n'avaient pas connu directement François, mais ils connaissaient quelques-uns de ceux qui l'avaient connu et ils vibraient aux appels de la révolution franciscaine. La reconnaissance de la beauté et de la grâce divine de chaque être de la création, la fraternité universelle des enfants de Dieu, la valeur éminente de la pauvreté, de la désappropriation, du détachement et renoncement à l'égard des idées de pouvoir, de grandeur, de fortune et de réussite, cet engagement de l'être dans le retrait et la raréfaction par rapport à tous les prestiges de la mondanité, c'était, pour le grand frère et la petite sœur, tous deux épris d'authenticité plus encore que de perfection, un idéal à la mesure de leur capacité d'amour. Ils en vivaient. Ils en témoignaient, comme les oiseaux qui chantent coûte que coûte, et comme les plantes dont rien n'entrave la croissance. Une atmosphère de Fioretti transparaît souvent à la lecture du livre de Philippine de Porcellet – un air de l'Ombrie fondu dans l'air de la Provence.

Une autre référence de virilité spirituelle, plus prophétique, plus dramatique, polarisait les esprits du couple que formaient, en leur commune ferveur, Hugues et Douceline. C'était, antérieure à l'existence solaire du petit pauvre d'Assise, la figure magistrale autant que ténébreuse de Joachim de Flore, le voyant de Calabre, auteur du livre protéiforme et quasiment impossible de L'Évangile éternel. D'obédience bénédictine, en plein XIIe siècle, Joachim s'était appliqué à une lecture interprétative de la Bible en laquelle il décryptait l'annonce de la venue prochaine d'une nouvelle ère, tout à la fois spirituelle et historique, qui inaugurerait le règne de l'Esprit-Saint. L'Ancien Testament avait apporté à l'humanité la loi du Père. Avec l'Évangile et les livres du Nouveau Testament, c'était la loi du Fils qui s'était imposée, et l'Église de Rome en avait assis l'enseignement. Il restait à

advenir la foi du Saint-Esprit, et Joachim en était le prophète. Toute sa pensée créatrice visait à donner forme et sens à la promesse imminente du millénarisme - en quoi Joachim, qui n'avait d'autre souci que d'apporter à son âme contemplative le socle de vérité qui lui était nécessaire et qu'elle ne trouvait pas dans la répétition sclérotique de la foi bénédictine, s'est imposé, au regard de notre modernité, comme l'un des pères fondateurs de la philosophie de l'histoire. Sa réflexion, qui n'était guère que la face dicible de sa vision intérieure relevait et déchiffrait, dans les événements qui agitaient alors l'Église, les signes avant-coureurs de la nouvelle ère, remarquable par l'universalisation de l'idéal monastique, l'unification de la chrétienté après la conversion des Juifs et l'intériorisation de la doctrine du salut contenue dans L'Évangile éternel, c'est-à-dire le Testament de l'Esprit-Saint. On pourrait penser qu'il y avait, en Joachim, un orgueil incommensurable à se poser un nouvel et ultime évangéliste, détenteur du secret de l'histoire. Mais cette manière d'outrecuidance était contrebalancée par l'austérité de sa vie, son humilité, sa constante obéissance à la discipline de l'Église. Pour Hugues de Digne, pour Douceline, comme pour une fraction importante des Frères Mineurs, Joachim exerçait un prestige intellectuel incontestable, d'autant plus que la lecture de ses textes leur permettait de voir en François d'Assise et en l'ordre franciscain, les premiers et essentiels acteurs de la Nouvelle Eglise, plus pure, plus stricte, plus fidèle, ne fût-ce que par sa pratique de la pauvreté, à l'esprit de l'Évangile. Hugues de Digne et sa sœur, qui vivait tout à la fois dans son ombre et dans sa lumière. sont qualifiés, aussi bien par les témoins de leur histoire (dont l'incontournable Fra Salimbene) que par les commentateurs les plus récents, comme d'authentiques joachimites.

À dire vrai, considérant que l'ouvrage de Philippine de Porcellet recèle la totalité des connaissances accessibles sur la personne de Douceline, sur son histoire, bien sûr, mais aussi sur sa personnalité, sa subjectivité, son intériorité, il faut bien reconnaître que notre béguine, au nom qui chante, n'était pas une spéculative. Elle était plus prompte à s'envoler dans les airs qu'à discourir, plus apte à l'extase qu'à l'écriture. Elle n'a pas, à l'instar de ses consœurs du Nord, laissé de poèmes à la postérité; elle ne rivalise en rien de littéraire avec Marguerite Porete, avec Hadewijch d'Anvers ou Béatrice de Nazareth, mais elle nous reste proche, et nécessaire par son amitié pour les arbres, les oiseaux et les fleurs, pour son art de s'abstraire, de survoler la vulgarité des choses et de protéger la petite musique de son nom.

C'est grâce au travail de recherche et de traduction de l'abbé Albanès que la *Vie de sainte Douceline* (attribuée à Philippine Porcellet) a pu toucher le public de langue française et dépasser le cadre de la pure érudition. Aussi convient-il de rendre hommage à la mémoire de ce bon curé marseillais auquel nous sommes redevables de la connaissance de l'aventure spirituelle de Douceline, doublée d'un grand plaisir de lecture. Nous puisons dans le *Dictionnaire d'histoire et de biographie ecclésiastiques* (tome I, Paris, 1912) la totalité de notre information.

Joseph-Mathias-Hyacinthe Albanès est né à Auriol, dans les Bouches-du-Rhône le 24 février 1822. Il n'est rien dit de sa formation intellectuelle de base. On apprend seulement qu'il fut ordonné prêtre le 21 décembre 1844 et que, tout en assurant les tâches de curé dans différentes paroisses, entre 1845 et 1867, il conquit les grades de docteur en théologie et en droit canon. Il fut chargé d'instruire le procès en béatification du pape Urbain V. Devenu chanoine honoraire de l'église de Marseille, il fut nommé correspondant du

Ministère de l'Instruction publique en 1875 et exerça les fonctions d'historiographe du diocèse, ce qui laisse entendre qu'il fut officiellement reconnu pour l'étendue de ses connaissances en matière d'histoire locale et de traditions religieuses. Il rédigea le catalogue des manuscrits des bibliothèques d'Aix-en-Provence, Arles, Draguignan, Fréjus, Grasse, Toulon, Nice et Marseille, autrement dit de la plus grande partie du territoire provençal. L'importance de ce travail lui valut la récompense de la Légion d'Honneur en 1897.

En dehors de l'inventaire des manuscrits, la notice biographique du *Dictionnaire* qui nous occupe fait état de recherches surtout chronologiques effectuées par notre chanoine aux Archives du Vatican, ainsi que la publication, sous le titre de *Gallia Christiana novissima* de tout un ensemble de pièces rares et d'études d'histoire littéraire religieuse. Le chanoine Albanès est loué tout particulièrement pour la richesse de son savoir, sa capacité de travail, la qualité et l'intérêt de ses monographies biographiques. C'est à ce propos que se trouve cité le nom de sainte Douceline, entre ceux d'Urbain V, André Abellon, Jean Huet, Bertrand Nicolaï, sainte Casarie, saint Bénézet, Pierre d'Aigrefeuille, Jean Artaudi. On ne nous dit rien des circonstances qui ont amené Albanès à s'intéresser à la *Vie* de Douceline jusqu'à en donner la traduction intégrale.

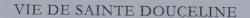
Le manuscrit de la *Vie* fut d'abord conservé au couvent des franciscains de Marseille puis à la bibliothèque diocésaine de cette ville avant d'entrer dans les collections de la Bibliothèque Nationale vers 1820. Il y fut découvert par le savant bibliophile Paul Meyer. Sa traduction de l'ancien provençal par le chanoine Albanès a été connue du public, en 1879 et, aussitôt, a provoqué l'intérêt et l'enthousiasme d'Ernest Renan.

À lire les prolégomènes de l'abbé Albanès, on entend bien que le traducteur-éditeur de la Vie de sainte Douceline s'est intéressé à ce texte par passion philologique plus encore que par goût pour la littérature hagiographique. Notre savant ecclésiastique, sans figurer sur la liste des félibres reconnus, vouait certainement une affection très profonde à la langue provençale qui était, à son époque couramment pratiquée, à la ville comme à la campagne. Nul doute que dans son enfance et sa première jeunesse dont nous ne savons rien, il s'était trouvé tout naturellement immergé dans le bain linguistique du parler d'oc. Sa sensibilité, sa culture, son attachement à la tradition et aux coutumes de son terroir, étaient profondément imprégnés par l'usage de la langue provençale, avec tout ce que cela suppose d'intuition, de vibration, de participation affective, de communion élémentaire, d'ancrage radical, viscéral, dans le monde et dans le temps. Albanès ne tarit pas d'éloge sur la qualité littéraire provençale de la Vie de sainte Douceline qui représente, à ses yeux, un véritable monument d'écriture.

Pour toutes les raisons économiques, pratiques et sociohistoriques que l'on pourrait développer, nous avons renoncé à donner le texte original de la Vie et ne publions que la traduction due à la plume de l'abbé Albanès. Dès lors, nous avons dû supprimer les dernières pages des prolégomènes qui n'avaient de sens et de résonance que pour les philologues, lecteurs de la langue provençale. Ces pages constituaient la troisième partie du travail introductif d'Albanès. Elles avaient, en quelque sorte, valeur de lexique spécialisé, pour la langue utilisée par Philippine de Porcellet.

Indications bibliographiques

- J.-H. Albanès, La Vie de sainte Douceline, fondatrice des Béguines de Marseille, Marseille, Camoin, 1879. C'est le livre que nous rééditons, diminué du texte provençal.
- R. Gout, La vie de Sainte Douceline. Texte provençal du XIIe siècle, Paris, Bloud et Gay, Paris, 1927.
- Geneviève Brunel-Lobrichon, Vie de sainte Douceline, présentation et traduction, in Danielle Régnier-Bohler, Voix de femmes au Moyen Âge. Savoir, mystique, poésie, amour, sorcellerie, XII^e-XV^e siècle, Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, 2006.
- Carla CAROZZI, «Une béguine joachimite. Douceline, sœur d'Hugues de Digne», dans Cahiers de Fanjeaux, n° 10, Franciscains d'oc. Les Spirituels ca. 1280-1324, Toulouse, Privat, 1975.
- Jacques PAUL, «Hugues de Digne», in Cahiers de Fanjeaux n° 10, ibid.
- Emmanuel AEGERTER, L'Évangile éternel, 2 vol., Paris, Rieder, 1928.
- Henri DE LUBAC, La Postérité spirituelle de Joachim de Flore, 2 vol., Paris, Lethielleux, 1979.
- Olivier LEROY, *La lévitation, contribution historique et critique à l'étude du merveilleux*, Paris, éditions Valois, 1928 (à paraître aux éditions Jérôme Millon, dans la collection Golgotha en 2020).
- Mgr Albert FARGES, Les Phénomènes mystiques distingués de leurs contrefaçons humaines et diaboliques... Traité de théologie mystique à l'usage des séminaires, du clergé et des gens du monde, Paris, 1923.
- Herbert Thurson, Les Phénomènes physiques du mysticisme, Paris, Gallimard, 1961.





Prolégomènes

par Joseph-Hyacinthe ALBANÈS

La Vie de sainte Douceline n'a jamais été publiée dans aucune langue; on la chercherait vainement dans les recueils de Vies des Saints, les plus considérables et les plus complets. La peine que nous avons prise pour arriver à l'y découvrir n'ayant abouti à aucun résultat, nous croyons pouvoir assurer qu'on ne parviendrait pas à l'y trouver, et que personne n'a encore essayé de faire connaître l'histoire si curieuse et si admirable de cette Sainte.

Elle fut pourtant écrite, peu d'années après sa mort, par un auteur qui évidemment avait vécu avec elle, et avait dû voir de ses propres yeux la plupart des faits qu'il raconte. Aussi a-t-il pu entrer dans les détails les plus précis et les plus circonstanciés, non seulement sur les événements qui avaient eu lieu en public, mais encore sur ceux qui s'étaient passés dans l'intérieur de la maison habitée par la Sainte, et dans le secret de sa vie religieuse. Il offre donc toutes les garanties que l'on est en droit d'exiger d'un historien. C'est un témoin oculaire, qui a puisé à leur source les renseignements les plus authentiques, qui a pris soin de recueillir les propres paroles de sa sainte mère, pour les enchâsser dans son texte; d'un autre côté, la simplicité et la naïveté de son récit suffisent pour démontrer quelle est sa bonne foi et son exactitude historique.

Sous un triple point de vue, la Vie de sainte Douceline nous semble avoir un intérêt peu ordinaire. Sous le rapport de la

linguistique, elle est, pour la langue dans laquelle elle a été écrite, d'une très grande importance. Aujourd'hui où l'on étudie si sérieusement les vieilles langues parlées par nos pères, tout le monde sait quelle est, pour ce genre de travaux, la valeur des documents ayant, avec une étendue considérable, une date fixe et une provenance certaine. Ce sont les seuls qui puissent offrir au savant une base assurée pour ses recherches sur la formation et l'histoire d'une langue, en lui fournissant des données abondantes, et entièrement irrécusables pour l'époque comme pour les lieux auxquels elles appartiennent. Très importante pour l'étude du provençal en général¹, la Vie de sainte Douceline est, pour le dialecte parlé à Marseille au treizième siècle, un monument unique et hors ligne, que ceux-là surtout apprécieront convenablement qui savent à quoi se réduit le peu que nous possédons du vieil idiome marseillais.

L'histoire, de son côté, trouvera largement à puiser dans ce document original, où le treizième siècle se reflète si énergiquement avec sa foi vive et ardente: l'histoire locale d'abord, qui pourra y ramasser des renseignements précieux sur les monuments, les institutions et les mœurs de la ville et des habitants de Marseille, et un nombre considérable de noms propres. Puis, l'histoire religieuse, et plus particulièrement celle de l'ordre de saint François, dont plusieurs personnages célèbres sont mêlés intimement à la vie de la Sainte. Enfin, l'histoire générale ellemême profitera de ces pages remplies de faits, où tient une place si importante Hugues de Digne, cet orateur éloquent qui prêcha devant saint Louis, arrivant de sa première

^{1. «}La Vie de sainte Douceline... ouvrage qui est très important, non seulement pour l'histoire de la langue, mais encore pour celle du mouvement franciscain dans le midi de la France.» Les derniers Troubadours de la Provence, par Paul MEYER, 1871, p. 19.

croisade, et que Joinville a immortalisé dans son histoire. Mentionnons aussi les nombreux rapports que sainte Douceline eut avec la cour de Charles d'Anjou, comte de Provence et roi de Naples. Plus d'un lecteur sera surpris de retrouver ici, dans toute la rudesse de son caractère, le futur vainqueur de Manfred et de Conradin, et d'y voir comment son esprit si altier fut dompté par la sainteté d'une humble et pauvre femme, dont il vint prendre les conseils, avant de marcher à la conquête du royaume de Naples.

Envisagée sous un troisième aspect, la *Vie* que nous publions peut soutenir la comparaison avec ce qu'il y a de plus remarquable en fait de Vies de Saints, et nous ne savons pas si aucune de ces Vies ascétiques et merveilleuses que les âmes pieuses recherchent avec amour, l'emporte en réalité sur celle-ci. En considérant les vertus de la Sainte, son admirable doctrine, ses éclatants miracles, l'influence incontestable qu'elle exerça sur ses contemporains, et la grâce incomparable qui fit de sa vie comme une extase non interrompue, nous nous demandons si l'histoire des Saintes les plus renommées et les plus chères aux cœurs chrétiens ont quelque chose de plus à offrir à leur admiration que ce que l'on trouve ici.

Malgré tout l'intérêt qu'elle présente sous ce triple rapport, linguistique, historique et hagiographique, la Vie de sainte Douceline n'en a pas moins été inconnue jusqu'à ce jour aux linguistes, aux historiens et aux hagiographes. Sauf une seule exception, tous ceux qui ont travaillé sur la langue provençale, ou romane, l'ont passée sous silence, et l'ont ignorée complètement. On peut se convaincre de ce que nous avançons par le simple examen des textes employés par ces divers auteurs, et des listes qu'ils nous ont fournies des sources où ils ont puisé: aucun d'eux ne

cite la *Vie de sainte Douceline*. La chose devient encore plus évidente, si l'on ouvre les dictionnaires et les glossaires de la langue romane, puisqu'un grand nombre de mots qui se trouvent dans cette Vie y manquent entièrement.

Cette omission est surtout difficile à comprendre en ce qui concerne le Lexique Roman de Raynouard; car il est certain, comme nous l'établirons, qu'au moment où cet ouvrage a été composé, le manuscrit de la *Vie de sainte Douceline* se trouvait à la Bibliothèque Nationale, où les auteurs du Lexique ont surtout ramassé leurs matériaux. Quoi qu'il en soit, M. Meyer paraît être le seul qui ait eu connaissance de ce document, et qui en ait reconnu tout le prix. Il l'a mentionné plusieurs fois dans ses ouvrages, et en a publié tout récemment quelques pages ^I. Antérieurement, il est vrai, M. Bartsch en avait inséré un fragment dans son recueil de textes provençaux ²; mais comme il reconnaît luimême tenir ce texte de M. Meyer, c'est à celui-ci en réalité que l'on doit tout ce qui a paru jusqu'à ce jour de la *Vie de sainte Douceline*.

Les historiens ne l'ont pas connue davantage. Tous ceux qui ont écrit l'histoire de la Provence et de Marseille, ont emprunté les quelques lignes qu'ils consacrent à sainte Douceline, aux martyrologes et aux écrivains de l'ordre de saint François, auxquels ils nous renvoient; et ceux-ci sont d'une brièveté et d'une maigreur désespérantes. Wadingue, le plus important et le plus explicite de tous, n'a sur ce sujet qu'un très court paragraphe, duquel il résulte avec la dernière évidence qu'il n'a pas vu les actes de notre Sainte, puisqu'il altère son nom, l'appelant *Dulcine*, et se trompe

^{1.} Recueil d'anciens textes bas-latins, provençaux et français. Paris, 1874. in-8°, pp. 142-146.

^{2.} Chrestomathie provençale. 2º édit. Elberfeld, 1868. in-8°, col. 299.

sur l'année de sa mort qu'il assigne à 1282. Il n'a que quelques mots pour parler de ses extases et de ses visions; et il en indique une seule, de laquelle précisément il n'y a aucune trace dans sa Vie¹.

Nous avons déjà averti que les hagiographes ont tous partagé l'ignorance commune, et il serait inutile de chercher à démontrer une chose par trop certaine. Il suffira, pensons-nous, d'indiquer ici ce qu'ont là-dessus les Bollandistes, chez qui l'on est sûr de retrouver tout ce qui existe dans les recueils moins importants. La gigantesque collection des *Acta Sanctorum*, dans laquelle les Saints les moins connus ont leur histoire, et pour qui la *Vie de sainte Douceline* aurait été un document des plus précieux, si ses collecteurs avaient eu la chance de la découvrir, ne nous fournit absolument rien sur notre Sainte.

N'ayant eu pour les renseigner sur son compte que quelques historiens mal informés, et quelques martyrologes incomplets, les savants auteurs des Acta sont plus qu'insuffisants sur ce point particulier. Au 1er de septembre, jour de la fête de sainte Douceline, ils ne l'ont pas même mentionnée. Ce n'est qu'au 26 et au 29 octobre qu'ils lui ont consacré quelques lignes parmi les Saints pretermissi. Ceux qui voudront se donner la peine de dépouiller ce grand recueil, n'y trouveront sur ce sujet rien autre chose que ces deux courts passages bien insignifiants. Nous n'en faisons pas un crime aux savants auteurs de l'inestimable ouvrage. Il est clair comme le jour qu'ils nous ont donné tout ce qu'ils savaient, et que par conséquent la belle Vie de sainte Douceline n'est jamais tombée sous leur main; ils se seraient empressés d'en enrichir leur publication.

^{1.} Annales Minorum. 2e édit., tome V, 1733. in-fol. ad an. 1282, par. XI.

Nous sommes heureux de suppléer à ce qu'ils n'ont pu faire, et de mettre enfin au jour la vie inédite de la Sainte marseillaise. À raison de son importance, nous ne pouvons nous dispenser, en la publiant pour la première fois, de traiter préalablement un certain nombre de questions qui la concernent, et dont la solution aura pour résultat d'en faciliter l'intelligence. C'est ce qui fait l'objet de ces Prolégomènes, dont la première partie sera consacrée à faire connaître le manuscrit que nous éditons et l'auteur de la *Vie de sainte Douceline*; la seconde, à éclaicir tout ce qui regarde la Sainte elle-même, et l'établissement qu'elle a fondé; la troisième, à étudier la langue dont on s'est servi pour écrire sa Vie.

PREMIÈRE PARTIE

I. - Le manuscrit qui nous a conservé la Vie de sainte Douceline est unique; il n'y en a point d'autre connu. Il se trouve à Paris à la Bibliothèque Nationale, où il porte, dans le fonds français, le numéro 13503. C'est un petit volume écrit sur vélin, ne contenant que cette Vie seule, et d'un format assez réduit, puisqu'il ne mesure que 16 centimètres et 7 millimètres de hauteur, sur une largeur de 12 centimètres. Il se compose de dix cahiers égaux, chacun de dix feuilles de vélin, plus, à la fin, un petit cahier de quatre. En réalité, la vie de la Sainte n'occupe en tout que 102 feuillets; celui qui est numéroté 103 ne contient rien au recto, et au verso, il y a seulement la formule de profession des béguines, et un hymne dont elles se sont servies. Le dernier est entièrement blanc. Chacun des dix cahiers porte en réclame, au bas de sa dernière page, le premier ou les premiers mots du cahier suivant, encadrés dans un ornement délicatement dessiné.

Tout le manuscrit est écrit de la même main, en lettres gothiques assez grandes, ayant tous les caractères de l'écriture du premier quart du quatorzième siècle. La formule de profession que l'on trouve au feuillet 103, a été ajoutée par une autre main, un peu plus récente, et l'hymne écrit à la marge du même feuillet en lettres plus petites, est un peu plus récent encore, mais toujours du quatorzième siècle. Il n'y a pas d'autres ornements que les titres des chapitres écrits en lettres rouges, et une grande lettre ornée, rouge et bleue, en tête du livre, et au commencement de chaque chapitre; plus, une bordure aux mêmes

couleurs, encadrant le haut et les deux côtés de la première page. Cette bordure se retrouve également à la marge intérieure ou extérieure des pages où commence un chapitre.

Le texte est écrit de manière à remplir les pages en entier, sans aucune division en paragraphes. De temps en temps seulement, un signe à l'encre bleue ou rouge, placé au milieu des lignes, indique une coupure; mais ces marques arrivent assez rarement, et sont certainement insuffisantes pour signaler le commencement des alinéas, dont on a tenu fort peu de compte, car tout se suit sans séparation aucune. Les chapitres se suivent également sans intervalle, et dans la même page où le premier finit, le second continue, sans que rien distingue l'un de l'autre, si ce n'est le titre rouge et la lettre ornée.

Un seul et même écrivain a fait de sa main le manuscrit tout entier, dont l'écriture est identique d'un bout à l'autre. Nous pensons que c'est lui qui s'est nommé à la fin, en prenant le titre de Jacques le pécheur, car cette phrase est de la même main que tout le reste. Ceux qui ont voulu voir là le nom de l'auteur à qui il faudrait attribuer la composition de la Vie, nous semblent s'être mépris, comme nous le démontrerons bientôt. Nous ne pouvons y apercevoir que le nom du copiste. Après avoir terminé son travail de transcription, celui-ci a collationné sa copie avec le manuscrit qu'il était chargé de reproduire, et un certain nombre de mots qu'il avait omis par mégarde ont été par lui suppléés à la marge, et entourés très proprement du même genre d'ornements qui encadrent les réclames de la fin des cahiers. Ces mots, ajoutés lors de la révision, sont de la même écriture que le corps des pages; c'est donc encore indubitablement un travail du copiste, et non des rectifications dues à l'auteur lui-même. Il est en effet facile de constater que toutes ces additions marginales, de la même main que le texte, ne font que réparer les omissions de la copie, et ne sont nullement des corrections.

L'écrivain à qui nous devons notre manuscrit s'est acquitté de sa tâche d'une façon satisfaisante; il a écrit son texte très nettement, et en général assez correctement, non toutefois sans oublier, çà et là, quelques lettres, et sans en ajouter quelques-unes de trop. Nous ne disons rien d'une abondante collection de fautes d'orthographe qu'il y a semées, et qui nous semblent devoir lui être attribuées à bien plus juste titre qu'à l'auteur de la Vie, dont le système orthographique est tout autrement régulier et savant. En somme, la copie est suffisamment bonne. Mais ce qui est fort défectueux, et parfois très embarrassant, c'est que bien souvent le scribe a lié ensemble et écrit comme n'en formant qu'un seul, des mots qui doivent être séparés; par contre, il a découpé en plusieurs morceaux d'autres mots, qu'il faut recomposer en réunissant ces fragments disjoints. C'est la principale difficulté qu'ofifrent la lecture et la transcription du manuscrit; malgré une application soutenue, on ne laisse pas de se trouver fréquemment dans l'embarras, et l'on n'est pas toujours sûr d'avoir parfaitement réussi à reconstituer le texte.

Nous terminerons cette description du manuscrit de la *Vie de sainte Douceiine*, en transcrivant ici une note que nous avons relevée au haut du premier feuillet, et aussi au bas du recto du feuillet 24, où, d'une écriture du dix-septième siècle, on a tracé ces mots: *Ex bibliothecâ Minimorum Guichiensium*. Il s'agit ici sans doute de La Guiche, en Charolais, département de Saône-et-Loire, où les Minimes avaient un couvent, avant la Révolution. Enfin, le premier et le dernier feuillets portent le timbre rouge, à fleurs de lis, de la bibliothèque du roi, lequel a dû y être mis lors de son entrée dans cet établissement. Grâce à ces légers

indices, et à quelques autres que nous avons recueillis ailleurs, nous allons essayer de faire l'histoire du manuscrit, et désigner les dépôts publics où il s'est trouvé, et les divers particuliers entre les mains desquels il a successivement passé.

II. – Nous supposons comme étant hors de doute que notre manuscrit est d'origine marseillaise. À Marseille vivaient presque exclusivement les béguines qui vénéraient sainte Douceline comme leur mère, l'honoraient d'un culte religieux, et, de préférence à qui que ce soit, devaient tenir à posséder le récit de sa vie et de ses vertus. Le manuscrit leur a appartenu. Ce qui le prouve, ce sont les deux additions que l'on y trouve au feuillet 103, et qui y ont été insérées vers le milieu du quatorzième siècle. Ce n'est que dans le couvent des béguines de Marseille que l'on a pu avoir besoin d'ajouter à la vie de la Sainte, soit pour le service de la maison, soit pour un usage privé, la formule de profession des sœurs de Marseille¹, et l'hymne qui l'accompagne.

Nous croyons que le volume n'a pas appartenu d'abord à la communauté, mais à l'une des béguines marseillaises, qui l'aura fait faire à ses frais.

En effet, il était en 1341 la propriété de Cécile de la Voûte, béguine de Roubaud. Parmi les legs contenus dans le testament de celle-ci, qui fait partie de nos pièces justificatives, il s'en trouve un par lequel elle laisse à deux de ses compagnes le livre de leur sainte mère, LIBRUM SANCTÆ MATRIS NOSTRÆ². Évidemment, il ne peut s'agir

^{1. «}De gardar e observar Testament de Robaut de Massella.» Pièces justificative. n° 1. [Formule de profession des béguines de Marseille. – Les pièces justificatives n'ont pas traduites par Albanès, et n'ont pas été reprises ici. Voir leur liste, p. 255-256. N.d.É.]

2. Pièce justificative n° XVII [Testament de Cécile de la Voute, 28 août 1341].

ici d'un livre quelconque ayant appartenu à sainte Douceline, car la testatrice n'aurait pas manqué d'en indiquer le titre, afin qu'il n'y eût pas d'erreur sur l'identité de l'objet légué par elle. D'ailleurs, par suite de son vœu de pauvreté, la Sainte ne possédait rien. Le livre de la sainte mère mentionné ici d'une façon absolue et sans titre spécial, ne peut donc être autre chose que le livre de sa vie. Cécile de la Voûte stipula qu'il passerait successivement à chacune de ses deux légataires, puis à la nièce de l'une d'elles, et qu'après la mort de celle-ci il ferait retour à la communauté.

Le manuscrit a dû être conservé dans la maison de Roubaud, aussi longtemps que celle-ci a existé; l'importance qu'il avait pour les béguines ne permet pas de supposer le contraire. Lorsque cette maison prit fin, en 1414, il dut venir, avec tous les biens de la congrégation, en la possession des frères mineurs de Marseille, qui en furent les héritiers. Nous n'oserions pas affirmer qu'il y fut gardé avec le même soin filial; cependant, il n'est pas admissible que ces moines eussent déjà oublié l'illustration que la Sainte et son frère avaient répandue sur leur maison, et sur leur église où leurs reliques étaient vénérées par les fidèles. Le couvent de Saint-Louis fut détruit en 1524, lors du siège de Marseille par le connétable de Bourbon, et le Chapitre de la cathédrale recueillit la succession des Franciscains.

Durant le restant du seizième siècle, nous perdons les traces du volume, et nous ne les retrouvons qu'au commencement du suivant, époque à laquelle il entra dans la bibliothèque de Louis Charles de Valois, comte d'Auvergne et duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX. Ceci nous est révélé par la reliure en maroquin rouge dont le manuscrit est encore actuellement revêtu, et dont les plats nous montrent les armoiries du propriétaire. C'est un écusson de France à trois fleurs de lis, avec un bâton pour brisure;

l'écu est timbré d'une couronne comtale; aux quatre coins, de chaque côté, se trouve le chiffre du possesseur, qui se compose de deux C entrelacés.

Il y a là tous les éléments nécessaires pour nous faire reconnaître un prince illégitime de la maison de France, dont le nom commençait par un C, et qui portait un titre de comte; indices qui désignent indubitablement Charles de Valois, comte d'Auvergne. En effet, la reliure, aux armes de France bâtonnées, que nous trouvons recouvrant le manuscrit de la Vie de sainte Douceline, est identique à celle que portent divers autres volumes connus des amateurs, et dont on a publié le fac-similé¹, en l'attribuant sans hésitation à Charles de Valois. Nous n'hésitons pas nous-même à la lui attribuer, et nous ferons remarquer que la couronne de comte qui surmonte l'écu démontre d'une manière presque sûre, que la reliure a été faite avant l'année 1619, où ce prince devint duc d'Angoulême, et que par conséquent il a acquis le manuscrit antérieurement à cette date.

Comment et par quelle voie ce volume est-il arrivé jusqu'à lui? Nous ne saurions le dire. S'il s'agissait de son fils, le comte d'Alais, qui séjourna longtemps en Provence dont il fut gouverneur, et qui fut en relation avec les savants du pays, la chose serait facile à comprendre; mais il n'en est point de même pour le duc d'Angoulême, et nous ne pouvons indiquer comment il a pu se procurer de loin un pareil livre. Faudrait-il croire que le comte d'Alais a fait usage, comme bibliophile, des armoiries et du chiffre de son père?

La mort de Charles de Valois, qui arriva en 1650, rendit son fils propriétaire de sa bibliothèque. Celui-ci ne survécut

^{1.} Armorial du Bibliophile, par JOANNIS GUIGARD. Paris, 1870. tome 1, p. 32.

pas longtemps à son père, étant mort en 1653, et son corps, comme nous l'apprend le père Anselme¹, fut porté à Chaumont-la-Guiche, en Bourgogne, au tombeau des prédécesseurs de sa femme, Henriette de la Guiche, dame de Chaumont. Il faut ici compléter l'article de l'Armorial du Bibliophile, qui, après avoir dit que le comte mourut à Paris, ajoute qu'il fut transporté dans l'église des Minimes. Ceci doit s'entendre des Minimes de la Guiche, où il fut en effet enseveli, tandis que son père reposait à Paris, aux Minimes de la place Royale.

Le manuscrit dont nous faisons l'histoire suivit le corps du comte d'Alais et passa aux mains des Minimes de la Guiche. Nous en avons la preuve certaine dans la double inscription que portent le premier feuillet et le vingt-quatrième, et que nous avons déjà relatée. Ce fut, paraît-il, par suite d'un legs fait par le fils de Charles de Valois, qui aurait laissé ses livres aux susdits religieux². Mais ce legs, comme le choix du lieu de sépulture, dut lui être inspiré par sa femme, à qui la seigneurie de la Guiche appartenait. Car nous savons d'ailleurs, qu'aimant les lettres, elle avait rassemblé dans le monastère des Minimes de la Guiche, fondé par elle, des manuscrits du plus grand prix³.

La Révolution ferma le couvent des Minimes, et dispersa les moines et leurs livres. Celui qui nous intéresse subit le sort des autres, et nous devons nous féliciter qu'il n'ait pas péri dans cette catastrophe, où tant d'autres ont disparu. La Vie de sainte Douceline eut alors, avant d'arriver à son dernier gîte, un nouveau possesseur qui nous est signalé par un ex-libris imprimé, collé encore au volume. Il

^{1.} Histoire généalogique de la maison de France, tome I, p. 100.

^{2.} Armorial du Bibliophile, op. cit.

^{3.} Nouvelle hiographie générale, Didot, vol. 28. V. LA GUICHE (Henriette de).

porte ceci: *Livre de la bibliothèque de Philibert Bouché, de Cluny.* Ainsi il avait été, dans son naufrage, recueilli non loin de la maison religieuse où il avait séjourné un siècle et demi.

Enfin, le précieux manuscrit parvint à la Bibliothèque Nationale, où il est désormais à l'abri de toute mauvaise fortune. La date de son arrivée dans ce riche dépôt n'est pas facile à fixer, parce qu'elle n'a pas été constatée à l'époque de l'entrée. Cependant deux choses sont hors de doute: comme il porte l'estampille dont on fit usage dans cet établissement du temps de la Restauration, il est certain qu'il y est venu dans l'intervalle compris entre 1815 et 1830. Il est certain aussi qu'il faut remonter un peu avant cette dernière année, car il a été inscrit sur le catalogue du supplément français, avec le numéro 766.2., de la main de Méon, qui est mort en 1829. On ne sait pas au juste par quelle voie il est arrivé; il est très probable qu'il s'est trouvé compris dans des lots de chartes et de manuscrits, acquis en bloc de ceux qui faisaient à cette époque le commerce des vieux parchemins¹.

III. – Après avoir suivi dans ses diverses pérégrinations le livre qui fait l'objet de nos études, nous revenons au point du départ, afin de bien constater le lieu où a été écrite la *Vie de sainte Douceline*, et de rechercher quel en est l'auteur. Pour être fixé sur le lieu où cette Vie a été composée, il suffit de considérer pour qui elle a été faite, et sur quelles données.

Les béguines de Roubaud, fondées par sainte Douceline, n'avaient que deux établissements: celui d'Hyères, qui fut le

^{1.} Nous devons ces renseignements à M. Léopold Delisle, administrateurgénéral de la Bibliothèque Nationale, dont l'obligeance n'a d'égale que la science, si bien connue de tous.

premier, et celui de Marseille; un troisième a pu exister à Aix¹, mais nous n'en avons pas la certitude. Quoi qu'il en soit, la maison de Marseille devint bientôt la principale. C'est là que la Sainte passa, au moins, les vingt dernières années de sa vie, c'est là qu'elle mourut, et son corps reposait dans l'église voisine. Le plus grand nombre de ses filles, les plus distinguées par le rang, la richesse et l'intelligence, se trouvaient là; et l'on comprend aisément, en lisant sa Vie, quelle admiration enthousiaste et quel religieux dévouement elles conservaient pour la mémoire de leur fondatrice. Elles voulurent mettre en ordre leurs souvenirs, et transmettre à la postérité le récit de cette merveilleuse vie dont elles avaient été les témoins irrécusables.

Que la *Vie de sainte Douceline* ait été écrite comme sous leur dictée, c'est ce qui ressort de la lecture de chaque chapitre, de chaque paragraphe, où l'on voit bien que c'est presque toujours un témoin oculaire qui parle. Or, à moins de vouloir que l'auteur ait commencé par interroger chacune des béguines, et recueilli par écrit leurs dépositions, il faut admettre qu'il vivait à Marseille. D'ailleurs, même dans le premier cas, il aurait dû préalablement s'y rendre, pour recueillir ses matériaux. Mais une considération toute particulière s'opposait à ce que l'histoire désirée par les béguines de Marseille pût être écrite par quelqu'un d'étranger à cette ville.

Si elle avait dû être composée en latin, comme toutes les autres vies de Saints qui furent faites à cette époque, rien n'aurait absolument empêché un écrivain d'un autre pays d'y travailler, en mettant en œuvre les renseignements

I. Voir ci-dessous, page 225, et le testament de Cécile de la Voute, *Pièce jus-tificative* n° XVII.

qui lui auraient été transmis. Tel ne fut pas le cas de la *Vie de sainte Douceline*. Elle n'a pas été écrite dans la langue savante, dans la langue ecclésiastique, généralement employée alors. Comme elle était destinée à raviver parmi ses filles le souvenir de la sainte mère, et à leur rappeler sans cesse, ainsi qu'à celles qui viendraient après elles, les vertus, les paroles, les miracles de la Sainte, et les merveilleuses opérations que le Seigneur avait accomplies en elle, la langue latine, qu'elles ne comprenaient pas, ne leur parut pas convenir au but qu'elles se proposaient d'atteindre.

Elles voulurent donc, par exception à ce qui se faisait généralement, que cette Vie fût écrite dans la langue vulgaire, la langue laïque¹, comprise de tous et de toutes. Or, la langue vulgaire avait des dialectes divers, qui variaient d'une ville à l'autre; et celui-là seul pouvait écrire pour des Marseillais, et dans l'idiome parlé à Marseille, qui y était né, ou qui habitait depuis longtemps dans cette ville. La différence des dialectes ne permettait pas de s'adresser pour ce travail à une personne étrangère, pas plus que l'on ne pourrait, même de nos jours, faire faire dans le dialecte du Comtat ou des Alpes, un livre qui devrait être lu par ceux qui parlent le provençal de Marseille. Un tel livre serait incompréhensible pour les personnes auxquelles il serait destiné, et serait repoussé par elles. Il en eût été de même si notre Vie avait été composée dans de pareilles conditions. Pourquoi, dans ce cas, aurait-on recouru au provencal? Autant aurait valu se servir du latin.

Force nous est donc de conclure que la Vie de sainte Douceline, écrite pour les béguines de Marseille, a été faite à

^{1 «}Lingua laica.» Acte du 15 oct. 1294. Protocole de Pascal de Meyrargues, not. à Marseille.

Marseille, et dans la langue communément parlée en ce moment par nos pères. C'est en effet dans le couvent de Marseille qu'elle fut lue tout d'abord, comme on peut le voir dans la Vie elle-même¹. Il était tout à fait naturel que celles pour qui elle était faite en eussent la primeur; et un miracle obtenu dans la maison le jour où on la lut pour la première fois, vint augmenter la joie que les béguines éprouvaient de posséder enfin la vie de leur sainte mère.

La même conclusion ressort des termes dont se sert l'auteur en terminant son livre, alors qu'il félicite les diverses villes où la Sainte a vécu. Il invite à se réjouir les villes d'Hyères, d'Aix et de Marseille, et emploie à l'égard de chacune d'elles des phrases à peu près identiques. Mais quand il en vient à parler de Marseille, au lieu d'user de la troisième personne, comme pour les autres, il change sa formule, et lui adresse directement la parole. «Joie à la noble cité de Marseille, dit-il, car c'est EN TOI qu'elle a consommé sa vie.» Cette interpellation si inattendue, adressée à une seule des trois villes, indique assez que l'auteur écrivait à Marseille même.

IV. – À quelle date faut-il faire remonter la composition de la *Vie de sainte Douceline*? M. Paul Meyer a le premier émis l'avis qu'elle fut «écrite peu après la mort de la Sainte, c'est-à-dire, dans le dernier quart du treizième siècle»². M. Bartsch est d'accord avec lui, puisqu'il a classé parmi les productions du treizième siècle ce qu'il a publié du texte de la Vie. Nous adoptons, nous aussi, l'opinion de ces maîtres, à la condition de reculer l'époque

^{1. «}Per tal que plus alegramens puscam auzir legir la vostra vida (ques aquel jorn si devia legir de novell en covent)». Voir à la page 216.

^{2.} Les derniers Troubadours de Provence, p. 19.

par eux marquée, jusqu'à l'extrême fin de ce siècle. Du reste, il nous semble que l'on peut indiquer une date précise, et nous allons essayer de la déterminer.

Avant tout, il nous faut prévenir nos lecteurs que le texte de la Vie de sainte Douceline que nous avons actuel-lement entre les mains, n'est point tel qu'il fut écrit d'abord. Pour nous faire bien comprendre, nous dirons que le texte que nous possédons est une seconde édition, dans laquelle il y a des choses qui n'étaient pas dans la première.

Ainsi il est bien évident que le miracle raconté à la page 216, comme étant arrivé en la personne de Maragde de Porcellet, le jour même où l'on fit pour la première fois la lecture de la Vie nouvellement composée, ne pouvait se trouver alors dans cette Vie, et ne saurait être qu'un ajout fait postérieurement. De même, ce qui est dit à la page 219, au sujet de Pellegrin Repellin - qu'il avait été prédicateur, chantre, et longtemps confesseur au couvent des Franciscains de Marseille -, n'était certainement pas dans le texte primitif, puisque le testament de ce religieux que nous publions ci-après¹, nous apprend que le 22 juin 1288, il n'était encore que simple novice. Pour que l'on ait pu écrire de lui qu'il avait rempli longtemps les fonctions qu'on lui attribue, il faut nous reporter à environ vingtcinq ans plus tard; et c'est en effet à cette époque que nous croyons que la Vie de sainte Douceline fut remaniée, et mise dans l'état où nous l'avons maintenant, que nous appellerons sa seconde rédaction.

C'était, pensons-nous, vers 1315. L'écriture du manuscrit permet d'accepter cette date; et nous l'adoptons de préférence, parce que nous ne trouvons dans le texte retouché aucune allusion, même éloignée, à la mort de

^{1.} Pièce justificative n° v [Deux nièces de sainte Douceline, 16 février 1288].

Philippine de Porcellet dont il y est tant de fois question, mort qui arriva vers 1316. Le rôle important que joua cette dame dans l'établissement des béguines, dont elle fut comme la seconde fondatrice, ne nous permet pas de croire que sa mort n'eût pas été mentionnée, au moins indirectement, si elle avait eu lieu avant que l'on mît la Vie dans l'état définitif où nous la possédons.

Quant à la rédaction primitive, voici, nous semble-t-il, la date à laquelle il faut la rapporter. D'abord, elle n'est pas antérieure à la mort de Charles d'Anjou, roi de Naples, dont il est fait une mention expresse à la page 243, et qui arriva le 7 janvier 1285; et comme ce prince est désigné, dans un autre passage, sous le nom de Charles premier (p. 114), nous voilà en plein sous le règne de Charles second, son successeur. Au surplus, la captivité de ce dernier y est marquée en des termes qui nous semblent faire allusion à sa longue durée (p. 175), qui fut de quatre ans.

D'un autre côté, nous savons que lorsque la Vie nouvelle eut été composée, on en fit la lecture au couvent, pour la première fois, le jour de la fête de la Sainte, qui cette année-là était un dimanche. C'est ce qui résulte nettement du récit de la guérison de Maragde de Porcellet, qui arriva ce jour-là même; car il y est dit que la veille au soir, qui était un samedi, elle était privée de la parole^I, et que le lendemain, en s'éveillant, elle put parler. Il nous faut donc établir d'abord quel était le jour où les béguines célébraient le souvenir de leur mère, et rechercher, en second lieu, en quelle année, à la fin du treizième siècle, cette fête est tombée un jour de dimanche.

La fête de sainte Douceline se faisait le 1er de septembre: c'est le jour de sa mort, c'est le jour où, l'an

^{1. «}Cant venc lo Sapta al vespre.» Voir page 215.

d'après sa mort, on célébra sa première fête et sa translation^I. Il est vrai que, dans le testament de Marguerite d'Alon, la dernière prieure des béguines, on désigne le 2 septembre comme le jour consacré à ladite fête; mais il faut voir dans cet acte, qui est postérieur de 140 ans, ou une faute de copiste ou une erreur manifeste. Nous lisons en effet au même endroit que nous venons de citer, que lorsque Maragde de Porcellet recouvra la parole, le jour de la fête de la Sainte, il lui fut dit, en même temps, qu'elle parlerait jusqu'au jour de Notre-Dame, qui était, ajoute immédiatement l'auteur, le huitième jour². Il est évident que pour que Notre-Dame de septembre se trouvât le huitième jour après la fête de sainte Douceline, il fallait que celle-ci eût lieu le premier du mois. Nous avons donc là la preuve certaine que cette fête était célébrée le 1er septembre et non le 2.

Mas de toutes les années comprises entre 1285 et la fin du siècle, il y en a deux seulement où le dimanche s'est rencontré avec le 1^{er} septembre: ce sont 1286 et 1297. C'est à l'une de ces deux dates qu'il faut fixer la composition de la *Vie de sainte Douceline*, si l'on ne veut redescendre jusqu'au quatorzième siècle. Or, la première ne saurait aucunement être acceptée. Si le livre avait été fait cette année-là, il ne semble pas qu'on eût pu parler, comme on l'a fait, de la grande captivité de Charles II, qui ne faisait que de commencer. D'ailleurs, l'âge de Maragde de Porcellet, dont la guérison se rattache à la première lecture de la Vie, s'oppose absolument à ce que ce fait ait pu avoir lieu en 1286, et doit faire écarter définitivement cette date.

1. « Que fon al cap de l'ann», p. 198.

^{2. «}Entro la festa que deu esser ara de Nostra Donna. So era a l'uchen jorn.» [Et tu conserveras l'usage de la parole jusqu'à la prochaine fête de Notre-Dame. Or cette fête arrivait huit jours après.], p. 216.

Maragde était la petite-nièce de Madame Philippine de Porcellet, et non pas seulement sa nièce, comme on pourrait le supposer d'après le texte de la Vie¹. Il n'y a pour s'en assurer qu'à recourir au testament de la tante, imprimé ci-après, où est nommé, comme étant son neveu, Bertrand de Porcellet, le père de la jeune fille. Elle était aussi la sœur d'une seconde Philippine de Porcellet, qui paraît avec elle dans le testament que nous venons de citer, et dans plusieurs autres documents; et elle était sa sœur cadette, car dans tous ces actes elle est nommée après elle. Tout cela, dira-t-on, n'établit pas l'âge des deux sœurs. D'accord, cela le fait seulement deviner; mais voici, pour satisfaire les plus difficiles, une pièce qui l'établira d'une manière péremptoire.

Par un acte du 20 avril 1292, que l'on trouvera cidessous², Bertrand de Porcellet fit élection de sépulture pour sa fille Philippine, dans le cimetière des Franciscains de Marseille; et spécifiant le motif qui le faisait agir, il nous apprend que la jeune béguine, sa fille, était encore impubère, et soumise à sa puissance paternelle. Mais si en 1292 Philippine n'avait pas douze ans, il s'ensuit qu'elle n'avait pas six ans en 1286. Quel âge faudra-t-il donc donner, en cette même année, à Maragde sa sœur cadette? Évidemment c'était tout au plus une enfant de quatre ou cinq ans, qui, selon toutes les apparences, ne devait pas même se trouver au couvent de Roubaud.

Nous avons une preuve encore plus forte de l'impossibilité que la Vie ait été écrite en 1286. Il y est dit, à la fin de l'histoire du prodige opéré par la Sainte en la personne de Pellegrin Repellin, que ce miracle fut attesté par sa mère,

^{1. «}Maragda... ques era nessa de ma donna Felipa» [Maragde... était la nièce de Madame Philippine de Porcellet], p. 215.
2. Pièce justificative n° VIII [Philippine de Porcellet, la jeune, 20 avril 1292].

sous serment, longtemps après, lorsque son fils était prêtre et prédicateur dans l'ordre de saint François¹. Mais comme nous savons sûrement, par le testament de ce religieux, qu'il était encore simple novice le 22 juin 1288, l'impossibilité est patente. Nous ferons du reste observer que ce miracle était trop extraordinaire et trop connu pour qu'il n'ait pas nécessairement fait partie de la première rédaction. Et pour que ce qui y est dit puisse s'expliquer, il faut nous éloigner d'une façon notable de cette date de 1288.

Ainsi, ceux qui voudraient assigner à 1286 l'apparition de la Vie, adopteraient un système matériellement insoutenable; c'est remonter évidemment trop haut, et cette date doit être abandonnée sans hésitation. Il est de toute nécessité de descendre un certain nombre d'années, pour que le rôle assigné à Maragde le jour où la Vie fut lue pour la première fois, devienne possible. Il faut descendre encore davantage, pour que Repelin ait pu devenir prêtre et prédicateur. Et comme l'année 1297 est la seule, avant la fin du siècle, où le 1^{er} septembre ait été un dimanche, c'est la seule date que l'on puisse raisonnablement accepter, si l'on ne veut aller plus loin. C'est celle que nous adoptons, comme résultant de toutes les données que nous avons recueillies, et comme pouvant seule nous tirer des difficultés que soulèvent les autres.

Une seule objection pourrait nous être faite, laquelle du reste atteindrait aussi toutes les années antérieures: c'est que, dans le texte de la Vie, on semble parler de saint Louis, comme ayant été déjà canonisé². L'objection n'a rien qui

^{1. «}El temps que sos fils era capellans e predicaires en l'orde» [En ce temps-là, l'enfant miraculeusement guéri était prêtre et prédicateur dans l'ordre de saint François], p. 187.

^{2. «}Le reis Karle premier, fraire del bon rei Sant Lois de Fransa.» [En ce temps-là, le roi Charles premier, frère de saint Louis, roi de France], p. 114.

doive nous arrêter; car, outre que le titre de *saint* a été donné au bon roi avant sa canonisation solennelle, comme en réalité celle-ci fut faite par le pape Boniface VIII le 11 août 1297, c'est-à-dire, la même année et le même mois où nous supposons que la Vie fut écrite, il n'y a aucune impossibilité à ce qu'on ait pu en être informé à Marseille à la fin d'août. Passons à une question plus considérable.

V. – Nous abordons enfin le plus important des problèmes dont la solution nous est imposée, et nous allons rechercher quel est l'auteur de la *Vie de sainte Douceline*.

Le manuscrit qui nous a transmis cette vie, n'en nomme pas l'auteur, et la donne comme anonyme; en dehors de la Vie elle-même, nous n'avons trouvé sur ce point aucun renseignement utile, vu qu'aucun écrivain n'a encore touché à cette question. C'est donc d'après les seules données tirées du texte que nous étudions, que nous allons essayer de combler ce vide, et de découvrir le nom de celui qui l'a composé. Le sujet nous paraît neuf, intéressant, et les éclaircissements que nous y apporterons nous semblent devoir donner un jour nouveau à tout l'ensemble des faits qui s'y rapportent.

Il n'est pourtant pas hors de propos de transcrire ici une note qui se trouve sur un papier attaché au Ms 13503, en face du feuillet de garde. On y lit textuellement: «Vie de Madame Doncelleme ou Doncellemio, fondatrice de l'ordre des dames de Robeau, en Espagne, composée par un nommé Jacob, de l'ordre des frères prêcheurs.»

Si ceci était fondé, nous n'aurions pas à prendre la peine de chercher à deviner qui a écrit ladite Vie. Malheureusement, celui qui a traduit les mots Jacobi peccatoris, de la page 225, par un nommé Jacob de l'ordre des frères prêcheurs, celui qui n'a pas su lire le nom de sainte

Douceline, qui a fait de nos béguines marseillaises des Espagnoles, et transporté en Espagne le ruisseau du Roubaud qui est à Hyères, cet inconnu n'a pas assez d'autorité pour nous faire accepter comme auteur du livre celui qui y a apposé son nom de *Jacques le pêcheur*. Pour nous, nous ne voyons là que le scribe qui a copié le manuscrit; et, sans nous y arrêter davantage, nous allons exposer nos propres idées sur la question proposée.

Nous dirons tout d'abord qu'à la première lecture que nous fîmes de la *Vie de sainte Douceline* nous commençâmes à entrevoir que cette Vie avait été écrite par une de ses béguines. Plus nous avons approfondi cette matière, plus notre conviction s'est accrue, au point de devenir une certitude; et nous sommes persuadé que tous ceux qui examineront la chose avec quelque attention, arriveront à la même conclusion que nous.

Comment ne pas soupçonner que l'auteur de la Vie est une béguine, en voyant éclater de tous côtés l'admiration, l'amour ardent, l'enthousiasme, la passion même, qu'il montre partout pour la Sainte? On ne trouve quelque chose de pareil que dans les Vies des Saints qui ont été composées par leurs disciples fidèles, par ceux qui ont vécu dans leur intimité, et qui ont eu pour eux l'affection que des enfants portent à leur père. Mais les disciples et les compagnes de sainte Douceline ne sont autres que les béguines de sa maison de Roubaud, et il serait inutile de chercher ailleurs le témoin de ses actions, et l'admirateur de ses vertus.

Quel autre qu'une de ses béguines aurait pu écrire sa vie avec des détails si intimes, si précis, où rien ne manque, où tout est noté et spécifié jour par jour, heure par heure, où toutes les circonstances des faits sont relatées, où les plus petites particularités concernant la maison des sœurs, leur oratoire, leur dortoir, leur jardin, sont marquées à mesure que le récit les amène? Quel autre aurait eu connaissance des nombreux discours sortis de la bouche de la Sainte dans tant de circonstances, lesquels figurent à tout instant et textuellement dans la narration des faits qui y donnèrent lieu? Sans contredit, il n'y a que les filles de sainte Douceline qui aient pu conserver ainsi les paroles de leur mère; et elles ont dû les noter à mesure qu'elle les prononçait.

Quel autre qu'une béguine aurait pu s'exprimer, au sujet de l'institut fondé par la Sainte, comme le fait l'écrivain de sa vie? Tantôt il en parle avec une admiration exaltée, l'appelant de la manière la plus expresse, un saint établissement — aquel sant estament —, expression qui revient vingt-cinq fois dans son livre; tantôt il félicite avec chaleur celles qui ont pris le saint nom de béguine (p. 225); tantôt, avec le plus vif sentiment d'humilité, il mentionne son ordre comme un pauvre et humble institut — aquel paure e humil estament. — Toutes ces locutions sont naturelles dans la bouche d'une enfant de la maison de Roubaud; mais un étranger n'aurait pas parlé de la sorte.

Ce qui trahit encore plus l'ouvrage d'une béguine, c'est l'affectation qu'elle met à démontrer que son institut est une œuvre divine, qu'il a été confirmé par Dieu lui-même, qu'il est sous la protection spéciale de la Sainte Trinité, que Dieu en prend un soin particulier, et le conservera à jamais; que toutes celles qui en font partie sont certaines d'être sauvées¹. Ce sont là comme autant de thèses que l'auteur de la Vie développe avec une visible préoccupation; il y revient à diverses reprises, employant tour à tour, pour mieux convaincre ses lecteurs, les propres paroles de

^{1.} Voir les pages 109, 165, 171, 205, etc.

la Sainte, les visions et les révélations, les raisonnements et les affirmations les plus explicites. La dernière phrase qui soit sortie de sa plume, est consacrée à redire une fois de plus que le maintien de la maison de Roubaud est assuré, et que le bonheur éternel est garanti à toutes celles qui y persévéreront fidèlement^I.

La personnalité de l'auteur se fait voir aussi, lorsque, arrivé à la fin, il remercie le Seigneur de lui avoir fait la grâce d'achever son œuvre, et qu'il attribue tout ce qu'il peut y avoir de bien à la protection de la Sainte et à la bonté de Dieu. «Ce n'est pas à la sagesse ni à l'intelligence de la personne qui a écrit, nous est-il dit, qu'il faut en rapporter le mérite; car, elle y a mis beaucoup de choses que par son incapacité elle ne comprenait pas. En effet, la personne qui s'en est chargée, est rude et grossière, et sans aucune science. Mais... le Seigneur en a été en réalité le principal auteur et l'inspirateur. On doit donc rapporter à Dieu seul tout le bien qui s'y peut rencontrer, et les grands défauts qu'on y trouvera viennent de la grossièreté et de l'inhabileté de la personne qui a tenu la plume; laquelle proteste hautement et sincèrement n'y avoir rien mis qui ait été imaginé par elle, etc.» (p. 220.)

Il est difficile de ne pas reconnaître aux expressions réunies dans ce passage, le langage d'une femme; mais si l'auteur est une femme, ce ne peut être qu'une des béguines de Roubaud. Et comment expliquer, dans une autre hypothèse, l'épilogue poétique que l'écrivain, arrivé au terme de son récit, a ajouté à son œuvre, et qui est consacré autant à féliciter les filles de sainte Douceline, qu'à louer la Sainte

^{1. «}Gloria de Dieu, am benauransa eternal a totas cellas que perseveraran fizelmens am gran amor, lur es autreiada.» [La gloire céleste, avec le bonheur éternel, est assurée à toutes celles qui persévéreront fidèlement et amoureusement dans leur saint état.], p. 225.

elle-même? (p. 220-225). On comprend ce long dithyrambe, échappant à l'enthousiasme d'une fille qui ne peut se lasser de faire l'éloge d'une mère tendrement aimée et profondément admirée; le comprendrait-on également, si l'on devait admettre que la Vie de sainte Douceline est due à quelqu'un qui lui fut toujours étranger?

De toutes ces considérations nous semble résulter la certitude morale que l'auteur de cette Vie est une des béguines de Roubaud. Mais nous croyons qu'il est possible de faire un pas de plus, et d'arriver sur ce point jusqu'à la certitude absolue. Il y a en effet dans la Vie de sainte Douceline un passage où l'auteur à qui nous la devons, est sorti de l'incognito qu'il a gardé partout ailleurs, et nous a dit, en des termes qui ne laissent aucun doute, qu'elle était du nombre des enfants de la Sainte. Voici textuellement ses paroles.

«De ceci nous avons un témoignage irrécusable et une garantie certaine dans toute la vie de la sainte Mère; car, en diverses circonstances de sa vie, et dans ses extases les plus sublimes, elle nous promettait, et nous assurait que nous sommes toutes en la garde de Dieu..., et que sous les ailes de saint François nous serions toutes sauvées... Aucune de celles qui font partie de ce saint institut, ne doit rien craindre, si elle garde purement sa règle; car Dieu se mettra en avant pour nous, et répondra à toutes les difficultés qui nous seront faites. Il sait ce qu'est notre ordre, il le connaît, il l'aime, à cause des mérites de la sainte Mère, et du saint Père Hugues, qui en a donné la doctrine, et nous y a formées.» (p. 207.)

Que pourrions-nous souhaiter de plus clair? Voilà l'écrivain qui s'identifie lui-même avec les disciples de la Sainte dont elle fait l'histoire; elle est de celles qui ont vu ses extases, entendu ses paroles, recueilli ses promesses; elle compte sur les assurances de salut données à toutes

celles qui font partie de son ordre, au nombre desquelles elle se compte. Après un aveu aussi explicite, il n'y a plus à hésiter, et nous pouvons conclure, sans craindre de nous tromper, que la *Vie de sainte Douceline* a pour auteur une béguine.

Nous pourrions nous en tenir à ce résultat, et le regarder comme suffisamment satisfaisant. Mais nous voulons essayer encore de déterminer, s'il se peut, quelle est, parmi les béguines marseillaises, celle à qui nous sommes redevables de la Vie de notre Sainte; et nous croyons la chose possible. La seule difficulté que nous rencontrions devant nous, c'est que, comme nous trouvons dans la compagnie de sainte Douceline un bon nombre de dames faisant patrie des classes supérieures de la société provençale, et ayant reçu, comme telles, une éducation qui les rendait capables de composer un ouvrage littéraire, il n'est pas aisé, à défaut d'un témoignage précis, de désigner celle d'entre elles qui aura mis la main à l'œuvre et écrit la Vie.

Quel moyen peut-il y avoir, en effet, de faire un choix raisonnable, et de se déterminer de préférence pour l'une ou pour l'autre, quand on sait que la Sainte avait auprès d'elle les dames de Pontevès, de Flotte, d'Anselme, de Cadarache, d'Hugolen, de Rocas, des Pennes, de Fos, de Colobrières, de Sabran, de Gignac, du Puy, de Servières, de Porcellet, qui toutes appartenaient aux premières familles du pays? L'embarras existe réellement; néanmoins des circonstances particulières, dont nous rendrons compte à nos lecteurs, semblent nous indiquer le choix à faire parmi tant de personnes aussi aptes l'une que l'autre, et nous croyons qu'il faut attribuer la composition de la *Vie de sainte Douceline* à Philippine de Porcellet, l'une de ses plus anciennes compagnes.

Philippine de Porcellet, dame d'Artignosc, était Arlésienne par sa naissance; son père avait sa sépulture à Trinquetailles, dans l'église des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Bien qu'elle descendît par lui d'une des plus vieilles races de la Provence, dont tous les généalogistes ont parlé, il ne faut pas chercher son nom dans nos nobiliaires, car ils ne l'ont pas connue. Cependant, comme elle nous a appris elle-même^I qu'elle était la sœur d'Audiarde, abbesse de Molégès, nous sommes autorisés à penser qu'elle était, comme elle, fille de Bertrand de Porcellet, dont on peut voir la généalogie dans Artefeuille², et qu'elle avait pour frère le célèbre Guillaume de Porcellet, le seul Français qui fut épargné dans le massacre général des Vêpres Siciliennes.

Elle fut mariée à Fouques de Pontevès, à qui elle donna trois filles: Douceline, Mabile et Maragde; celle-ci, la seule qu'elle ait nommée dans son testament, comme reposant auprès de son père, dans l'église paroissiale de Barjols, nous paraît avoir été la plus jeune des trois, et la première morte. Elle dut perdre son mari de très bonne heure, car nous savons qu'elle survécut à sainte Douceline plus de quarante ans; et en supposant même qu'elle n'ait vécu que dix ans en sa compagnie, il est évident qu'elle devint veuve à la fleur de son âge. Si ce n'était la disproportion de l'âge, nous supposerions volontiers qu'elle avait pu connaître sainte Douceline à Barjols, et y commencer avec elle des relations, dont il semble y avoir un témoignage dans le nom donné à une de ses filles.

Après son veuvage, elle s'empressa de se rendre auprès de la Sainte, et entra avec une grande dévotion dans sa maison de

^{1.} Pièce justificative n° XIII [Testament de Philippine de Porcellet, l'ancienne, 24 novembre 1312]. C'est là surtout que nous puisons nos renseignements.

^{2.} Histoire héroïque de la noblesse de Provence, t. II, p. 243.

Roubaud, pour devenir sa fille (p. 118). Comme c'était une dame puissante et fort riche, elle devint la providence de l'Institut; et si la Sainte refusa d'accepter pour elle-même les offrandes que son affection la porta à lui faire, il ne put entrer dans sa pensée de s'opposer à ce que son établissement profitât de la présence et des bienveillantes dispositions d'une protectrice que Dieu lui envoyait. Il nous est resté des traces de sa générosité envers son Ordre dans un acte du 22 octobre 1297, qui avait pour but de permettre à l'œuvre de se développer, puisque Philippine de Porcellet achetait à un prix très élevé de nombreux cens et le domaine direct sur les propriétés qui entouraient de toutes parts la maison des dames de Roubaud, et l'empêchaient de s'étendre.

Malgré le peu d'intérêt que présentent des documents de ce genre, nous avons tenu à reproduire celui-ci¹; et nous donnons aussi, pour le même motif, un acte du 14 mars 1390, contenant l'inventaire des cens que le couvent des Franciscains de Marseille recueillit de l'héritage de la dame de Porcellet, après la mort de ses héritières, en vertu de la substitution qu'elle avait faite en sa faveur dans son testament. Il est aisé de s'assurer, par la comparaison des deux pièces, qu'aucun des cens achetés en 1297 n'était demeuré en la possession de celle qui les avait payés, ou de ses ayant-droits, et que par conséquent, elle ne les avait acquis en réalité que pour les remettre à l'Institut des béguines, bien que nous n'ayons pas retrouvé l'acte de cession qu'elle dut lui en faire.

Nous soupçonnons que Philippine de Porcellet fut appelée par sainte Douceline elle-même à l'aider, de son vivant, dans la direction de son œuvre, et que c'est elle à

^{1.} Pièces justificatives n° x [Achat de cens par Philippine, 22 octobre 1297] et XX [Inventaire de Cenș, 14 mars 1390].

qui la Vie donne le titre de vicaire de la fondatrice, et que la Sainte dans son humilité nommait sa prieure¹; mais nous n'avons pas de preuve suffisante pour établir solidement notre opinion sur ce point. Lorsque la sainte Mère eut quitté ce monde, les béguines la choisirent d'un commun accord pour être à leur tête. Nous ne croyons pas nous hasarder trop en pensant qu'elle dut remplacer immédiatement sainte Douceline, parce qu'il est certain que quand la Vie de celle-ci fut écrite, elle avait été déjà pendant longtemps prieure majeure de l'établissement².

Ce qui est tout à fait hors de doute, c'est qu'elle occupait cette charge, lorsqu'il fut question d'écrire la vie de la Sainte: nous avons, pour attester ceci, deux témoignages on ne peut plus formels. On peut lire ci-dessous (p. 199-204), l'exposé de quelques troubles qui s'élevèrent dans le couvent de Marseille, par rapport à cette Vie, lorsque l'on commença à l'écrire – cant fon premieramens escricha –, et des événements merveilleux qui vinrent mettre tout le monde d'accord. Or, le récit de ces faits se termine en nous apprenant que toutes ces choses furent racontées par-devant la prieure majeure et les dames les plus anciennes de la maison, et jurées entre les mains de Madame Philippine de Porcellet, qui était alors prieure majeure de l'Institut³. Les expressions ne sauraient être ni plus claires ni plus explicites.

i. «Illi ques era generals prioressa..., volc aver una donna per prioressa», [elle voulut, elle qui était prieure générale des deux couvents, avoir une sœur qui fût sa prieure], p. 114. – «Una donna que li Sancta apellava sa prioressa» [Alors vint une dame que la Sainte appelait sa prieure], p. 149. – «Li donna ques era sa Vicaria» [quand la sœur qui était sa vicaire], p. 149.

^{2. «}Ma donna Felipa, li quals donna lonc temps fon majors prioressa e regeiria d'aquell sant estament.», p. 215

^{3. «}En las mans de ma donna Felipa Porcelleta, ques era majers prioressa de l'estament.», p. 204.

De même, quand la composition de la Vie fut achevée, le jour même où l'on allait enfin en faire lecture dans la maison de Marseille – ques aquel jorn si devia legir de novell en covent –, la jeune Maragde de Porcellet se réveilla, guérie d'une cruelle maladie, et sa première pensée fut d'appeler sa tante Madame Philippine, laquelle, dit le texte que nous citons, était sa mère et la mère de toutes les autres ¹. Nous avons ici, en des termes un peu différents, la même affirmation que nous avons recueillie déjà dans l'autre passage.

Mais dès le moment où il ne peut être contesté que Philippine de Porcellet était supérieure générale des béguines de Roubaud, lorsque la Vie de sainte Douceline fut composée, il est facile de tirer de ce fait une conclusion qui en découle rigoureusement, et que personne ne pourrait raisonnablement refuser d'admettre: c'est que c'est elle qui a fait faire cette Vie, à moins qu'elle ne l'ait écrite elle-même. Nous nous en tiendrions à la première partie du dilemme, si nous ne trouvions pas dans cette grande dame les qualités nécessaires pour qu'elle pût faire personnellement cet ouvrage; mais comme le contraire semble assez évident, nous croyons qu'il faut accepter, comme infiniment plus probable, la seconde proposition, de préférence à la première, alors surtout que nous avons déjà établi avec une complète certitude que la Vie est l'œuvre d'une béguine.

En effet, en dehors d'elle, nous ne connaissons personne, parmi les compagnes de sainte Douceline, de qui nous sachions, d'une manière assurée, d'une part, qu'elle a assez vécu avec la Sainte pour être, comme le paraît l'auteur de la Vie, un témoin oculaire et auriculaire des faits et des paroles qui y sont rapportés, et d'une autre part,

^{1. «}Ma donna Felipa, ques era maire sieua, e de totas las autras.», p. 217.

qu'elle a assez vécu après elle pour arriver à l'époque où cette Vie fut faite. Ces deux conditions se trouvent indubitablement dans Philippine de Porcellet, dont l'origine et le rang nous garantissent l'éducation et les connaissances littéraires, et dont l'admiration et le tendre dévouement pour la Sainte ne peuvent être mis en question.

D'un autre côté, les sentiments qui remplissaient son cœur lui imposaient le devoir de chercher à glorifier sa sainte Mère, et de transmettre à la postérité le récit de sa vie, de ses vertus et de ses enseignements. Sa qualité de prieure majeure des béguines mettait à sa disposition tout ce qui pouvait se trouver étranger à ses souvenirs personnels. Elle n'avait pour cela qu'à faire appel à la mémoire de toutes ses filles, spécialement des plus anciennes, et à constater d'une manière sûre, en recourant au besoin à la sainteté du serment, ce que chacune d'elles avait vu ou entendu concernant celle qui était leur commune mère. Il est à notre connaissance que, dans une circonstance importante, elle agit de la sorte, pour établir la vérité d'une apparition merveilleuse (p. 204).

Munie de ces moyens d'information rapides et certains, et pleinement renseignée, d'abord par sa propre expérience, et ensuite par le témoignage de ses filles. Philippine de Porcellet, pensons-nous, mit elle-même en œuvre les nombreux matériaux qu'elle possédait, sans qu'elle eût à recourir à la coopération d'un autre. Ce qui nous porte surtout à voir dans la *Vie de sainte Douceline* son travail personnel, c'est la place considérable qu'y occupent divers faits où figurent les Porcellet, et où se trouvent des choses qu'elle seule pouvait savoir et pouvait dire.

C'est d'abord le récit qu'elle fait de son arrivée dans la maison de Roubaud, où l'attirait sa grande dévotion pour la Sainte et le désir de devenir sa fille (p. 118). En ce seul endroit de la Vie, nous voyons des titres honorifiques accompagner le nom de Philippine de Porcellet, qui est ici qualifiée de noble dame, puis encore de riche et puissante dame, et désignée par sa qualité de dame d'Artignosc. Partout ailleurs, elle est nommée simplement par son nom, et l'on dirait qu'il y a eu ici l'intention formelle de rehausser la gloire de la Sainte, dont une personne si distinguée ambitionnait d'être l'enfant. Il est du reste facile de voir que tout ce qui est dit dans ce passage, de la compassion dont la dame de Porcellet fut saisie à la vue de l'extrême pauvreté de sainte Douceline, du dessein qu'elle forma de lui venir en aide, de la démarche qu'elle fit auprès d'elle, pour la supplier, à genoux, d'accepter ses secours, et de la réponse que lui adressa la Sainte en refusant ses avances généreuses, tout cela ne pouvait être connu que d'elle, puisque les choses se passèrent en secret; et elle seule pouvait raconter ce qui s'était fait et dit dans cette circonstance.

Nous ferons la même remarque pour ce qui a rapport aux dames de la famille des seigneurs d'Hyères, dont il est parlé dans la Vie à plusieurs reprises (p. 157, 176), avec les détails les plus explicites sur des dispositions intérieures et des pensées secrètes, que certainement elles n'avaient pas manifestées à tout le monde. La seigneurie du château d'Hyères appartenait alors à la famille de Fos; et nous ne saurions oublier que précisément les Porcellet venaient d'acquérir d'elle la terre de Fos, dont ils portent le titre dans nos pièces. Ce fut nécessairement la source de relations mutuelles qui, dans les membres de ces familles adonnées à la pratique de la piété et de la vertu, allèrent facilement jusqu'à l'intimité parfaite dont nous trouvons ici les traces.

La narration des faits extraordinaires qui eurent lieu dans la maison de Marseille, lorsqu'il fut question d'écrire la vie de la Sainte, donnent lieu à une autre observation que nous ne pouvons omettre. Il n'y a peut-être pas d'événement qui y soit raconté avec autant d'étendue et de détails (p. 200-204). Or, comment ne pas remarquer qu'il est écrit à la fin de cette histoire, que tout cela fut l'objet d'une enquête faite par Philippine de Porcellet, par-devant laquelle les sœurs qui avaient été actrices dans ce qui venait d'arriver, et dans diverses choses particulières qui n'avaient eu qu'un seul témoin, racontèrent fidèlement ce qu'elles avaient vu et ouï, de manière à pouvoir former des dépositions de toutes un récit complet? N'est-il pas évident que Philippine de Porcellet nous a donné ici tout simplement le procès-verbal de l'enquête qu'elle avait ouverte, et des résultats qu'elle avait constatés?

De même, la relation si détaillée aussi de la guérison de Maragde de Porcellet, petite-nièce de la prieure-majeure (p. 215-216), qu'est-elle autre chose qu'un procès-verbal circonstancié de tout ce qui se passa dans cette occasion? Grâce à lui, il nous semble assister nous-mêmes à ce miracle. Nous en voyons les progrès heure par heure, depuis le samedi soir où les supplications redoublent pour l'obtenir, jusqu'au dimanche matin, jour de la fête de sainte Douceline, où il s'accomplit. Nous entendons les paroles par lesquelles la Sainte annonce, avec la plus grande précision, tout ce qui va avoir lieu. Et lorsque, arrivés au terme, nous lisons que la jeune fille se hâta d'appeler sa tante, Madame Philippine de Porcellet, pour lui faire part du bienfait qui venait de lui être accordé, pourrionsnous nous défendre de penser que nous avons ici l'écho de ce premier récit, et que la prieure s'empressa d'ajouter à la Vie qu'on lisait ce jour-là pour la première fois, la nouvelle grâce faite à sa nièce en un jour si mémorable?

Enfin, il est un dernier fait qui, au premier abord, semble n'avoir aucune relation avec la question que nous

traitons, et qui pourtant, plus que tous les autres, nous permettra d'insister sur la conclusion que nous sommes en train d'établir. On pourrait ne pas se douter, en s'en tenant au texte de la Vie de sainte Douceline, que le premier des miracles enregistrés au quinzième chapitre (p. 209), comme opérés par elle après sa mort, concerne des membres de la famille de Porcellet. En effet, il y est dit simplement qu'un noble baron, nommé Rainaud, seigneur du château de Cabriès, et sa femme Constance, se voyant sans enfants, obtinrent, par l'intercession de la Sainte, un fils qui les combla de joie. Ils eurent aussi un autre fils, qui avant été un jour réduit à l'extrémité par une grave maladie, fut rendu à la santé, quand ils eurent invoqué de nouveau la protection de la Sainte. Complétons ce récit au moven des renseignements que nous fournissent les archives de l'évêché de Marseille.

Ce noble baron, que l'on nomme Rainaud, n'est pas autre que Rainaud de Porcellet, seigneur de Cabriès, au diocèse d'Aix, et de Signe, au diocèse de Marseille, dont il est fréquemment parlé dans les documents de l'époque. Ses deux enfants que l'écrivain de la Vie ne nous a pas fait connaître, nous sont très bien connus d'ailleurs: ce sont Bertrand de Porcellet et Guillaume de Porcellet, dont les testaments sont au *livre Verd* de l'évêché, à la date du 9 juillet 1310 et du 23 janvier 1311. C'étaient les neveux et les cousins de Philippine de Porcellet. Outre ces deux fils, Rainaud et Constance eurent deux filles, Audiarde et Porcellette, dont la première épousa Guiran d'Agout, seigneur de Claret.

Il est impossible de ne pas se demander pourquoi l'auteur de la *Vie de sainte Douceline* a supprimé le nom de famille de ces personnages qu'il fait figurer si honorablement dans son histoire. Il ne pouvait certainement pas

l'ignorer. Rainaud de Porcellet était citoyen de Marseille; il y avait sa maison; ses châteaux étaient dans le voisinage de la ville; le père et les enfants eurent leur tombeau au couvent de Saint-Louis. Ils devaient donc être très connus à Marseille. D'ailleurs, la manière dont on nous parle de ce bel enfant qui était si sage qu'on le regardait comme une merveille, et si intelligent qu'il ne semblait pas un enfant, nous indique assez qu'on en parlait sciemment, et qu'on l'avait vu de près.

Pourquoi donc a-t-on retranché ici le nom de famille, quand il n'y a aucune raison de le taire? Si c'est une béguine qui a écrit cette Vie, elle avait un motif de plus de ne pas l'omettre, puisque ce nom était celui de sa prieure générale, et qu'il lui convenait de l'honorer, en faisant connaître les faveurs que la Sainte avait obtenues à sa famille. Ainsi le silence gardé par l'écrivain demeure inexplicable.

Mais si nous admettons que le récit de ces miracles est dû à Philippine de Porcellet elle-même, on comprend qu'un sentiment d'humilité l'ait engagée à taire un nom qui était le sien propre, et à se contenter de raconter, à l'honneur de la Sainte, les grâces que Dieu avait accordées par ses mérites, sans qu'il en rejaillît aucun honneur sur son nom ou sur les sens. On comprend mieux encore qu'elle ait pu parler si explicitement de choses qui la touchaient de si près, puisqu'elles s'étaient passées dans sa famille, et qu'elle avait dû prendre part à l'affliction et à la joie dont elle nous entretient.

Tels sont les motifs qui nous portent à conclure, avec une entière certitude, que la *Vie de sainte Douceline* est l'ouvrage d'une femme, qu'elle a été écrite par une de ses béguines, et, avec une grande probabilité, que Philippine de Porcellet en est l'auteur. Nous terminons ici la première partie de cette étude.



DEUXIÈME PARTIE

Nous allons examiner maintenant les divers points de la vie de sainte Douceline qui ont besoin de quelques explications, et donner sur l'Institut dont elle a été la fondatrice les renseignements que nous avons recueillis. Malgré les dimensions peu ordinaires de l'écrit que nous publions, tout ne s'y trouve pas, et il faudra parfois suppléer à son silence. Nous tenons surtout à contrôler avec soin et à fixer toutes les données chronologiques, qui sont comme la charpente de l'édifice; elles ne sont pas toujours marquées clairement dans une œuvre où l'on a tenu à la vérité du récit sans viser à la précision des dates. Autant que nous le permettra la pénurie des documents, et le peu d'exactitude des écrivains qui ont touché à ces matières, nous nous efforcerons de n'en laisser aucune dans le doute.

I. – La date de la naissance de sainte Douceline n'est pas indiquée dans sa Vie; mais il sera très facile de la désigner par le simple rapprochement de deux passages, l'un du chapitre quatorzième (p. 198), dans lequel il est dit qu'elle mourut le 1^{er} septembre 1274, l'autre, du chapitre treizième, où nous apprenons qu'elle quitta ce monde lorsqu'elle avait environ soixante ans. Elle était donc née en l'année 1214 ou en 1215.

Le lieu où elle naquit n'est pas marqué non plus; mais il ne nous semble pas douteux qu'elle a dû naître à Digne. Il serait bien difficile de se former là-dessus une opinion différente, lorsque l'on voit qu'elle est appelée partout Douceline de Digne, même dans l'hymne latine composée en son honneur, et dont un fragment nous a été conservé

dans cette Vie (p. 202, 204). Il en est de même de son frère, qui est constamment nommé Hugues de Digne par tous ceux qui ont parlé de lui¹, et de ses nièces Douceline et Marie de Digne. Cette appellation, commune à toute la parenté, ne peut provenir que du nom de la ville où ces personnes virent le jour.

Le nom propre de la famille ne nous a pas été transmis, et nous ne connaissons le père et la mère de la Sainte que par leurs prénoms, que l'histoire de leur fille nous a seule conservés. Le père se nommait Bérenger, ou Bérenguier, et était de Digne; la mère était de Barjols, et s'appelait Hugue ou Huguette. C'est tout ce que l'on sait sur leur compte personnel, avec un grand éloge de leur vertu, qui était peu commune, et quelques mots sur leur position de fortune, qui dut être assez brillante, car c'était une riche famille de marchands ou de négociants (p. 99).

Outre sainte Douceline et le B. Hugues de Digne, il y eut encore dans la famille au moins un autre fils, dont l'existence est certaine, bien qu'on en saisisse à peine la trace. Il mourut de bonne heure², laissant deux filles qui furent les premières à embrasser avec leur tante son nouveau genre de vie. On ne nous avait appris ni le nom du père, ni celui de ses enfants; mais nous avons eu la bonne fortune inespérée de retrouver les deux nièces de la Sainte, dont l'une se nommait Douceline, comme elle, et l'autre Marie³.

Les lieux où sainte Douceline habita successivement, ceux du moins que son histoire nous fait connaître, sont

^{1.} Voici néanmoins ce que nous trouvons dans la chronique de Salimbene: «A Massilia Areas ivi ad videndum fratrem Hugonem de Barjola, qui et de Digna, quem Lombardi fratrem Ugonem de Montepessulano dicebant.» Bibl. Vat. Cod. 7260. f. 102 v°.

^{2. «}Doas nessas sieuas... quez era mortz lur paires», p. 108.

^{3.} Pièce justificative n° v [Deux nièces de sainte Douceline, 16 février 1288].

au nombre de six: Digne, Barjols, Hyères, Gênes, Aix et Marseille. Il peut être de quelque utilité de chercher à préciser quand, et dans quelles circonstances, elle se trouva dans chacune de ces villes.

Si Digne fut sa patrie, comme on n'en saurait douter, elle n'y séjourna pas longtemps, car nous la voyons bientôt établie; avec ses parents, dans la ville de Barjols, le pays d'origine de sa mère. Elle y fut amenée lorsqu'elle était encore enfant, et si jeune, qu'au rapport de son historien, quand elle voulait satisfaire l'amour que Dieu lui inspirait déjà pour l'oraison, comme elle était incapable de prier, elle élevait ses mains vers le Seigneur, et tournait ses regards vers le ciel, mais elle ne savait que dire (p. 100). C'est sans doute à Barjols que ses parents lui firent donner une éducation littéraire conforme à leur condition sociale, et une instruction que nous pourrions dire peu ordinaire, s'il ne fallût pas faire la part des dons surnaturels, auxquels doivent être surtout attribuées l'étendue et la sublimité de ses connaissances.

Il est indubitable que sainte Douceline savait lire et écrire: il suffit de parcourir sa Vie pour en avoir la certitude. Nous la voyons dire ses heures, réciter son office, lire ses matines, même quand elle était seule, et sans l'assistance de personne (p. 102, 161); nous savons qu'elle passait une bonne partie de la nuit à lire et à prier (p. 102, 103); bien des fois, elle tomba en extase en lisant la vie de saint François, et on la trouvait ravie, tenant en ses mains le livre qui la contenait¹. D'un autre côté, nous voyons que lorsqu'elle eut réuni autour d'elle quelques compagnes, elle voulut écrire pour elles la règle qu'elles devraient suivre

^{1. «}Motas ves la trobavan raubida, lo libre en las mans, legent la sieua vida.», p. 146.

(p. 109). Et, si ce témoignage ne suffisait pas, nous citerions, comme preuve péremptoire, la correspondance qu'elle entretint par lettres avec Charles I^{et}, roi de Sicile, à qui elle faisait savoir par écrit les choses les plus secrètes¹. Tout ceci ne saurait être contesté.

Lors donc que nous lisons qu'elle était une femme simple et sans lettres (p. 133), et qu'elle n'avait pas d'habileté dans les lettres (p. 173), nous aurions tort de prendre ces expressions dans un sens absolu, qui exclurait toute culture littéraire, puisque le contraire est démontré. Mais il est certain qu'il n'y avait aucune proportion entre ses études premières et la doctrine éminente que ses fréquentes communications avec le monde surnaturel lui firent acquérir.

La Sainte habita Barjols jusqu'à la mort de sa mère; après ce douloureux événement, elle alla demeurer à Hyères, avec son père, qui y transporta sa résidence (p. 101). À notre avis, c'était vers 1230, et ce changement de domicile eut probablement lieu pour rapprocher le père et la sœur de Hugues de Digne, de leur fils et de leur frère, qui déjà devait se trouver au couvent des Franciscains d'Hyères, où il passa presque toute sa vie. Il nous paraît, en effet, presque impossible de rapporter à une époque plus tardive l'apparition de ce religieux qui, peu d'années après, jouissait déjà d'une grande célébrité, et dont la vie fut beaucoup plus courte qu'on ne l'a cru jusqu'à présent.

C'est à Hyères que la Sainte commença à s'appliquer tout entière à la pratique des œuvres de charité et de pénitence; c'est là aussi qu'elle dut perdre son père, dont la mort, mentionnée d'une manière incidente dans l'histoire (p. 101), ne peut être rattachée à une date précise. Rien ne

^{1. «}Li mandava alcunas ves, e li fazia saber per sas letras», p. 175.

nous avertit, dans le récit, de l'isolement où il laissa sa fille, jusqu'au moment où nous apprenons que le frère de celleci la fit recevoir chez les Franciscaines de Gênes, durant un voyage qu'il eut à faire à Paris.

Si nous connaissions l'époque où Hugues de Digne alla à Paris, nous en tirerions un grand secours pour fixer le moment où sainte Douceline jeta à Hyères les fondements de son établissement de béguines. D'une part, il est évident que cette fondation n'a pas précédé ce voyage, puisque, dans le cas contraire, elle n'aurait pas eu besoin, durant l'absence de son frère, de se réfugier chez les Franciscaines de Gênes, et qu'elle n'aurait pu même avoir la pensée de se séparer de ses compagnes. D'autre part, sa Vie établit d'une façon bien nette que l'entreprise commença immédiatement après le retour de son frère (p. 105). Il serait donc important de savoir au juste la date de ce voyage, et nous avons fait beaucoup de recherches pour la trouver; mais elles ont été vaines, et nous ne pouvons l'indiquer qu'approximativement: elle doit s'éloigner assez peu de l'année 1240.

C'est donc vers ce temps que sainte Douceline mit la main à son œuvre, et l'apparition merveilleuse qui l'y détermina est racontée en détail dans sa Vie (p. 105). La Sainte devait être alors de retour de Gênes, pour attendre l'arrivée de son frère. Dès qu'il fut revenu de Paris, elle lui apprit ce qui s'était passé, et celui-ci, informé de tout, non seulement donna son approbation aux projets de sa sœur, mais il reçut lui-même publiquement son vœu de virginité, en présence de tout le peuple, après un sermon solennel qu'il fit pour inaugurer la nouvelle fondation. Elle se revêtit alors d'un habit noir, posa un manteau sur sa tête, et prit le nom de béguine, qu'elle fut la première à porter en Provence, où, jusqu'à ce moment, il n'était pas connu. Ses

deux nièces se joignirent à elle, et prirent le même nom et le même habit En fort peu de temps, beaucoup d'autres personnes l'imitèrent, et vinrent se mettre sous sa direction.

La maison que la Sainte fonda à Hyères y occupa successivement deux emplacements divers. Le premier était hors de la ville, sur les bords de la rivière ou ruisseau de Roubaud, qui donna son nom à l'Institut; le second fut dans la ville même, où les béguines ne tardèrent pas à se fixer¹, vraisemblablement pour être plus à portée des Franciscains qui les dirigeaient, et dont elles fréquentaient l'église. Mais elle garda toujours le même nom qu'elle avait reçu au début, et le donna à la maison de Marseille, qui fut sa fille.

Que la date par nous assignée à la fondation des béguines de Roubaud soit très voisine de la véritable, c'est ce qui est confirmé par les faits suivants. Hugues de Digne fit vers 1242 un voyage à Rome, au retour duquel il passa par Sienne, où le chroniqueur Salimbene le vit², et par Lucques, où il prêcha le premier jour de Carême. Il alla aussi à Lyon, dans les premiers temps que la cour pontificale y fut établie, c'est-à-dire vers la fin de 1244, et il y prononça, devant Innocent IV et ses cardinaux³, un discours que le même auteur nous a rapporté. Or, ni dans l'un ni dans l'autre cas, il n'est dit qu'il se soit préoccupé de chercher pour sa sœur un lieu de retraite; c'est une preuve certaine que la fondation d'Hyères était faite, et que la Sainte y avait, au milieu de ses compagnes, l'asile le plus sûr et le plus convenable.

^{1. «}E feron un alberc fora de la villa, lo cal apelleron Robaut», p. 108. – «En lo temps qu'ellas estavan josta lo fluvi de Robaut, az leras»; «Cant estavan en lo premier luoc de Robaut», p. 181.

^{2. «}Cum essem juvenculus, et in conventu Senensi habitarem in Tuscia, frater Hugo a curia romana redibat.» *Cod. Vat.* 7260, f. 106.

^{3. «}Apud Lugdunum, et priori tempore quando curia fuit (ibi) Rome», ibid., f. 103.

Venons-en maintenant au séjour que sainte Douceline fit dans la ville d'Aix, et aux circonstances qui l'y amenèrent. Nous en avons le récit détaillé dans la Vie (p. 114), qui nous apprend qu'elle y fut mandée par Béatrix, comtesse de Provence, pour l'assister de ses prières, dans un danger pressant où elle se trouvait. Ce fait se rattachant à la naissance d'une fille de la comtesse, qui vint au monde du temps que la Sainte était à Aix, il serait très facile d'en savoir l'époque, si nous connaissions les dates de la naissance des enfants de Charles d'Anjou. À défaut de ces éléments de calcul, il nous faut recourir à l'histoire générale.

Nous y voyons que, mariés le 31 janvier 1246¹, Charles et Béatrix partirent en 1248 pour l'Orient, en compagnie de saint Louis, et n'en revinrent que vers la fin de 1250. L'événement dont nous parlons est postérieur à cette année, pour ce motif d'absence d'abord, et aussi pour un autre plus concluant encore. En effet, si nous rapprochons de ce qui est dit à la page 114 un fait rapporté à la page 142, et qui incontestablement eut lieu à la même occasion, puisqu'il se passa aussi lorsqu'on appela sainte Douceline à Aix, à cause du songe de la comtesse de Provence², voici ce que nous constatons.

Quand la comtesse vit la Sainte dans la ferveur de son extase, elle fit venir TOUS ses enfants, les fit mettre à genoux devant elle, la tête découverte, et leur fit baiser ses mains³. Ainsi, au moment où naquit cette fille, qui fut l'occasion du voyage

^{1. «}M.CC.XLV. Karolus, frater Ludovici Francorum regis, contraxit matrimonium cum Beatrice, filia illustris comitis Provincie, bone memorie, Raimundi Berengarii, videlicet, pridie kalendas februarii.» *Chron. S. Victoris.*

^{2. «}Cant le coms de Prohensa la mandet querre, per razon del sompni ques avia fach li comtessa», p. 142.

^{3. «}Fes venir totz sos enfans... de ginols davant ella,... baizar las sieuas mans», p. 129.

de sainte Douceline à Aix, la comtesse Béatrix avait déjà des enfants assez nombreux, pour qu'on pût dire qu'elle les fit venir tous pour leur faire vénérer la Sainte. Et comme elle n'eut en tout que trois fils et trois filles – sans tenir compte d'un enfant né et mort en Orient, durant la croisade –, quelle que soit celle de ces princesses dont la naissance attira à Aix la Sainte, qui fut sa marraine (p. 115), il est bien difficile que cet événement ait eu lieu avant 1255; et nous ne sommes aucunement assurés qu'il ait précédé l'établissement des béguines de Marseille, dont il est temps que nous étudiions les origines.

II. – La fondation de la maison des béguines de Marseille fut l'œuvre principale de sainte Douceline, et dépassa de beaucoup par le nombre et la qualité de ses membres, et par l'importance des résultats, tout ce qui s'était fait à Hyères. Pendant le dernier tiers de sa vie, la fondatrice y habita presque exclusivement, et elle l'illustra par sa mort. Nous désirerions donc vivement pouvoir indiquer d'une manière précise l'époque où elle vit le jour. Mais ici encore, tout est difficulté. La Vie de la Sainte se tait sur ce point, ou, si elle en parle, c'est de façon à nous induire facilement en erreur.

On y lit (p. 109): Qu'après que la sainte mère eut commencé son institut à Hyères, elle pensa aussitôt à faire plus de bien, et s'en vint établir à Marseille une autre maison de Roubaud; où beaucoup de personnes lui donnèrent leurs filles et leurs parentes; et bientôt elles s'y trouvèrent en grand nombre. Ceci, pris à la lettre, ne nous semble pas conforme à la réalité des faits. Il y a même une contradiction frappante entre ce passage et un autre de la même Vie (p. 166), où nous voyons que l'établissement de Marseille fut soumis, dans ses débuts, à de pénibles épreuves, et qu'il

ne commença à se développer qu'après un événement que nous montrerons être arrivé en 1255, ou dans l'année suivante. Il faut donc admettre nécessairement, ou que la fondation de Marseille ne suivit pas de si près celle d'Hyères, ou qu'elle fut assez longtemps sans réussir. Dans les deux hypothèses, la phrase que nous avons citée a besoin de correction.

Pour ce qui nous regarde, nous préférerions retarder l'entreprise de quelques années. Malgré toutes nos recherches, nous n'avons absolument rien trouvé qui confirme l'existence de l'établissement à une date si reculée. Un auteur érudit a donné comme étant peut-être le plus ancien titre qui fasse mention des béguines de Marseille, une charte du 15 octobre 1269, passée dans la maison des béguines dites de Roubaud¹. Il a presque complètement raison, car nous ne connaissons qu'un acte, antérieur de neuf ans à celui-là, où se rencontre, dans une pièce marseillaise, une semblable mention. C'est le testament de Léona, veuve de Bremond de Saint-Félix, qui contient un legs fait à sainte Douceline et à ses compagnes². Sans doute, la Sainte devait être déjà dans notre ville à une époque qui a précédé ledit testament, et nous le démontrerons; néanmoins, nous sommes convaincu qu'il faut mettre quelques années entre la fondation d'Hyères et celle de Marseille.

Voici, à l'appui de cette opinion, le témoignage d'un contemporain. Salimbene, qui vint à Marseille et à Hyères en 1248, et qui y revint en 1249, n'a pas manqué

^{1.} ANDRÉ, Histoire de l'Abbaye de S. Sauveur, p. 46.

^{2. «}Item, lego Dulceline sorori quondam (fratris Hugonis de) Digna, de ordine fratrum minorum, et ejusdem Dulceline sociabus, XXV. solidos masailiensium minutorum, distribuendos et erogandos in eo in quo dicta Dulcelina voluerit.»—31 août 1260, *Arch. dép. des B.-du-R.* S. Victor, ch. 700.»

de remarquer qu'il y avait dans cette dernière ville un grand nombre de femmes et d'hommes, qui vivaient d'une vie de pénitence¹. Il parle des femmes d'abord, puis des hommes, et cela concorde entièrement avec ce qui est dit dans la Vie de notre Sainte. À Marseille, au contraire, il ne trouva pas à faire une pareille observation, et il ne s'est occupé de sainte Douceline et de son séjour parmi nous que fort longtemps après, en rapportant sa mort. Ceci semble démontrer que les béguines de Marseille n'étaient pas encore établies; car, s'il en avait été autrement, il n'aurait pas pu ne les pas voir habituellement dans l'église de son ordre, et il aurait noté le fait dans sa curieuse chronique.

Nous avons porté nos recherches sur un autre point, afin de savoir à quelle époque Hugues de Digne a pu résider au couvent de Marseille, durant un espace de temps assez considérable, espérant rattacher à ce fait l'origine de nos béguines; mais il ne paraît pas qu'il y ait demeuré autrement qu'en passant. Sa résidence ordinaire était le couvent d'Hyères. C'est là qu'on le trouvait habituellement, quand ses devoirs ne l'appelaient pas ailleurs, et Salimbene l'atteste d'une manière formelle². Une seule charte, parmi toutes celles que nous avons vues, nous le montre à Marseille, dans une circonstance importante: il assistait en 1243 à l'acte par lequel la commune de Marseille demandait à l'évêque d'être relevée de l'excommunication encourue pour ses empiétements sur la juridiction de l'Église³.

^{1. «}Est ibi maxima multitudo mulierum et hominum penitentiam facientium, etiam in habitu mundiali in domibus suis. Hi fratribus minoribus valde devoti sunt.» *Cod. Vat.* 7260, f. 107.»

^{2. «}In isto Castro specialiter et plus habitabat frater Hugo.» Ibid.

^{3. «}Acta sunt hec in aula nova domus episcopalis Massilie, in presentia... fratris Dominici, ministri provincialis ordinis fratrum minorum, fratrie

Il n'y a donc rien à attendre de ce côté, et pour la solution de cette difficulté, qu'aucun témoignage externe ne nous permet de trancher, nous ne voyons plus qu'une ressource qui est de recourir à la Vie de notre Sainte, pour en tirer tout ce qu'elle peut nous donner. Or, voici ce que nous trouvons au chapitre dixième (p. 164-166). Quand sainte Douceline eut perdu son frère, elle fut dans une très grande inquiétude, car il y eut des personnes qui cherchèrent à détruire l'établissement que le Saint et elle avaient fait. Dieu lui envoya alors Jean de Parme, Général des Franciscains, qui vint à Marseille, après la mort du Saint, tandis qu'elle était dans un état de trouble qui empêchait son institut de se développer. Elle recourut à ses conseils, et lui confia ses peines. Le Général la confirma dans son entreprise, et l'encouragea à persévérer. Ses paroles lui donnèrent une telle assurance, que dès lors elle déposa toutes ses craintes, et à partir de ce moment, sa maison commença à croître.

On ne saurait douter que ceci ne se rapporte à la fondation de Marseille, alors toute récente et la dernière faite, puisque celle d'Hyères remontait à une époque déjà ancienne, et avait très bien réussi. D'ailleurs, comme on peut s'en assurer, c'est bien à Marseille que le fait se passa. Cela étant, il nous semble résulter de ce passage de la Vie, que cet établissement eut lieu du vivant de Hugues de Digne; qu'il était encore, lors de sa mort, dans une situation précaire qui jetait la Sainte dans un grand souci pour son avenir, et qu'il ne se développa définitivement qu'après qu'il eut quitté le monde. Nous aurons donc connaissance de l'époque où les béguines de Roubaud s'établirent à Marseille, si nous parvenons à découvrir la

Huguonis de Digna, fr. Petri de Corvono, fr. Arnaudi, et fr. Guillelmi, dicti ordinis...» Arch. numic. de Mars.

date de la mort du frère de sainte Douceline. Ce ne sera pas tout à fait une petite affaire.

Tous les historiens de Provence sont d'accord pour affirmer que Hugues de Digne mourut en 1285¹. Il suffira, pensons-nous, de citer les paroles d'Honoré Bouche, qui par deux fois répète la même chose, et qui a fait loi pour les autres. «Le 21 février de l'an 1285, nous dit-il, mourut le B. Hugo de Digne.» De leur côté, les historiens de l'ordre de Saint-François arrivent à peu près au même résultat. Wadingue, le plus important de tous, dans les deux éditions de ses Annales, parle de Hugues comme vivant en 1278; dans un autre de ses ouvrages, il dit encore qu'il vivait en 1280. Sbaralea, le dernier grand auteur franciscain qui ait examiné cette question, constate seulement qu'il avait cessé de vivre en 1285².

Fabricius a copié Wadingue, et pour lui aussi Hugues de Digne vivait à Marseille vers l'année 1280 (Bibl. lat. t III). L'Histoire littéraire de la France, dont les savants auteurs auraient dû corriger l'erreur de leurs devanciers, n'a rien trouvé de mieux à faire que de répéter ce qu'avait dit Sbaralea, et, tout ce qu'elle sait avec lui c'est que Hugues est mort avant 1285³. Ainsi il semble convenu que cette

^{1.} BOUCHE, Hist. de Provence, t. II, p. 270 et 311. – GUESNAY, Annales, p. 378. – LOUVET, Abrégé de l'Hist. de Prov., t. I, p. 173. – HAITZE, Martyrologe de Prov. Ms. de la Bibl. de Mars. – Achard, Histoire des hommes ill. de Prov. t. I, p. 409. – Féraud, Géographie hist. des Basses-Alpes, 1844, p. 47. – Biographie des hommes remarg. des B.-A. 1850, p. 182. – Histoire, Géographie et Statist, des B.-A., 1861, p. 216.

^{2.} WADINGUE, Annales Minorum, t. II. Lugduni, 1628. ad an. 1278. – Item, Romæ. 1733, t. V, ibid.– Scriptores Ord. Minorum, Romæ. 1650. f. 178. «Vixit sub annum 1280.» – SBARALEA. Supplementum ad Script, ord. S. F., Romæ, 1806, p. 360. «Erat igitur mortuus anno 1285.»

^{3.} Tome XXI, 1847, p. 293. Dans les sept lignes que l'*Histoire littéraire* a consacrées à Hugues de Digne, il y a une autre grave erreur : c'est qu'il était « *de la noble famille de Sabran*». Ceci a été aussi emprunté à Sbaralea, qui, confondant sainte Douceline de Digne avec sainte Rossoline de Villeneuve, a fait Hugues

date est indiscutable, et l'on pourrait croire qu'elle est basée sur quelque document qui ne permet pas d'en douter. Il en est pourtant bien autrement.

Nous ignorons où ces auteurs ont puisé leurs informations, car aucun d'eux n'a cité un seul texte à l'appui de l'opinion qu'ils ont tous embrassée; nous comprenons même difficilement qu'ils aient pu, au sujet d'un homme aussi considérable et aussi connu que Hugues de Digne, se tromper d'une manière si grave, et s'éloigner si considérablement de la vérité. Cependant, la vérité est qu'il y a environ trente ans de différence entre la date vraie de la mort de ce personnage et celle que l'on a marquée dans tous les livres, et que tout le monde a dû accepter jusqu'à ce jour. Le testament de Léona de Saint-Félix que nous avons déjà cité à la page 67, suffirait pour faire voir que Hugues ne vivait plus en 1260, puisqu'il y est parlé de lui comme d'un homme décédé, son nom étant accompagné du mot quondam. Mais la Vie de sainte Douceline contient sur ce point des renseignements si formels, qu'ils ne laissent pas subsister la moindre ambiguïté. Elle nous apprend (p. 164), qu'après que Hugues de Digne fut mort, Jean de Parme, Général de l'ordre de Saint-François, vint à Marseille, et consola la Sainte que cette perte avait mise dans la plus vive inquiétude, par rapport à son œuvre. Cette unique phrase nous fournit le moyen sûr d'indiquer d'une façon précise la date de cette mort.

En effet, il est historiquement établi que Jean de Parme, qui gouverna son ordre pendant près de dix ans, se démit de sa charge et fit élire à sa place saint Bonaventure, le 2 février 1257: ceci est attesté par tous

frère de cette dernière. Mais dans ce cas même, il aurait été de la famille de Villeneuve, et non de celle de Sabran. Ne pas oublier non plus que la première sainte est du treizième siècle, et la seconde, du quatorzième.

les auteurs franciscains¹. Il est donc certain que son passage à Marseille ne peut être retardé au-delà de 1256, et, pour ce qui nous concerne, nous croyons qu'il faudrait le reporter à 1255, à cause des agitations et des divisions qui signalèrent les derniers temps de l'administration de ce Général. D'autre part, il n'est pas moins certain que depuis la seconde moitié de juillet 1254, où Joinville nous raconte que Hugues de Digne fut appelé par saint Louis, pour prêcher devant lui, à Hyères où le roi venait de débarquer², nous ne retrouvons plus ses traces nulle part. Il est facile de conclure de ces deux faits, qui ne sont susceptibles d'aucune contestation, qu'en plaçant la mort du célèbre franciscain en 1255, ou au plus tard en 1256, nous sommes assurés d'être dans le vrai, et qu'il faut substituer cette date aux dates erronées que l'on a jusqu'ici désignées sans aucun fondement

Ce n'est pas la seule déduction que nous ayons à tirer des constatations que nous venons de faire. Une fois en possession de l'année mortuaire de Hugues de Digne, nous n'avons pas à craindre de nous égarer en affirmant que la maison des béguines de Marseille ne se développa, ou, comme dit notre texte (p. 165), ne commença à croître qu'après 1255 et 1256; qu'elle avait été fondée quelques années auparavant par la Sainte et son frère, dans les environs de 1250; mais ce n'était encore qu'un établissement bien fragile, et elles n'osaient s'étendre (p. 164). Au contraire, après la date précitée, la fondation, jusque-là précaire, se

^{1. «}Ultimum generale capitulum... acceleravit, quia penitus nolebat esse Minister. Et factum est Rome in festo Purificationis, anno domini M°. CC°. L°. VII°.» Cod. Vat. 7260. f. 137.

^{2.} Saint Louis prit terre à Hyères, le 17 juillet 1254, et n'y demeura que quelques jours. Joinville, *Histoire de saint Louis*, édit, de M. de Wailly, 1874, p. 360.

trouva bientôt dans un état florissant, et les béguines y furent *en grand nombre* (p. 109). Voilà ce qui nous semble acquis par l'étude attentive des divers passages, en apparence contradictoires, où est racontée cette affaire.

Que tout ce que nous venons de dire soit basé sur la réalité des faits, et ne soit pas un produit de l'imagination, un simple coup d'œil jeté sur l'histoire politique de Marseille à cette époque, suffit amplement à le démontrer. Charles d'Anjou, revenu d'Orient en 1250¹, engagea presque aussitôt avec la ville de Marseille la lutte ardente qui se termina, peu d'années après, par la complète soumission de la cité. En 1251, il envahit et dévasta son territoire avec une puissante armée², et l'obligea à conclure avec lui le traité connu sous le nom de *Premiers chapitres de Paix.* En 1257, la guerre recommença avec plus de violence, et elle eut pour résultat les *Seconds chapitres de Paix,* qui livrèrent la ville au pouvoir du comte de Provence³. Ce fut la fin de la République de Marseille.

La concordance de ces événements avec ce que nous raconte la *Vie de sainte Douceline*, est frappante. On comprend sans peine qu'au milieu de l'agitation extraordinaire où Marseille se trouva jetée dans le cours de ces années, et des guerres qu'il lui fallut soutenir, il ne pouvait exister, pour la pauvre maison des béguines, toute nouvelle, et placée hors des remparts, aucune sécurité, aucune garantie de stabilité. Elle dut être en butte, comme les autres maisons

^{1.} Et non en 1251, comme le dit Bouche. Nous avons plusieurs chartes passées par Charles I^{er} en Provence, en 1250.

^{2. «}Eodem anno (1251), Karolus, comes Provincie, in vigilia beati Bartholomei, cum magno exercitu intravit vallem Massilie, contra Massilienses.... et fere penitus devastavit.» Chron. S. Victoris.

^{3. «}Eodem anno (1257), III, nonas junii, Karolus, comes Provincie, accepit dominium totius civitatis vicecomitalis Massilie perpetuo.» *Ibid.*

religieuses, et plus qu'elles, aux préventions et aux défiances des fiers républicains marseillais, qui luttaient alors contre leur évêque, autant que contre le comte de Provence. Qui sait même si les relations que Charles d'Anjou eut avec sainte Douceline, à l'occasion du songe de sa femme, et la vénération qu'il lui témoigna dès lors, jusqu'à en faire la marraine de sa fille, – ce que nous avons constaté¹ avoir eu lieu vers 1255 –, ne rendirent pas la Sainte et ses compagnes plus suspectes à leurs concitoyens, et ne contribuèrent pas, pour une bonne part, aux persécutions qu'elles eurent à supporter?

Tout cela dut cesser, comme par enchantement, en 1257, lorsque Marseille devint une ville provençale, et que Charles y commanda en maître. Dès ce moment, il n'y eut plus rien à craindre, et la maison de Roubaud dut être en pleine prospérité; car au respect qu'inspirait l'éminente sainteté de la fondatrice, était venue se joindre la protection du nouveau souverain. Tel nous paraît être le commentaire naturel et vrai de ce que la *Vie de sainte Douceline* nous apprend, en des termes un peu embarrassés, sur les origines des béguines de Marseille.

Nous n'avons rien de plus à ajouter aux éclaircissements que nous nous sommes efforcé d'apporter à notre texte. C'est à partir du moment où nous sommes parvenus, que commence la vie prodigieuse de la Sainte; car l'on ne manquera pas de remarquer que la plus grande partie de ses extases et de ses visions sont indiquées comme étant arrivées à Marseille, et particulièrement dans l'église des Franciscains. Nous ne prétendons pas que ces faits merveilleux ne se fussent pas déjà manifestés: le contraire est trop bien prouvé. Mais ils étaient moins éclatants; et il

^{1.} Voir ci-dessus, page 66.

est facile de voir que c'est principalement à Marseille que ces événements devinrent plus extraordinaires et plus fréquents, de manière à faire de l'état extatique la vie habituelle de sainte Douceline. Dès son arrivée dans notre ville, elle eut sa grande extase du jour de l'Ascension (p. 152-154), qui eut lieu tandis que l'on bâtissait la maison, et que le dortoir venait d'être fait. À la suite viennent prendre rang les nombreux et intéressants récits qui remplissent notre livre, et qui ont pour conclusion l'extase dernière, au milieu de laquelle elle rendit son âme à Dieu. Nous n'avons qu'à y renvoyer le lecteur.

La mort de la Sainte arriva, dit son historien (p. 197), le 1^{er} septembre 1274, jour de mercredi, le soir, vers l'heure des Complies, et son corps fut déposé en terre dans la matinée du jeudi. L'indication des jours de la semaine n'est pas exacte, car le 1^{er} septembre 1274 fut un samedi; de même, les jours de la maladie sont marqués inexactement à la page 193. Nous croyons que l'erreur provient d'une faute de calcul, que nous allons signaler, et sans laquelle il faudrait changer non seulement la date de la mort, mais aussi celle des deux translations (p. 198 et 207).

Après avoir raconté l'extase du jour de l'Assomption de la Sainte Vierge, l'auteur ajoute (p. 193) que huit jours après la Sainte fut prise d'une fièvre violente. L'Assomption étant cette année-là un mercredi, c'est donc le mercredi suivant, 22 du mois, que la fièvre commença; et en effet, il est dit explicitement, un peu plus bas, que le mal la saisit le mercredi. Deux jours après, le vendredi, tout le couvent prit la discipline; le samedi, il jeûna au pain et à l'eau. Suivent trois jours et trois nuits d'extase continuelle (p. 194), qui sont donc les dimanche, lundi et mardi; puis vient le jour de la mort, qui d'après ce calcul, est effectivement le mercredi.

Mais, en écrivant tout ceci, l'auteur ne s'est pas aperçu que le compte détaillé qu'il nous fait, ne nous conduit que jusqu'au 29 août, au lieu du 1^{er} septembre. Il est donc manifeste qu'il y a là une erreur de compte. Elle consiste, très probablement, à avoir mis, de mémoire, le commencement de la maladie au huitième jour après l'Assomption – a cap d'uech jorns – tandis qu'il fallait la retarder de trois jours, pour arriver ainsi au 1^{er} septembre, et à avoir nommé les jours de la semaine d'après ce faux calcul. Nous pensons qu'il faut accepter les dates, sur l'exactitude desquelles aucun doute ne s'élève, et regarder comme non avenue la désignation des jours. Nous voici arrivé au moment où il nous faut parler du culte de la Sainte.

III. – Nous pourrions nous étendre longuement sur le culte de sainte Douceline, car la matière ne manque pas; mais comme le sujet nous entraînerait dans de trop longs détails, nous préférons résumer seulement, en les classant avec méthode, les nombreux documents que nous avons sur cette question.

Le culte rendu à sainte Douceline commença immédiatement après sa mort. Il n'y a qu'à lire le récit (p. 194-197) des honneurs qu'elle reçut le jour où son corps fut porté à la sépulture, pour avoir une idée de la vénération inouïe que tout le peuple avait pour elle, et de l'opinion universelle sur sa sainteté, car tous la proclamaient Sainte. De là, l'affluence prodigieuse qui rendit presque impossible le transport de la dépouille mortelle, de là l'ardeur de tous pour s'emparer de ce qui lui avait appartenu, et pour dépecer, sans retenue, tous les vêtements dont on la couvrait. Il fallut la force armée pour empêcher un plus grand désordre, et permettre de mener à bout la cérémonie, qui fut pour l'humble et pauvre béguine le plus solennel des triomphes.

À partir de ce moment, nous trouvons la Sainte en possession du culte religieux dans toutes ses formes; c'està-dire, que toutes les sortes d'honneurs que les lois actuelles de l'Église défendent de rendre aux Saints avant leur béatification formelle, et qui alors n'étaient l'objet d'aucune prohibition, lui furent attribuées presque sans exception. Nous allons dire successivement quelques mots de chaque espèce de culte dont elle a joui.

On fit pour elle tout ce que l'on fit jamais à l'égard des grands Saints. On l'invoqua avec une foi vive, et l'on obtint par son intercession des grâces et des guérisons nombreuses. On réunit et on publia les MIRACLES que Dieu avait opérés pour ceux qui la priaient, afin d'accroître la dévotion des fidèles. On fit publiquement et en chaire l'éloge de ses vertus et de sa Sainteté, et personne ne pouvait mieux en parler que celui qui se chargea de son PANÉGYRIQUE. Ce fut Jaucelin, provincial des Franciscains, puis évêque d'Orange, qui avait été non seulement son confesseur, mais son conseil et son confident, après qu'elle eut perdu son frère. Il savait tous ses secrets, et en prêchant au peuple, il révéla une partie des merveilles qu'il avait vues en elle (p. 158).

La pompe qui avait été déployée pour ses funérailles, et qui avait changé en ovation une cérémonie funèbre, ne suffisant pas à ses admirateurs, on lui prépara un nouveau triomphe pour l'anniversaire de sa mort. Ce jour-là on fit la TRANSLATION SOLENNELLE de son corps dans un monument érigé pour elle dans la vieille église franciscaine. Un riche négociant de Marseille voulut faire tous les frais de la fête, et la célébra avec une grande magnificence (p. 198). Une SECONDE TRANSLATION, non moins pompeuse, eut lieu le 17 octobre 1278, pour transporter dans la nouvelle église qui avait remplacé l'ancienne, les corps de sainte

Douceline et de son frère, après une grande autour des remparts de la ville (p. 208).

Les corps des deux bienheureux furent placés dans le chœur de Notre-Dame, l'un à côté de l'autre, chacun dans un TOMBEAU ÉLEVÉ hors de terre, que Salimbene appelle un sarcophage de pierre, et qui était un riche sépulcre de marbre dû à la piété de Guillaume de la Font (p. 198). Ce lieu fut bientôt un PÈLERINAGE très fréquenté, qui attira au tombeau de la Sainte beaucoup de malades réclamant la santé, et beaucoup de personnes guéries venant remercier leur bienfaitrice. Les murs étaient tapissés d'EX-VOTO, d'images, de suaires, et d'autres offrandes, qui attestaient les grâces reçues.

On appendit devant le sépulcre vénéré une LAMPE qui brûlait en l'honneur de la Sainte, et l'obligation de l'entretenir fut remise en 1288 à ses propres nièces Le testament de Cécile de la Voute en atteste l'existence en 1341, en léguant des fonds pour son maintien.

On se servait de ses RELIQUES pour guérir les maladies. Les béguines avaient fait enchâsser dans un reliquaire d'argent (p. 214) un doigt de leur sainte mère, qu'elles conservaient avec un grand respect. On le portait chez les malades désespérés, ou bien on leur envoyait de l'eau consacrée par le contact de la relique, et la guérison s'en suivait (p. 213 etc.).

Sainte Douceline eut SA FÈTE, qui se célébrait solennellement le 1^{et} septembre, à Marseille et à Hyères. Il en est plusieurs fois question dans ce livre (p. 211-216), comme d'un jour où l'on honorait sa mémoire et son souvenir; et il ne faut pas voir là un vain souvenir, puisque c'était l'occasion d'une cérémonie qui avait lieu à la chapelle (p. 204-205). Des documents plus récents nous montrent que cette fête se continua. En 1341, Cécile de la Voute assigna des fonds annuels pour les frais de la musique qui se faisait chez les Franciscains, le jour de la Commémoraison de sainte Douceline. En 1397, la fête de sainte Douceline est aussi mentionnée expressément. Enfin en 1407, la dernière prieure des béguines légua une rente affectée spécialement à la solennité du 2 septembre, jour où l'on célébrait la Solennité et la Commémoraison de la bienheureuse Douceline; et elle obligea ses donataires, par un article formel, à la célébration perpétuelle de la fête de la Sainte.

Elle eut aussi SON OFFICE; car quel moyen y a-t-il d'entendre autrement ce qui est dit dans sa Vie d'une certaine louange que l'on composa en son honneur, que ses filles récitaient à la chapelle, le jour de sa fête, avec respect et dévotion, et à si haute voix qu'on les entendait de la rue? Nous avons essayé de voir là un cantique; mais l'explication est inadmissible, parce qu'il n'y en a de traces nulle part, tandis qu'il nous reste plusieurs fragments de l'office. Nous avons d'abord (p. 204) trois vers d'un hymne: Dulcelina hec de Digna – Sede polorum est digna – Inter sacras virgines, lesquels avec trois autres du même rhythme, qui n'ont pas été conservés, formaient une strophe de six vers, semblable à plusieurs autres du Bréviaire. Nous avons aussi une phrase que la Vie appelle, «une antienne de la louange de la Sainte» (p. 201) - Ad te de luce vigilans etc. -, et qui a tout l'air d'une antienne des Laudes. Enfin nous ne croyons pas nous tromper, en regardant comme trois autres antiennes du même office, les textes employés à la page 224, dont le second, il est facile de le voir, est de style ecclésiastique.

Elle eut, comme les autres saints, SON HISTOIRE, écrite dans l'intention de la louer, de la faire connaître et honorer. Certes, ceux qui liront le présent livre qui la contient, conviendront sans peine que c'est bien une Vie de Sainte

que l'on a voulu écrire, et que rien n'y est oublié pour exalter devant les fidèles celle à qui elle est consacrée.

Si nous ajoutons à tout cela le TITRE DE SAINTE ET DE BIENHEUREUSE, qui lui a été donné par un grand nombre d'auteurs, et l'insertion de son nom dans divers MARTYRO-LOGES —, et l'on comprend que nous ne pouvons insérer ici les détails qui prouvent ces faits, — il nous sera bien permis de demander à ceux qui nous auront suivi dans ce trop court et trop rapide aperçu, si le culte de sainte Douceline n'a pas été splendide, et s'il n'a pas eu une extension extraordinaire? Nous ne voyons guère qu'un genre de culte qui lui ait manqué, ou plutôt, dont nous n'ayons pas la preuve. Mais si nous n'avons pas pu constater qu'il y ait eu des églises consacrées sous son invocation, nous savons que l'établissement qui lui dut l'existence, avait pris son nom, et qu'il était connu, un siècle et demi après sa mort, sous le titre de *Maison de sainte Douceline*^I.

Tels furent les honneurs rendus à une Sainte bien chère à nos pères. Il ne nous reste, pour la faire connaître sous tous les rapports, qu'à donner quelques renseignements sur l'œuvre dont elle fut la Mère.

IV. – Le béguinage fondé par sainte Douceline à Hyères d'abord, et ensuite à Marseille, n'était pas une maison de religieuses. La Sainte elle-même n'était pas religieuse, bien qu'elle eût fait, comme le raconte sa Vie, les trois vœux de virginité (p. 107), de pauvreté (p. 116) et d'obéissance (p. 114). Ce n'étaient point là des vœux de religion, émis dans un monastère régulièrement établi, et acceptés à ce

^{1.} Testament de Bilète Martin, 9 oct. 1406. «Actum Massilie, in quadam camera superiori domus beate Dulceline.» Il y a la même chose dans le codicille, qui est du 20 octobre. Arch. dép. des B.-du-Rh. S. Victor, ch. 2049.

titre par l'autorité de l'Église. Aussi Salimbene, exprimant l'opinion des contemporains, a-t-il affirmé que la Sainte ne fit jamais partie d'aucun ordre, et qu'elle a toujours vécu dans le siècle¹. Moins encore pourrait-on regarder comme telles les compagnes qui vinrent se mettre sous sa direction; car il est bien certain que Hugues de Digne, qui dicta leurs règles, ne voulut pas qu'elles fissent vœu de pauvreté (p. 118), et nous les voyons, dans toutes les circonstances de leur vie, faire des actes de propriétaires.

Faudra-t-il donc admettre, avec certains auteurs, que ces béguines ne faisaient aucun vœu, qu'elles pouvaient se marier, et que beaucoup d'entre elles étaient mariées²? Ce serait se faire de l'Institut de sainte Douceline une idée étrange, et entièrement opposée à la réalité. Nous avons retrouvé, et nous publions*, la formule de profession des béguines de Marseille; il n'y a qu'à y jeter les yeux pour voir qu'elles se liaient par un vœu de virginité, et une promesse d'obéissance. Là est la vérité, et tout ce qu'on a dit de contraire est le résultat d'une méprise peu concevable.

^{1. «}Hec nunquam aliquam religionem intravit.» p. 258.

^{2.} RUFFI, Hist. de Marseille, t. 11, p. 109. – Gallia Christ., t. 1, col. 655. – FISQUET, La France pontif. Marseille, p. 186.

^{*} Pièce justificative n° I. (N.d.E.)

formule de profession des béguines de Marseille

leu, aitals per nom, vodi, e prometi, e doni, de tot mon cor, a Dieu, e a ma donna Santa Maria Verge, e a nostre sant paire, e a nostra santa maire a, c a tota la cort celestial, ma vergenitat de conservar e de gardar, de tot mon poder, e de tota ma forsa, totz los temps de ma vida, e non jamais venir encontra. E prec a vos, donna, e a totas quantas est, que m'en sias garentia davant la cara de Dieu, al jorn del jusii.

Per aqui mesesme, vodi e promiti a Nostre Seinhor, e a Nostra Donna, e a nostre sant paire, e a nostra santa maire, e a totz los santz, e a vos, donna, obediencia, e fermamens e sinpla esser obediens a vos, donna, e a totas aquellas que apre vos prioressas seran, de gardar e observar l'estament de Robaut de Massella, segon que papa Johan l'a confermat. (Bibl. Nat., Ms. fr. 13503, fol. 103 v°.)

^a Les dix mots ont été rayés dans le manuscrit.

Parce que Ruffi assure avoir vu beaucoup de testaments de ces béguines, qui étaient mariées, l'on en a conclu que les béguines pouvaient contracter mariage. C'est une erreur. Ces testaments existent encore; il en est quelques-uns, pas beaucoup cependant, qui ont été faits, non point par des béguines mariées, – nous n'en connaissons pas un seul de tel, – mais par des béguines qui avaient été mariées, c'est-à-dire, par des veuves qui s'étaient faites béguines. Ce n'est pas du tout la même chose.

Ainsi, quand ces écrivains ont cité, comme exemple, le testament fait en 1312 par Philippine de Porcellet, femme, disent-ils, de Fouque de Pontevès, ils ne se sont pas exprimés avec l'exactitude requise. Ils auraient dû dire qu'elle avait été sa femme plus de cinquante ans auparavant, et qu'elle l'avait perdu depuis un demi-siècle. Pour comble de malheur, lorsqu'ils ont ajouté que cette dame laissa une fille, appelée Maragde de Porcellet, qui entra ensuite dans cette congrégation, ils avaient oublié tout à fait: 1° qu'une fille de Philippine aurait dû être nommée Maragde de Pontevès, du nom de son père; 2° que Maragde de Pontevès, qui en effet a existé, dormait depuis longtemps dans une tombe de l'église de Barjols; 3° que Maragde de Porcellet, au contraire, n'était que la petite-nièce de Madame Philippine, et était depuis vingt ans avec elle au béguinage. On voit par là combien peu sont exacts les rares renseignements que l'on a eus jusqu'ici sur nos béguines. Notre devoir est d'en donner de plus précis.

L'Institut de sainte Douceline était une réunion de personnes pieuses, qui désiraient s'éloigner du monde, pour mener une vie humble et mortifiée, et se sanctifier ensemble par la pratique des œuvres de charité, et la méditation de la passion de Notre Seigneur. Il se composait de trois sortes de personnes: 1° de jeunes enfants que l'on y

formait à la vertu; 2° de jeunes filles d'un âge plus avancé, (qui renonçaient à s'établir dans le siècle, et embrassaient la règle de la maison; 3° de dames qui avaient vécu dans le mariage, et qui s'y retiraient après leur veuvage. On y voyait aussi des servantes attachées soit à la communauté, soit personnellement à celles qui en faisaient partie.

Les premières n'étaient évidemment capables d'aucun engagement, puisqu'il y en avait qui n'avaient que sept ans (p. 122), et d'autres qui n'avaient pas atteint l'âge de puberté. Cela n'empêchait point, comme on le voit par cette dernière, qu'elles ne reçussent le nom de béguines, étant destinées à le devenir. Mais, à cette exception près, toutes devaient émettre le vœu de virginité ou de continence, promettre obéissance à la prieure, et s'engager à observer les règles de la congrégation de Roubaud. Elles se servaient de vêtements modestes, de couleur noire, et de voiles de toile blanche. Mais leur signe distinctif était un manteau noir qu'elles portaient sur la tête. La Vie de la Sainte nous apprend l'origine de cet usage (p. 105), et nous montre qu'elle fut la première à le pratiquer (p. 106).

Voici en quoi les béguines différaient des religieuses. Leur premier vœu était sans contredit perpétuel; cela est dit expressément dans la formule de profession. Mais nous ne pensons pas qu'il en fût de même de la promesse d'obéissance, qui nulle part n'a le caractère d'un vœu, ni aucune apparence de perpétuité. Il s'ensuit que, n'étant d'ailleurs aucunement assujetties à la clôture, comme tout le montre, elles pouvaient sortir de l'établissement, et même vivre en dehors. C'est ainsi que Théodore de Gras, ou de Porcellet, arrière-petite-nièce et héritière de la première Philippine de Porcellet, et par la mort de laquelle les biens de celle-ci firent retour au couvent des Franciscains, fut béguine pendant toute sa vie, et alla mourir à Avignon, en 1390.

Mais une différence plus considérable, c'est que les béguines, malgré leur profession, conservaient la propriété et l'administration de leurs biens, dont elles pouvaient disposer en toute liberté, pendant leur vie et à la mort. Il existe un nombre considérable de contrats de tout genre, passés par des béguines en leur nom personnel, et aussi beaucoup de testaments, par lesquels on voit que, sous le rapport de la propriété des biens, elles jouissaient de la plus complète indépendance, et qu'elles faisaient de leur fortune ce qu'elles voulaient. Elles plaçaient et déplaçaient leurs fonds à leur gré, les vendaient, les donnaient, les aliénaient, comme elles l'entendaient. Nous avons vu, entre autres, une curieuse suite de contrats de société ou de commande, conclus par des béguines avec des négociants marseillais, à qui elles remettaient des sommes diverses pour les faire valoir dans le commerce, pour un temps déterminé, ou sans fixation de terme. D'ordinaire, le négoce maritime était déclaré exclu, comme exposé à trop de risques; et l'on stipulait, au profit des commanditaires, la moitié du gain.

Les principaux noms de béguines qui figurent dans ces actes, sont ceux de Douce de Cadarache, une dame de Blacas, Barthélemie d'Albis, Nicolette de Tarascon, Aycelène de Gardanne, Raimonde de Rocas, Mathieude Boniface, Mabile de Fos, Huguette Albine, Cécile d'Auriol: tous ces noms sont du treizième siècle. Nous publions quelques-uns des testaments et des actes de nos béguines; sans parler des renseignements historiques qu'ils nous fournissent, ils étaient nécessaires pour bien établir le caractère spécial de l'Institut, que nous avons cherché à faire ressortir.

V. – Pour épuiser ce qui concerne les béguines de Marseille, nous allons essayer de découvrir l'endroit où se trouvait placée leur maison. C'est une question de topographie locale, qui n'intéressera peut-être que quelquesuns de nos concitoyens; mais elle n'en mérite pas moins que nous nous y arrêtions quelques moments.

Tous nos écrivains locaux, cette fois encore unanimes, nous enseignent que sainte Douceline établit ses filles à Marseille dans un faubourg qui se nommait le faubourg de Roubaud, et que ce fut de là qu'elles tirèrent leur nom. Écoutons Ruffi, notre premier historien: «Il y avait dans Marseille, l'an 1272, un collège ou congrégation de Notre-Dame des Roubauds, Béguines, dites en latin *Sorores Beguine*. Elles portaient le nom de Roubaud, à cause que, lorsqu'elles s'établirent à Marseille, elles se logèrent à un faubourg, appelé *le Bourg de Roubaud*. Depuis lors elles retinrent ce nom, et le portèrent conjointement avec celui de Béguine.»¹

Ce que Ruffi a dit a été répété par tous les autres. Pour nous, qui savons déjà que ces béguines étaient ainsi nommées, parce que leur premier établissement à Hyères était sur les bords du ruisseau de Roubaud, nous nous garderons bien de croire ce que l'on vient de lire; mais nous affirmerons au contraire qu'elles se logèrent dans un quartier à qui elles-mêmes donnèrent leur nom, et qui fut appelé, plus tard, à cause de leur maison, *le faubourg de Roubaud*. Il est en effet remarquable que ce n'est qu'à la fin du XIVe siècle², que

^{1.} RUFFI, Hist. de Mars, 1696, t. II, p. 109. – BOUCHE, Hist. de Prov., t. II, p. 311. – BELSUNCE, Antiquité de l'Égl. de Mars, t. II, p. 306.

^{2.} AUG. FABRE, Les Rues de Marseille, t. 1, p. 78. «Le faubourg des Roubauds dont parlent des titres de la fin du XIV^c siècle.» Il en cite un du 7 mai 1392. En voici d'autres, 1393, 20 août. «In burgiis Massilie, dicto de Robaut.» — 1393 (4) 31 janvier. «In suburgiis Massilie, nominato vulgariter de Robaut.» Not. Ant. Lombardi.

l'on voit apparaître le nom de Faubourg de Roubaud. Nous ne connaissons aucun titre de la première moitié de ce siècle, ou ce nom figure; et ce qui est singulier, c'est que le plus ancien titre que nous puissions produire est postérieur à l'époque où les béguines quittèrent ce quartier¹. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que nous avons pris la peine de parcourir tous les registres de notaires du XIII^e siècle que l'on conserve encore à Marseille², et que nous n'avons rencontré aucune part cette appellation.

On demandera peut-être à connaître le lieu précis où les béguines se fixèrent, et quel était le nom ancien du quartier. Il est fort difficile de répondre à la seconde partie de cette question, faute de titres antérieurs à la fondation. Nous trouvons, un peu plus tard, sur la partie supérieure de ce qui est aujourd'hui le cours Belsunce, une réunion de maisons que l'on appelait *le Bourg du Murier*³, auquel l'on arrivait par la porte du Marché, située au bout de la Grand'rue. Si cette agglomération, dont le nom nous paraît antique, – parce qu'au XIVe siècle on employa plutôt des dénominations tirées des églises et des monastères –, s'étendait assez à gauche pour arriver jusqu'à la rue dont nous allons parler, nous pourrions avoir là ce que nous cherchons.

Mais ceci est loin d'être certain, parce que rien ne prouve que le faubourg du Murier atteignit un développement si considérable. Nous sommes beaucoup plus porté à croire que le quartier où sainte Douceline vint

^{1. 1372, 19} sept. «In burgo olim vocato de Robaud.» S. Victor, ch. 1728.

^{2.} Ce qui nous reste des protocoles des notaires du XIII^e siècle, se trouve chez M. Gasquet; les Cartulaires, ou Extensoires, sont aux archives de la mairie.

^{3. 1319. «}In burgo Morerii.» Arch. mun. Cart. de Guill. Faraudi. – 1405. «In burgo Morerii, retro vallata meniorum mercati.» Arch. dép. B. 1177.

habiter, se nommait alors *Crotte-vieille*, du nom du chemin sur lequel elle bâtit sa maison, et de la porte de la ville près de laquelle celle-ci se trouvait. Si les actes qui servent de fondement à notre opinion, ne sont pas d'une date aussi ancienne que nous le désirerions, toutefois, ils nous inspirent assez de confiance pour que nous nous y tenions, en attendant quelque chose de plus positif.

Quant à la vraie position de ce qui fut le Bourg de Roubaud, personne n'a rien dit encore de satisfaisant sur ce sujet. La Statistique du département a eu là-dessus des idées si vagues, qu'elle s'est contentée de placer ce bourg entre la rue Noailles et les Petites-Maries (t. II, p. 353); et comme il y a eu en réalité dans cet espace trois ou quatre faubourgs différents, il en résulte qu'en définitive la Statistique ne nous apprend rien du tout. M. Augustin Fabre dans ses Rues de Marseille (t. V, p. 90), s'est approché un peu plus de la vérité, et a mis le bourg de Roubaud à la rue Petit-Saint-Jean; malheureusement c'est une rue toute moderne, que rien ne peut nous faire prendre pour une voie antique, et qui n'aboutit pas même à une des portes des anciens murs. Si l'auteur des Rues avait fait un pas de plus, et poussé jusqu'à la rue la plus voisine de celle à laquelle il s'est arrêté, il aurait mis la main sur ce qu'il avait intérêt de savoir.

Regardons en effet comme certain qu'il faut identifier le faubourg de Roubaud, et par conséquent l'endroit où s'installèrent les béguines, quel que fût son nom, avec la rue Dauphine ou Nationale de nos jours. Tous les anciens faubourgs de Marseille s'étendaient le long des chemins qui partaient des portes de la ville et s'en allaient vers la campagne. Trouver un chemin, c'est trouver le faubourg qui lui correspond. Le faubourg de Sainte-Catherine était sur le chemin qui conduisait à l'église de Sainte-Catherine;

ceux des Prêcheurs, des Augustins, de Sion, sur les chemins qui menaient aux Frères-Prêcheurs, aux Augustins, à l'abbaye de Sion.

À l'autre bout des remparts, tout à fait contre le chevet de l'église de Saint-Martin, il y avait une porte que presque tous nos écrivains ont oubliée, et qui se nommait au XIVe siècle le Portail de Crotte-vieille¹. Son nom seul nous donne la certitude qu'elle existait au siècle précédent, et vraisemblablement longtemps auparavant. De là partaient deux grandes voies: l'une montait à gauche vers les hauteurs de la Gare actuelle, c'est la rue des Petites-Maries; là se trouvaient l'église et le couvent des Clairistes, et aussi tout naturellement le faubourg de Sainte-Claire². L'autre s'en allait, presque en plaine, vers les quartiers de Longchamp et de la Madeleine; c'est la rue Dauphine ou Nationale, continuée par les rues des Convalescents, de Saint-Bazile et Consolat, qui y font suite, et n'en sont que la prolongation. C'est sur cette rue, et dans sa première partie, que fut la maison de nos béguines; c'est là qu'il faut placer le faubourg de Roubaud.

Nous citons en note plusieurs textes, dont l'un nous apprend que la rive de Saint-Bausile s'étendait jusque vers la porte de Crotte-vieille, et côtoyait le chemin qui y menait en ligne droite; l'autre, qu'il existait par là un quartier dit de *Crotte-vieille*; un autre enfin, que le chemin de

^{1. 1392, 18} juillet. «Loco dicto vulgariter la Ribiera de Sant Bausili, citra vero portale de Crota vielha, confr... cum carreria recta qua tenditur ad ipsum portale de Crota vielha.» *Not. Laur. Aicardi.* – 1393, 21 avril. «Terram sitam a Crota vielha, confr. cum duabus caminis publicis.» *Not. Ant. Lombarde* – 1470 (1). 8 janvier. «Extra menia civitatis, in camino Jarreti de Sant Bauzili, dicto vulgariter Borc dels Robaus.» *Not. Jean Georgii.* – Voir aussi la note 1 de la page 91.

^{2. 1322, 22} nov. «In burgo Sancte Clare in carreria dicta de Malamorte.» Not. Jean de Pennis.

Saint-Bausile n'est pas autre chose que le faubourg de Roubaud. Mais tout le monde sait, à Marseille, ce que c'est que le chemin de Saint-Bausile, transformé aujourd'hui en rue Saint-Bazile, et réduit à sa partie centrale. Il n'y a qu'à suivre sa direction à droite et à gauche, pour arriver directement, d'un côté, à l'église de Saint-Martin, où était le portail de Crotte-vieille, de l'autre, aux quartiers nouveaux de Longchamp, qui étaient autrefois les jardins arrosés par le Jarret de Saint-Bausile, et où se trouvait, selon toutes les apparences, la vieille chapelle du célèbre martyr de Nîmes, qui donnait son nom à la Vallée¹.

Ainsi, le faubourg de Roubaud doit se placer sur le prolongement de la rue Saint-Bazile, c'est-à-dire, à la rue Dauphine ou Nationale. C'est là que les béguines de Roubaud avaient construit leur maison, à une faible distance du couvent des Franciscains, qui était à la rue Tapis-Vert; et la rue droite qui menait au portail de Crotte-vieille, dont parle l'acte de 1393, est la même que la rue droite du monastère antique de Roubaud, que nous retrouvons en 1401².

Le vieux chemin de Crotte-vieille, ou de Saint-Bausile, étant d'une longueur assez notable, il nous faut trouver un second confront de la maison des béguines, si nous voulons connaître sa position d'une manière précise. Or, si l'on veut bien considérer avec quelque attention l'acte de 1297*, on y verra que les cens que Philippine de Porcellet acheta de Bertrand de Marseille et de Raymond de Solliers, son beau-frère, étaient tous établis sur des propriétés situées à la rue ou traverse des Cordiers; on y

^{1. 1392, 10} nov. «In territorio Massilie vocato Jarretum de Moreriis, alias Vallis Sancti Bausilii.» *Arch. dép.* S. Victor, ch. 1939.

^{2.} Pièce justificative n° XXIII [Marguerite de Ulm, 23 juillet 1401].

^{*} Pièce justificative n° X, «Achat de Cens pr P. de Porcellet», 22 oct. 1297. Arch. Dép. des B.-du-R., Fonds du Chapitre de Marseille. (N.d.É.)

verra aussi que ces immeubles, maisons et jardins, étaient attenant à la maison de Roubaud. Cela est dit plusieurs fois dans l'acte. Cette rue des Cordiers revient d'ailleurs souvent dans nos documents, et dans une pièce de 1280, elle est nommée *la traverse des dames de Roubaud*¹. C'est, à n'en pas douter, la rue qui longeait latéralement l'établissement, en partant du grand chemin sur lequel celui-ci avait sa façade principale. Qu'était-ce que la rue des Cordiers, et où la retrouverons-nous?

Ici nous n'avons guère l'embarras du choix. Il n'existe, même aujourd'hui, que trois rues qui coupent la partie antique de la rue Dauphine dans les deux sens; et des trois, il en est deux, la rue du Baignoir et la rue de la Fare, dont l'antiquité nous paraît être fort peu garantie. La troisième, au contraire, qui est la rue Longue-des-Capucins, nous semble réunir les conditions requises pour que nous puissions y voir la rue des Cordiers du XIII^e siècle. Par sa très longue étendue, elle pouvait, plus que toute autre, se prêter à l'exercice de l'industrie qui lui fit donner son nom, et l'on conçoit que les cordiers s'y fussent établis, car il y avait de la place pour un grand nombre. Quant à l'antiquité de cette rue, personne ne sera tenté de la mettre en doute, et il est impossible de n'y pas reconnaître les allures d'un ancien chemin transversal, unissant une grande voie à une autre.

Nous possédons, du reste, un vieux texte des plus précis, qui nous parle d'une rue allant de par-dessus l'ancien couvent de Sainte-Claire à la plaine Saint-Michel². Qui ne

^{1. 1280, 28} octobre. «In transversia dominaram de Robaudo... confr... ab alia parte cum carreria publica.» *Not. Pons Marini.*

^{2. 1396, 2} mai. «Pro tribus quarteriatis terre sitis ad portale de Crota vielha... confr. cum camino publico de Crota vielha, quo itur ad Sanctum Bausilium, et cum camino publico quo itur de supra monasterium antiquum Sancte Clare ad planum Sancti Michaelis, et cum quodam adayguerio, sive

reconnaîtrait là la rue Longue-des-Capucins? Aucune autre rue n'existe à Marseille dans une direction semblable; et celui qui ne voudrait pas la voir dans ce document, ne trouverait rien à mettre à la place. C'est la seule rue qui, des Petites-Maries, et de plus haut encore, conduise à la plaine Saint-Michel par la continuation de la rue des Feuillants, dans laquelle elle va se jeter, après un très long parcours.

Nous pouvons encore produire un second texte à l'appui du premier; c'est un acte de 1290, qui parle d'un jardin situé au faubourg des Roquefort, dans la rue des Cordiers¹. Le faubourg des Roquefort n'est pas différent du faubourg de Sion, et est représenté de nos jours par la rue des Feuillants et la halle des Capucins. C'est là que la famille de Roquefort fonda, à la fin du XII^e siècle, l'hôpital de Saint-Michel, qui devint plus tard l'abbaye de Sion. La rue Longue-des-Capucins arrive précisément en cet endroit, où elle vient rejoindre le chemin qui monte à la plaine Saint-Michel; et puisque là aussi nous trouvons nommée au XIII^e siècle la rue des Cordiers, c'est que ces deux noms doivent désigner une seule et même rue.

La conclusion de ce que nous venons de dire est que, lorsque sainte Douceline vint à Marseille, elle s'établit dans le quartier de *Crotte-vieille*, tout près de la porte de la ville qui avait le même nom, à quelques minutes de distance de l'église de Saint-Martin, et des couvents des Frères Mineurs et de Sainte-Claire. Les documents que nous avons cités nous autorisent à penser que sa maison était située à l'angle

trasversia modica, per quam ducitur seu derivatur quedam aqua.» Charte aux Arch. munic.

^{1. 1290,} août. «Viridarium situm in burguo Rochafortorum in (carreria) Corderiorum.» *Not. Pierre Elzearii.* – Le mot *carreria* ou *transversia* est emporté.

formé par l'intersection de la rue des Convalescents avec la rue Longue-des-Capucins. C'est là que durent se passer les événements racontés dans la Vie de la Sainte, là aussi qu'arriva en 1274 sa bienheureuse mort.

C'est là qu'étaient ses filles, lorsqu'un décret du concile de Vienne supprima les Béguards et les Béguines. Bien que dirigée contre les béguines d'Allemagne, cette sentence paraît avoir aussi atteint les nôtres, qui durent se séparer; mais elles furent bientôt complètement justifiées, et purent se réunir de nouveau, en vertu de plusieurs bulles de Jean XXII, que nous publions pour la première fois.

L'établissement des béguines de Marseille ne se maintint guère plus d'un siècle à l'endroit où sa fondatrice l'avait placé. Les guerres qui, de 1357 à 1361, désolèrent la Provence entière, ravagée par les bandes d'Arnaud de Servole et de ses alliés les seigneurs des Baux, ayant contraint les Marseillais à prendre des mesures extraordinaires pour leur sûreté, une grande partie des faubourgs fut détruite, et leurs habitants contraints à les abandonner. Toutes les Religieuses qui y avaient leurs maisons furent obligées de se retirer dans l'intérieur de la ville, et d'y chercher, à l'abri de ses murailles, une sécurité dont elles ne jouissaient plus en dehors. C'est le moment où les dames de Sion, de Sainte-Claire, de Saint-Pons, les Augustins, et les Prémontrés de l'Huveaune, délaissèrent leurs résidences primitives, et se choisirent en ville de nouvelles demeures. Les Béguines subirent le même sort, et se réfugièrent dans Marseille.

Elles firent l'acquisition d'un local à la rue Française, dont une partie fut achetée de Simon de Cépède, et l'autre, de Monteillet de Vivaud, et elles y bâtirent une église¹.

^{1.} Pièce justificative no XXIV [Donation de Marguerite d'Alon, 1er avril 1407].

Nous ne savons pas si elles passèrent directement de leur ancienne maison du faubourg à leur maison nouvelle, ou si elles eurent, en attendant, quelque habitation provisoire; mais il résulte d'un acte passé par elles dans le local susdit, qu'elles y étaient déjà réunies en 1366¹.

L'emplacement qu'occupa le nouveau béguinage peut être très facilement désigné. Ruffi (II. 109) et Belsunce (III. 306) nous apprennent qu'il était situé à la place Saint-Sauveur, qui se nommait alors place Saint-Thomas, et est actuellement la place de Lenche. Nous venons de voir, d'autre part, dans deux titres de l'époque, qu'il était à la rue Française, aujourd'hui rue de l'Évêché. Ces deux indications, en apparence opposées, n'ont rien de contradictoire, parce que la place de Lenche avait autrefois moins d'étendue qu'elle n'en a, et que la rue de l'Évêché se prolongeait davantage au midi. La démolition de quelques maisons ayant raccourci celle-ci, et agrandi la place sur le haut, il en est résulté que l'édifice, qui se trouvait d'abord sur la rue, en était venu à être sur la place même, et à un endroit que tout le monde connaît.

La maison de Roubaud était à côté de celle qu'habitaient les religieuses de Saint-Pons, réfugiées elles aussi à Marseille, et dont le nom est resté à la rue où elles résidaient². Guesnay, qui cette fois ne s'est pas trompé, atteste qu'elle occupait la même position où fut construit plus tard l'hôtel de Mirabeau³: ce sont les bâtisses que l'on a à droite, quand on monte la place de Lenche, pour

^{1. 1366, 17} juin. «Actum Massilie, in domo dictarum dominarum, sita in carreria francigena.», Not. Etienne Venaissini.

^{2. 1387, 11} octobre. «Nunc residentes in civitate Massilie, juxta monasterium de Robaudo. » – 1392, 23 sept. « Actum Massilie, in dicta ecclesia, sita prope domum dominarum de Robaudo.» *Not. Guill. Barbani.*

^{3.} Annales, p. 595.

se rendre à la rue de l'Évêché. À en juger par l'extérieur misérable de ces maisons, on ne se douterait pas que le site en est magnifique, qu'il y avait là un des plus beaux hôtels de Marseille, et que Louis XIV y logea, lorsqu'il vint dans notre ville, en 1660.

La seconde maison de sainte Douceline, dont l'église était à l'endroit même où nous avons vu assez récemment une chapelle aujourd'hui profanée, ne dura qu'un demi-siècle. En 1407, Marguerite d'Alon, la dernière prieure des béguines, se voyant seule et sans compagnes, fit donation de sa maison aux Franciscains de Saint-Louis, qui en prirent possession après sa mort, en 1414. Quatre ans après, la Ville la donnait, avec leur consentement, aux Pères de la Merci; mais ces religieux y demeurèrent peu de temps. Au siècle suivant, elle appartint à la famille de Lenche, dont une fille la porta aux Riquetti de Mirabeau, qui l'embellirent et y reçurent le grand Roi. Elle passa de ceux-ci aux Maurellet, marquis de la Roquette, qui la vendirent, en 1757, à l'Œuvre des Pauvres Enfants abandonnés. Depuis la Révolution, elle appartient aux hospices, et l'on y a vu successivement un Collège assez renommé, la maison des Enfants de la Providence (1820-1848), et la Caserne des sergents de ville¹. Aujourd'hui ce n'est plus rien.

Voici les noms des Prieures des béguines de Roubaud, que nous avons pu recueillir:

- I. Sainte Douceline, 1250?-1274.
- II. Philippine de Porcellet, 1274?
- III. Huguette Ancelme, 20 avril 1292.
- IV. Bérengère de Flotte, 13 janvier 1298.

^{1.} Aug. FABRE, Les Rues de Marseille, 1. 300.

V. Philippine de Porcellet, la jeune, 1329.1341.

VI. Jeanne de Porcellet, 17 juillet 1343.

VII. Douce de Vivaud, 1359.1366.

VIII. Jacquette Monnier, 7 juin 1390.

IX. Marguerite de Ulmo, 1397.1401.

X. Marguerite d'Alon, 1397.1414.

Nous croyons que ces deux derniers noms désignent une seule et même personne, qui fut prieure du béguinage au moins depuis 1395.



LA VIE

DE

LA BIENHEUREUSE SAINTE DOUCELINE MÈRE DES DAMES DE ROUBAUD.

Li Vida de la benaurada Sancta Doucelina mayre de las donnas de Robaut.



AU NOM DE NOTRE SEIGNEUR, ICI COMMENCE LA VIE DE LA BIENHEUREUSE SAINTE DOUCELINE, MÈRE DES DAMES DE ROUBAUD.

CHAPITRE PREMIER

Le premier chapitre traite de sa manière de vivre en habit séculier, et de son origine par rapport à ses parents.

Il y eut un homme de la ville de Digne, grand et riche marchand, qui se nommait Bérenguier; il eut pour épouse une femme vertueuse nommée Hugue, qui était de Barjols; et tous les deux furent bons et justes dans la loi de Notre Seigneur. Ils vivaient justement et saintement selon leur état, gardant et observant loyalement les commandements de Dieu. Ils accueillaient les pauvres avec beaucoup de pitié et de miséricorde, servaient dans leur maison les malades et ceux qui souffraient, et leur distribuaient généreusement de leurs biens, avec une grande compassion, dépensant en œuvres de piété ce que Dieu leur donnait.

Et comme, selon la parole de Jésus-Christ qui est un témoignage de vérité, d'une bonne racine sort un bon arbre, dont tous les fruits sont bons, les parents étant vertueux, les enfants qui par la grande largesse de la bonté de Dieu naquirent de cette race excellente, furent bons, justes et saints. Vivant saintement, donnèrent par leur sainteté à Notre Seigneur, grandes lumières qui resplendirent le jour et la nuit, à savoir: frère Hugues de Digne, de vénérable mémoire, fut frère mineur, ardent prédicateur de la vérité de Jésus-Christ, l'ordre de Saint-François.

Sa prédication fut luisante et échauffante comme le soleil, car elle amenait merveilleusement les hommes à servir Dieu, et à quitter le monde. Tous deux, par l'éclat de leur vie et leur perfection, brillèrent aux yeux des pécheurs et des justes; ils furent la splendeur de toute sainteté, et par leurs exemples de vertu resplendirent et éclairèrent l'état de la sainte pénitence.

La seconde lumière, non moins luisante par la sainteté de sa vie, fut Madame sainte Douceline de Digne, qui fut très douce et très digne, car Dieu la visita par les plus douces bénédictions. Dès sa plus tendre enfance, lorsqu'elle ne savait encore ni prières ni lettres, du temps qu'ils habitaient Barjols, elle s'en allait guidée par l'impulsion divine, sur les terrasses de la maison de son père, s'agenouillait à nu sur les petites pierres qu'elle y trouvait, joignait ses mains vers Dieu, et tournait ses regards au ciel, ne sachant rien dire. C'était une démonstration que Dieu faisait en elle du grand exercice de l'oraison auquel elle devait se livrer, et cela indiquait la grâce de la merveilleuse contemplation qu'elle devait faire vers le ciel; puisque, avant qu'elle sût bien parler, elle produisait les signes de l'oraison et de la contemplation, montrant ainsi avec combien de droiture et de pureté son cœur devait se porter tout entier vers Dieu.

Plus elle croissait en intelligence, plus elle s'adonnait à prier Dieu et à faire oraison; et quand on croyait la trouver jouant avec les autres enfants, et qu'on allait à sa recherche, on la trouvait cachée pour prier Dieu dans les endroits les plus secrets de la maison. Elle cherchait volontiers des lieux solitaires où elle pût prier, et elle se cachait le plus qu'elle pouvait, pour qu'elle ne fût point vue dans son oraison. Chaque jour, cette vierge alla de

bien en mieux, et en avançant en âge, elle crût aussi en vertus et en bonnes habitudes. Elle était d'une grande obéissance à son père et à sa mère, et faisait avec empressement ce qu'ils lui commandaient. Quand la mère fut morte, ils se transportèrent à Hyères, où ils habitèrent dorénavant toujours.

Son père voulait qu'elle servît les pauvres qu'il avait coutume de garder dans sa maison pour l'amour de Dieu. L'excellent homme amenait les malades et les infirmes qu'il trouvait dans les rues, ou par les chemins, et disait à sa fille: «Ma fille, je t'amène et t'apporte du profit.» Elle les recevait joyeusement et avec une grande humilité, obéissante aux ordres de son père, les servait avec un grand dévouement, et ne craignait pas de leur rendre tous les services nécessaires. Pour l'amour du Seigneur, elle leur lavait les pieds, leur tirait la vermine des jambes et de la tête, fort souvent, et soignait leurs plaies. Plus ils étaient horribles et effrayants par leurs maux et leurs plaies, plus elle avait de zèle à les servir, plus elle en prenait de soin, et, pleine de charité, quand ils ne pouvaient marcher, elle les portait.

Il lui vint une fois un pauvre très souffrant, et fort malade; et il se faisait porter par elle, tant il était abattu. Elle le servit avec beaucoup de bonté, selon sa coutume. Et le malade lui demanda, par grande nécessité, de lui mettre la main sur la poitrine. En entendant cela, elle fut effarouchée, à cause de sa grande pudeur et de sa grande honnêteté, et elle se mit à réfléchir si elle le ferait: car c'était un homme. Celui-ci connaissant la crainte qu'éprouvait sa modestie, lui dit: «Ma fille, ne rougissez pas de moi, car moi-même je ne rougirai pas de vous faire connaître à mon père.» Et dès qu'il eut dit cela, le pauvre disparut subitement, et elle ne le vit plus.

Une autre fois, il arriva que, soignant un malade qui allait mourir, elle s'endormit, par excès de fatigue. Et le pauvre qu'elle veillait lui fut montré dans une si grande gloire, et avec tant de splendeur, qu'on ne saurait le dire. Et elle vit un beau jardin dans lequel il se divertissait au milieu de prés merveilleux, et elle le vit au sein des plus grandes délices. Dès qu'elle se fut réveillée, elle alla le regarder, et le trouva mort. Le Seigneur lui donna beaucoup d'autres consolations, aussi longtemps qu'elle resta dans cet état; ce qui lui montrait le grand plaisir qu'il prenait aux services qu'elle rendait aux pauvres malades en son nom.

Elle vaqua à cet exercice de charité, tant que son père vécut; après sa mort, elle ne l'abandonna pas, mais elle continua ses saintes œuvres de piété, tant qu'elle fut en habit séculier. Elle partageait la nuit en trois parts: elle en passait la plus grande partie à lire et à prier; ensuite, elle se reposait; puis elle se levait et disait ses matines. Après, elle ne se remettait jamais au lit, mais elle employait tout le temps à des œuvres de piété, ou à l'oraison. Quand elle ne pouvait prier le jour, à cause de ses occupations, la nuit d'après, au lieu de se reposer, elle suppléait à ce qu'elle n'avait pas pu faire. Elle employait le jour à servir les malades, ou en œuvres de piété, et la nuit elle veillait en l'oraison.

Sa modestie était si grande, qu'elle n'aurait pas jeté les yeux sur un homme; sur sa figure qui était très belle, on reconnaissait la retenue, l'honnêteté et la pudeur; et pardessus tout, elle fuyait toute amitié avec les hommes, et toutes leurs paroles.

Elle commença de bonne heure à mortifier sa chair, et s'y appliqua si courageusement, qu'elle ne pardonnait rien à son corps. Elle portait secrètement, sans qu'on le sût, un cilice de peau de truie, qui était rude et dur, et s'enfonçait

dans sa chair, au point que souvent elle ne pouvait l'enlever; et quand elle l'avait ôté, son corps en demeurait déchiré et couvert de plaies. Il arriva une fois qu'il était tellement entré dans son corps, que malgré tous ses efforts elle ne put s'en dépouiller. Forcée par la nécessité, elle appela la servante, qui était une femme de confiance, et celle-ci le lui ôta de force, la déchirant avec le cuir. Et aussitôt elle lui fit jurer de ne le dire à personne.

Elle ceignait son corps étroitement avec une corde nouée, et à l'endroit où les nœuds entraient dans sa chair il y avait souvent des vers. Avec tout cela, elle portait continuellement un cercle de fer, sans que personne le sût, pour affliger davantage son corps; et par-dessus, elle portait de beaux habits soignés, comme si elle aimait les étoffes de couleurs variées. Et quand sa servante découvrait quelque chose des rigueurs de sa pénitence, dès qu'elle le savait, elle lui faisait jurer de n'en rien dire.

Elle couchait par pénitence sur un peu de paille, dans un coin de la chambre; et pour n'avoir aucun repos en dormant, elle attachait une corde au-dessus de son lit, et de l'autre bout elle se ceignait. De sorte qu'aussitôt qu'elle remuait, la corde la tirait, et elle s'éveillait. Elle se levait sur le champ pour dire dévotement ses matines, et elle se mettait à lire.

C'est ainsi qu'elle domptait rudement son corps avec les cilices, comme le faisait sainte Cécile, la vierge bienheureuse, et qu'elle passait les nuits, comme la même vierge, en oraison et en de saintes veilles. Et elle mena cette vie, tant qu'elle fut en habit séculier.

CHAPITRE SECOND

Le second chapitre dit de quelle manière elle prit l'habit de pénitence.

Après la mort de son père, elle se livra encore plus à ses œuvres de piété, et se donna tout entière, dans l'ardeur de sa charité, au service des pauvres. Elle visitait les pauvres malades partout où elle en savait, pour l'amour du Seigneur, et avec une grande compassion; elle leur faisait d'abondantes aumônes, et tous les services possibles. Elle était toute consumée du feu de la charité, souhaitant de faire davantage, et de trouver le moyen de mieux servir Dieu. Car elle n'aimait pas le monde, et le méprisait comme un néant, et elle désirait d'abandonner toute chose terrestre.

En ce temps-là, il n'y avait point d'établissement de béguines, et en Provence on n'en entendait pas parler. Et il lui arriva à Hyères une grande merveille. Elle avait l'habitude de visiter souvent les hôpitaux, de servir les malades avec affection, et de leur prodiguer ses consolations. Poussées par son exemple, beaucoup d'autres personnes l'accompagnaient pour faire ces œuvres, pour l'amour du Seigneur.

Un jour elle revenait avec trois autres d'un hôpital qui est à Hyères, un peu en dehors du château. Depuis long-temps elle désirait et demandait ardemment à Notre Seigneur de lui faire trouver un ordre et manière de vivre, qui fût agréable à Dieu, et qui la mît dans l'état qui lui plairait le plus. Et comme elles s'en retournaient après avoir visité les pauvres et achevé de servir les malades, la visitation de Dieu vint au-devant d'elles, pour consoler la Sainte; et ce fut de la manière suivante.

Voilà que tout d'un coup leur apparurent dans le chemin deux humbles dames, qui se ressemblaient, et qui marchaient très modestement, la figure couverte de voiles de toile blanche, et avec un grand air d'honnêteté; tous leurs vêtements étaient noirs. Elles conduisaient avec elles une petite fille qui les suivait. Elles les saluèrent joyeusement, et, s'arrêtant devant elle, se mirent à la regarder. Quand la sainte femme les vit, elle fut remplie d'une allégresse merveilleuse, et toute pleine d'ardeur, elle leur demanda qui elles étaient, et de quel ordre. Alors, toutes les trois posèrent sur leurs têtes le manteau qu'elles portaient, disant: «Nous sommes, dirent-elles, de cet ordre qui plaît à Dieu.» Et montrant leurs voiles, elles lui dirent: «Prends ceci, et suis nous.» Aussitôt elles disparurent, et on ne put savoir ce qu'elles étaient devenues.

Elles coururent aussitôt pour les suivre, mais elles ne purent les trouver aucune part. Elles demandaient à tous ceux qui allaient et venaient dans la rue, par où avaient passé ces dames qui leur avaient parlé, leur dépeignant l'habit qu'elles portaient, et tout leur extérieur, pour savoir si on les aurait rencontrées. Tous répondaient n'avoir point vu d'autres dames qu'elles. Et bien que le lieu où elles leur apparurent fût grand et vaste, jamais elles ne purent plus les voir.

L'habit porté par ces dames était inconnu, et leur tenue pleine de modestie, toute nouvelle. Et toutes demeurèrent remplies de joie pour une si grande merveille. Mais la Sainte, éclairée par l'esprit de Dieu, comprit aussitôt ce qu'était l'invitation qu'elles lui avaient faite de les suivre, et elle se proposa fermement, de préférence à toute autre, de prendre cette forme de vie, et de suivre leur exemple.

En ce temps-là, le saint homme son frère, frère Hugues de Digne, était allé à Paris, et il la fit recevoir chez les sœurs

mineures de Gênes, bien qu'elle fût reçue en Provence dans de nombreux couvents de religieuses. Et lorsqu'il fut de retour, elle s'entretint avec lui, et lui révéla ce qui lui était arrivé, avec une pleine certitude, que nous pensons qu'elle en avait reçue depuis lors. Car la sainteté de l'œuvre qu'elle fit en commençant son établissement, la forme de l'habit qu'elle prit, la sublimité de sa perfection, et la conservation de cette sainte fondation, tout démontre et fait croire avec confiance qu'elle fut assurée de la bonté de Dieu, qu'il voulait qu'elle adoptât cette forme et cet état de vie.

Quand le saint religieux eut été soigneusement informé par elle, et qu'il connut son intention, il ne voulut pas qu'elle entrât dans un autre ordre, mais il décida qu'elle prendrait de préférence cette forme et manière de vivre, avec la vie qu'elle tint. Et elle l'adopta pour elle et pour son établissement, et la suivit en tout dorénavant. Elle quitta donc avec un grand mépris pour le siècle, les vêtements qu'elle portait, et se vêtit de noir, selon la couleur et la forme de l'habit de ces dames qu'elle avait vues. Avec une allégresse d'esprit admirable, elle se mit des bandeaux pareils à ceux qu'elles avaient, et prit le voile avec une grande dévotion, et une grande joie de l'âme.

Puis, remplie de ferveur et d'amour pour Notre Seigneur, elle plaça le manteau sur sa tête, comme un signal de la passion de Jésus-Christ; et elle porta désormais toujours le manteau sur la tête, par respect et à l'exemple de la mère de Dieu qui, disait-elle, après la passion de son fils eut constamment la tête couverte de son manteau. Nous croyons qu'elle apprit cela par une révélation de Notre Seigneur; car elle racontait avec assurance, que tant que la Vierge resta en ce monde après la mort de

son fils, elle porta le signe de sa mort, et le souvenir de sa passion. Et la sainte femme, tant qu'elle put, se conforma à elle, et ordonna toute sa vie sur celle de Notre-Dame, et se régla sur ses exemples, avec le conseil de son frère.

Ainsi embrasée et enflammée du feu de la charité de Jésus-Christ, dans l'ardeur de son amour, elle se donna tout entière à Dieu, sans retour, et consacra de tout son cœur sa virginité à Notre Seigneur, en un sermon fait à Hyères par le Saint, et fit son vœu avec une très grande ferveur, devant tout le peuple, entre les mains de son frère. Beaucoup d'autres suivirent son exemple, et il y eut cent trente et une personnes qui firent vœu de virginité; et bien d'autres encore, au-delà de quatre-vingts, qui promirent de garder la chasteté; ce qui eut lieu entre les mains du saint père, lors de ce même sermon.

Et la sainte mère voulut être appelée béguine, par amour pour Notre-Dame, qui était son modèle; parce qu'elle disait que Notre-Dame fut la première béguine, comme nous croyons qu'elle l'apprit par révélation de Dieu Notre Seigneur. Et pour pouvoir mieux lui ressembler, elle fit vœu de pauvreté; et comme la mère de Dieu fut pauvre en ce monde, pour l'amour d'elle, elle voulut être dite pauvre, et vivre pauvrement. Et la sainte mère fut en Provence la première béguine, et elle fut l'origine de toutes celles qui prirent ce nom. Et elle les formait toutes au service de Dieu. Mais il y en eut quelques-unes qui voulurent s'unir parfaitement avec elle.

CHAPITRE TROISIÈME

Le troisième chapitre raconte de quelle manière elle organisa son établissement et son ordre.

Au temps où le saint père frère Hugues de Digne commença à prêcher à Hyères, beaucoup de personnes furent attirées à Dieu par sa prédication, et engagées à abandonner le monde, et à prendre avec grand amour la voie de la pénitence et de la vertu. Parmi lesquelles, la sainte mère voulut que ses deux nièces, qui avaient perdu leur père, fussent les premières, et elle les attira à Dieu, les prit avec elles et les fit béguines.

Après, lorsque la renommée de sa sainteté et de sa vertu se fut répandue, à l'époque où le Saint était dans la ferveur de sa prédication, beaucoup de pieuses dames, ardemment excitées par ses paroles, vinrent dévotement se réunir à elle, et suivre son état de vie et sa bonne doctrine. Et elles se firent, hors la ville, une maison qu'elles appelèrent Roubaud, parce qu'elles disaient qu'au milieu du monde elles auraient trop d'obstacles pour faire le bien. Et la sainte mère voulut qu'elles s'éloignassent du monde le plus possible, pour pouvoir plus franchement et plus librement offrir tout leur cœur à Dieu.

Mais la dévotion des gens s'accrut en voyant son exemple; et poussées par les discours merveilleux du Saint qui les attirait à Dieu et les enflammait pour Notre Seigneur, beaucoup d'autres, par la volonté de Dieu, vierges et veuves, et même des personnes mariées, abandonnaient leurs époux et leurs enfants, et venaient à elle, pour se mettre humblement, avec la plus grande dévotion et avec le plus grand respect, en sa compagnie.

Quand la sainte mère vit que son humble compagnie croissait peu à peu, par la grâce de Dieu, elle voulut écrire pour elle et pour ses filles une règle et manière de vivre. Et pour faire la chose plus fidèlement et plus exactement, elle voulut avoir, pour la composer, le conseil du saint père. Elle vint donc à lui avec sa petite compagnie, le priant humblement et dévotement de leur donner une forme et manière de servir Dieu. Et il la leur donna vraie, et telle que qui voudra la suivre, ne pourra pas douter d'être sauvé.

Après que la sainte mère eut commencé son institut à Hyères, et y eut fondé un couvent, elle pensa aussitôt à faire plus de bien; et prenant une de ses filles les plus parfaites, elle s'en alla avec elle à Marseille, et y établit pour la gloire de Dieu une autre maison de Roubaud. En ce lieu, beaucoup de bonnes personnes lui donnèrent et lui vinrent offrir pieusement leurs filles et leurs parentes; et bientôt, par la grâce de Dieu, elles se trouvèrent en grand nombre.

Et Dieu multipliait et faisait croître tous les jours ce saint institut dans ces deux couvents; et la sainte mère en rendait, de tout son cœur, de grandes grâces à Notre Seigneur. Et elle s'appliquait fort à empêcher qu'aucune d'elles ne péchât, non seulement en œuvres, mais en paroles; et elle voulait qu'elles se gardassent bien de donner mauvais exemple. Et elle leur apprenait à vaquer à la sainte oraison et à y être fidèles: «Car c'était là, disait-elle, la garantie de son établissement, et le moyen de croître en toutes les vertus.»

Et elle leur enseignait à prier, à ressentir et à pleurer la passion de Jésus-Christ. «Car, disait-elle, tous les chrétiens sont tenus rigoureusement à se souvenir, au moins une fois le jour, de la passion du Seigneur. Jamais nous ne devons oublier ce bienfait, mais nous devons porter continuellement en notre cœur la mort de Jésus-Christ, pour laquelle nous allons comme des veuves, et la tête couverte.»

Et la Sainte disait qu'une béguine était faite pour pleurer, et non pour chanter: «Car, disait-elle, elle doit porter toujours dans son cœur Jésus-Christ crucifié, comme elle porte sur sa tête recouverte le signe de la douleur de sa mort, et montre son affliction empreinte sur sa figure.»

Et ses pieuses filles recevaient volontiers et affectueusement les saints enseignements qu'elle leur donnait. Elles vivaient dans la crainte de Notre Seigneur, et dans l'obéissance à leur sainte mère. Leur conversation était toute angélique, car elles menaient parmi les hommes la vie des anges, au point que leur grande pureté, en leurs paroles et en leurs actions, ne semblait pas le propre des femmes: on aurait dit que c'étaient des anges qui enseignaient une telle perfection.

Bien des fois le saint père frère Hugues leur disait, quand il les exhortait à croître dans la vertu: «En vérité, disait le saint homme, si vous persévérez ainsi, vous allez à Dieu en volant.» Elles vivaient dans une grande charité mutuelle, et toutes s'aimaient pour Dieu. Gardant et remplissant ses saintes lois, elles s'exerçaient dans toutes les bonnes œuvres de la piété et de la charité. Et elles employaient ainsi leur temps à faire le bien, et répandaient dans le public une odeur de bonne réputation, par leur grande vertu et leurs bons exemples.

CHAPITRE QUATRIÈME

Le quatrième chapitre traite de son humilité et de son obéissance.

En toutes ces choses, la sainte mère était leur guide et leur maîtresse, et elle s'en réjouissait en Notre Seigneur. Elle avait une grande joie quand elle voyait leur sainte conversation, et l'accroissement de son institut; et elle était parmi elles, par sa vie, un exemple de toute perfection. Car elle était humble de cœur, et d'une si parfaite humilité, qu'à ses propres yeux elle n'était que bassesse et néant devant Dieu. C'est pourquoi elle se montrait pauvre et méprisée devant les gens du monde, et elle désirait être méprisée de tous.

Elle disait souvent aux autres en les exhortant, que ce qu'elle estimait le plus dans sa maison, c'était la grande humilité et le mépris des hommes. Et quand parfois on lui disait: «Mère, tout le monde nous méprise, et les hommes ont en grand dédain notre état»; elle répondait admirablement: «En vérité, c'est mon honneur et ma gloire, ma joie et ma couronne, que le monde nous dédaigne, et que nous soyons bien méprisées des hommes.» Et elle disait que ce nom de béguine lui plaisait beaucoup, et qu'elle l'estimait fort, parce qu'il était humble et déplaisant à l'orgueil du monde.

Elle avait en grande horreur les honneurs et les louanges qu'on lui adressait, et les recevait avec une vive douleur. Quand parfois les personnes, en la voyant, s'agenouillaient devant elle par dévotion, ou lui faisaient la révérence, elle témoignait un très grand déplaisir; surtout lorsque les grands seigneurs, les rois et les princes, les comtes et les barons, venaient la visiter, à l'époque où le

bruit de sa sainteté se fut répandu au loin; et lui marquaient du respect. Elle s'affligeait beaucoup de l'honneur qu'elle avait reçu, et en gardait un grand chagrin; longtemps, et surtout ce jour-là, elle demeurait toute honteuse parmi les autres, et il semblait qu'un grand malheur lui fût arrivé. Et elle disait à Notre Seigneur, avec une grande amertume de cœur: «Seigneur, moi qui suis pauvre et vile, me voilà pourtant en estime aux yeux des hommes, ce qui ne doit pas être. Je vous prie, Seigneur, de tout mon cœur, de me confondre dans l'opinion de tous.»

Elle ne pouvait souffrir qu'on fléchit le genou devant elle, fût-ce même un enfant, et avant qu'on se fût incliné, elle-même était à genoux. Elle s'étudia par-dessus tout à établir son ordre sur l'humilité: et elle recommandait à toutes ses filles de garder cette vertu comme le fondement de son institut tout entier. C'est pour cela qu'elle ne voulut pas souffrir qu'elles eussent une église à elles, ni rien de considérable, qu'elles acquissent de l'habileté dans les lettres, ni qu'elles chantassent l'office, ni qu'elles eussent rien qui les élevât trop.

Et elle leur disait souvent, en les exhortant à cette grande vertu: «Restez, mes filles, restez dans l'humilité, dans laquelle vous êtes appelées à Notre Seigneur. Ne cherchez pas à monter plus haut; car soyez assurées que si vous vivez dans la simplicité, Dieu vous glorifiera, et fera comprendre à tous que vous êtes des femmes vertueuses. Aussitôt que vous changerez, Dieu fera sentir le contraire; au besoin, il ferait parler les pierres qui diraient que vous n'êtes pas ce que vous devez être. Tenez en toute chose la voie de l'humilité, et étudiez-vous à la conserver dans votre cœur comme un précieux trésor. Car, sachez-le bien, l'humilité est le chemin particulier du salut, l'aliment de

toute pureté, et la racine de la perfection; sans elle rien ne peut plaire à Dieu. Faites donc tous vos efforts pour la posséder. Nous en avons le parfait modèle en Notre Dame, qui est le guide que nous suivons en tout.

Cette vertu de vraie humilité la rendait très agréable à Dieu et très familière avec lui, et digne de tout respect de la part des hommes. Si grande était la dignité que l'on sentait en elle, à cause de cette vertu, que même les grands barons, les puissants seigneurs, princes, rois et comtes, quand ils venaient la voir par dévotion, ne pouvaient s'empêcher de ployer les genoux respectueusement devant elle: de quoi l'humble vierge avait une très grande douleur. Et quand ils l'avaient vue et entretenue, ils étaient dans l'admiration, et s'en allaient bien édifiés.

Il arriva une fois qu'un grand personnage de Lombardie vint la visiter, et ayant eu un entretien avec elle, la supplia instamment de lui révéler, après en avoir obtenu la connaissance de Notre Seigneur, une chose qu'il tenait beaucoup à savoir. La Sainte lui répondit humblement qu'elle n'était pas digne de connaître les secrets de Dieu, et qu'elle ne ferait pas cette demande; qu'elle était une pécheresse, et ne devait pas se mêler de choses spirituelles.

Ceci augmenta la dévotion de cet homme, qui lui dit que certainement elle pouvait le lui révéler, et promit, si elle voulait le faire, de donner à sa maison des rentes suffisantes pour tous ses besoins. Mais la Sainte de Dieu n'avait rien à faire de ses promesses, car elle n'agissait pas par dissimulation, ni par hypocrisie. Elle s'excusa donc encore plus de le faire, lui parlant avec l'humilité la plus profonde. Et il la quitta bien affligé, n'ayant pu obtenir, quoi qu'il pût faire, d'apprendre par elle ce qu'il désirait tant de savoir.

L'humilité qui était en elle n'était point feinte, mais vraie; et cette vertu était comme une mère qui la nourrissait

et la faisait croître continuellement en Dieu. Pour l'exercer en plus de manières, et y faire plus de profit, elle voulut, elle qui était prieure générale des deux couvents, avoir une sœur qui fût sa prieure, et à qui elle obéît humblement; et elle lui promit obéissance avec une grande dévotion. Afin d'être toujours soumise pour l'amour du Seigneur, elle fit aussi vœu d'obéissance à frère Jaucelin, homme saint, qui était ministre provincial des frères mineurs en Provence, et qui fut ensuite évêque d'Orange; tant qu'elle vécut, elle lui obéit en toutes choses.

En ce temps-là, le roi Charles premier, frère de saint Louis, roi de France, était comte de Provence, et les frères mineurs étaient si diffamés auprès de lui, et sa colère contre eux était si grande, qu'aucun n'osait paraître en sa présence. Et il arriva que la comtesse eut un songe, de la manière qui suit. Elle était alors enceinte, et sa grossesse était si pénible et si extraordinaire, qu'elle-même et tous ceux qui la voyaient, et les médecins aussi, désespéraient de sa vie, et de celle de son enfant. Tous doutaient fort que cet enfant ne pérît, sans qu'on eût pu lui administrer le baptême.

Or, une nuit, la comtesse vit en songe une bonne dame, portant modestement l'habit de béguine, qui venait humblement la visiter, accompagnée de deux autres, et lui parlait avec beaucoup de bonté. À la suite de sa prière, elle se voyait sauvée sûrement du péril de son enfantement, et elle échappait à tout danger, elle et son enfant. Et la même vision lui arriva durant trois nuits. La troisième fois, elle révéla le tout au comte, lui exposant sa fâcheuse position, dont elle s'épouvantait beaucoup, et lui disant que sans le secours de grandes prières, elle ne croyait pas pouvoir échapper à la mort. Mais elle ajouta qu'elle était assurée que Dieu ne lui avait pas envoyé ce songe sans motif.

Alors le comte fit demander s'il y avait dans ses États une femme pareille à celle qu'elle avait vue, et dont Dieu voulût se servir pour la secourir. Le Seigneur permit qu'on lui parlât de la Sainte. Et quand il sut qu'elle était la sœur de frère Hugues de Digne, et qu'il connut ses vertus et son humilité, il eut en elle une grande dévotion, et l'envoya chercher. Dès que la comtesse la vit, elle dit que c'était bien véritablement celle qu'elle avait aperçue en songe; et elle eut la ferme confiance que par ses prières elle sortirait sans danger de sa position. Et elle ne la laissa pas s'éloigner d'elle.

Le songe qu'elle avait eu s'accomplit de point en point, comme elle l'avait d'avance dit au comte; car la Sainte s'étant mise en prières avec la plus grande ferveur, la comtesse, par la grâce de Dieu, mit au monde une fille. Le comte et la comtesse voulurent qu'elle en fût la marraine et la fît baptiser; et ils firent d'elle leur commère, par un grand sentiment de respect. La mère ne mettait pas en doute que par elle Dieu l'avait préservée de la mort, comme le songe le lui avait révélé; le comte le croyait de même, et toute sa cour aussi.

Et à cause de l'édification qu'elle donna, et de son humilité, le comte eut pour elle tant de dévotion, que pour l'amour d'elle il rendit ses bonnes grâces à tout l'ordre des frères mineurs, qui se tenaient tous pour morts, et avaient une grande peur. Elle les remit tous par son humilité dans la grâce du Roi. Et ainsi, cette grande colère du comte que ni le pouvoir ni la sagesse des hommes n'avaient pu calmer, la simplicité de l'humble Douceline suffit pour l'apaiser.

CHAPITRE CINQUIÈME

Le cinquième chapitre traite du vœu de la sainte pauvreté, et de quelle manière elle la garda avec un amour et un soin extrêmes; et du grand mépris qu'elle avait pour les choses temporelles.

Pour acquérir le royaume du ciel, il n'y a pas de trésor comparable à la pauvreté, mais celle-là seulement que Jésus-Christ a enseignée et donnée à ses disciples, c'est-à-dire aux saints apôtres, comme le fondement de toute vertu; car il n'y a que la pauvreté d'esprit qui soit le prix du royaume du ciel, et pour l'acheter, elle vend tout ce qu'elle a, et le donne aux pauvres. C'est pourquoi la sainte mère, Madame Douceline, méprisa tout ce monde, par le désir qu'elle avait du royaume céleste. Afin de le posséder, elle quitta tout, et donna toutes ses richesses et ses trésors pour la pauvreté, puisque ce n'est que par elle qu'on peut le gagner.

Elle fut cette habile marchande qui, voulant acheter la pierre précieuse de l'Évangile de Jésus-Christ qu'elle avait trouvée, la sainte pauvreté, abandonna pour elle tout ce qu'elle possédait de terrestre. Et en vérité, c'était bien là le trésor précieux de l'Évangile, caché dans les champs; et pour l'acquérir, elle distribua tout ce qu'elle avait, et donna tout aux pauvres, pour l'amour de Jésus-Christ, qui fut crucifié, pauvre et souffrant, et pour l'amour de sa mère qui était la reine du monde, et que le Seigneur voulut être pauvre et souffreteuse sur la terre, comme lui.

Pour l'amour d'eux, cette sainte vierge, bien que ses amis l'aimassent beaucoup et la chérissent, renonça; avec un grand mépris, à tous les trésors et aux richesses de son père, et de ses autres amis, et embrassa avec ferveur l'esprit de pauvreté dans l'humilité. Elle fit vœu entre les mains du saint père frère Hugues de Digne, de garder avec la plus grande ardeur la sainte pauvreté de Jésus-Christ, comme saint François l'observa et la donna aux siens. C'est-à-dire, qu'elle n'avait rien en propre, pas même une robe ou un vêtement, et elle ne possédait ni manteau, ni gonelle, ni habit de dessous. Mais quand elle avait besoin d'en changer, il fallait que ses filles y pourvussent pour l'amour du Seigneur; autrement elle ne prenait rien de ce qu'on lui donnait.

Les draps même du lit qu'elle occupa en sa dernière maladie n'étaient pas à elle; et il fallut qu'on lui prêtât le nécessaire. Quand son âme eut quitté son corps, on ne lui trouva pas de quoi la couvrir, et une de ses filles dut se dépouiller de sa robe, de laquelle on la revêtit. Le voile même et le bandeau lui furent aussi prêtés, et, pour le dire en un mot, l'habit tout entier. Car la sainte pauvre amie de Notre Seigneur avait voulu être fidèle jusqu'à la fin à sa dame la pauvreté, gardant fermement le vœu qu'elle en avait fait.

Elle ne voulait ni prendre ni retenir pour elle des aumônes trop considérables; et si parfois on lui en offrait, elle les mettait en commun, ou les donnait aux religieux, ou les partageait entre de pauvres personnes. Pour rien au monde elle n'aurait accepté, de qui que ce fût, des cens en guise d'aumône, parce qu'elle disait que ce serait aller contre le vœu évangélique.

Il arriva une fois qu'une noble dame de Provence, Madame Philippine de Porcellet, dame d'Artignols, s'en vint auprès de la sainte mère par dévotion, et se mit à la maison de Roubaud, pour être sa fille. Quand elle fut là, elle vit la sainte mère vivre pauvrement, et recevoir les petites aumônes qu'on iui faisait. Elle la vit souffreteuse, au point que souvent dans ses infirmités, elle n'avait pas un denier pour se soulager. Et cette dame, qui était très riche, eut compassion d'elle. Elle alla donc un iour en secret, la prier humblement à genoux de vouloir bien accepter son aide; qu'elle était toute prête et desireuse de fournir à ses besoins, et de lui donner tout ce qui lui était necessaire, aussi longtemps qu'elle vivrait.

Et la sainte mère, après l'avoir remerciée, lui répondit avec bonté et douceur: «Dieu me preserve, dame Philippine, de faire jamais rien contre le vœu de sainte pauvreté. Croyez, bien que jamais, pour aucun motif, je n'accepterai de personne, quelque dignité qu'elle ait, de quoi assurer ma vie; car il ne me semblerait pas que j'observasse loyalement la loi de la pauvreté, si j'avais quelqu'un qui pourvût à mes besoins.» Et elle ne voulut jamais accepter ce qu'elle lui offrait; mais elle lui dit qu'elle recevrait les aumònes qu'elle lui ferait partois pour l'amour de Dieu, quand elle en aurait besoin.

Lorsque le comte de Provence, qui fut ensuite roi de Sicile, l'eut vue, et qu'il eut reconnu sa sainteté, il eut pour elle une grande dévotion; et chaque année, il lui envoyait dix livres en aumòne. La Sainte de Dieu ne voulait pas recevoir ni s'appliquer cette somme, mais elle la déposait dans la caisse commune; et les sœurs lui fournissaient de là ce qu'elles voulaient, sans qu'elle leur en demandât rien. Elle les laissait libres d'en faire à leur gré; et elle prenait comme une aumòne ce qu'on lui donnait.

C'est ainsi que la Sainte voulut garder parfaitement, et tint le vœu de sainte pauvreté. Elle voulut passer toute sa vie dans les privations et le dénuement, à l'exemple et pour l'amour de la pauvre mère de Jésus-Christ, dont elle avait revêtu les habits. Comme saint François avait adopté les vêtements du Seigneur, elle choisit pour elle ceux de la mère. Et parce que l'humilité conserve la pauvreté, et que la pauvreté nourrit l'humilité, elle les unit ensemble, comme deux sœurs de la mère de Dieu; car ces vertus lui furent très familières, et reluisirent beaucoup dans le fils et dans la mère.

Et comme elle désirait les avoir en elle, et les aimait fort, elle voulut les posséder à la fois, comme fondements de tout le reste. Car elle était la demeure de Notre Seigneur, où l'Esprit de Dieu reposait. Et ce Seigneur, pour l'amour de qui elle vivait pauvre, suppléait miséricor-dieusement à tout ce qui lui manquait. Sa pauvreté était plus riche que l'abondance de ceux qui aiment les richesses du monde. Là où bien des fois l'argent est insuffisant, sa pauvreté était largement copieuse, comme il est dit de saint François.

Et quand ses filles virent que leur mère avait hautement embrassé la sainte pauvreté de l'Évangile, elles voulaient suivre ses traces et en faire le vœu. Mais le saint père frère Hugues ne le voulut pas et les en dissuada; préférant qu'elles vécussent modestement, et pussent faire des aumônes; car pour des femmes, ce n'est pas chose sûre, surtout pour des femmes jeunes. La sainte mère voulut donc, par le conseil du père, qu'elles adoptassent une moyenne pauvreté; qu'elles eussent de quoi subvenir à leurs besoins, pauvrement et modérément; qu'elles servissent fidèlement le Seigneur à leurs dépens, et se gardassent de toute superfluité. Elles reçurent amoureusement cette règle, et formèrent la résolution de la suivre et de l'observer toujours.

Et comme la sainte mère savait que les richesses ne sont point utiles, mais qu'elles sont souvent l'occasion de beaucoup de maux, elle ne songea point à leur procurer des possessions. Car elle ne voulait pas qu'elles eussent en ce monde où attacher leur cœur, mais seulement de quoi vivre. Un homme riche lui dit un jour qu'il voulait soutenir sa maison, lui donner de grandes rentes pour l'enrichir, et, faire des merveilles. Mais jamais la sainte mère n'y voulut consentir, et elle n'en accepta rien. Elle aimait mieux que ses filles vécussent d'une façon modeste, et qu'elles servissent Dieu avec leurs pauvres ressources, aidant entre elles les plus pauvres, et se soutenant les unes les autres par charité. C'est ce qu'elles ont fait et observé exactement jusqu'à ce jour.

CHAPITRE SIXIÈME

Le sixième chapitre traite de l'austérité de sa vie, et de l'exercice des bonnes œuvres auxquelles elle s'appliquait, elle et les autres.

Comme la sainte mère était le guide et la maîtresse de toutes les autres, il fallait qu'elle fût leur modèle en toutes les vertus. Et non seulement elle avait à diriger les filles de Roubaud, qui lui étaient soumises, et dont elle était la mère, mais elle gouvernait aussi celles qui, à son exemple, s'étaient faites béguines dans la rue qui est près de Roubaud, à Marseille, et aussi à Hyères. Car, dans l'un et dans l'autre endroit, quand elle y était, elle prenait soin d'elles, et les corrigeait au besoin. Toutes, en commençant, lui promettaient obéissance, et en faisaient le vœu.

C'est pourquoi, quand elle vit que son exemple en engageait un si grand nombre à servir Jésus-Christ, ellemême en était excitée encore plus. Aussi elle soumettait tous ses désirs et ses affections à une si dure discipline, qu'à peine prenait-elle ce qui était nécessaire pour soutenir sa vie naturelle. Sa modération dans le boire et le manger était si grande, qu'elle donnait des exemples d'édification non seulement lorsqu'elle faisait abstinence, mais même quand elle prenait sa nourriture.

Elle gardait étroitement en toutes choses la règle, et une exacte abstinence, condamnant en elle tout plaisir; et elle avait grand soin de conserver dans elle et dans les autres, la pureté du corps et de l'âme. C'est pourquoi elle n'enseignait pas seulement qu'il fallait mortifier sa chair, mais elle voulait encore que les sens extérieurs fussent gardés avec un soin extrême.

Elle commandait d'éviter les familiarités avec les hommes, leurs paroles et leurs regards; et l'exigeait sans rémission, non seulement de ses filles, mais de toutes celles qui voulaient vivre sous sa direction. Elle-même ne connaissait aucun homme par sa figure. Et si elle voyait une de ses filles de Roubaud lever la tête pour regarder quelqu'un, fût-ce même un proche parent, elle la reprenait avec beaucoup d'aigreur, et la châtiait rigoureusement. Elle ne voulait pas qu'elles prissent plaisir en un autre, mais seulement, disait-elle, en Notre Seigneur Jésus-Christ.

Un jour, une des jeunes filles de la maison, qui n'avait que sept ans, avait regardé des hommes qui étaient là à travailler. Quand la sainte mère le sut, elle la battit durement, au point que le sang coulait, et elle lui disait qu'elle en ferait le sacrifice à Dieu. Cette fille, à la fin de ses jours, lui rendait grâces de sa sévérité; car elle attestait que cette correction lui avait servi à attacher son âme plus étroitement à Notre Seigneur.

Elle reprenait fort, en toute femme qui s'était donnée à Dieu, de parler à des hommes, comme une chose peu prudente. «Je suis sûre, disait-elle, que vous ne parlerez pas longuement avec eux, même de Notre Seigneur, que vous n'en soyez plus froides, et moins bonnes, et moins dévotes, à la fin qu'au commencement.» Et cela lui déplaisait beaucoup, quand elle le voyait, hors de la confession. Ses avis furent suivis par ses filles; même vis-à-vis de leurs proches parents, ne les voyant pas sans une grave raison, et le moins possible. Elle tenait aussi qu'on évitât de parler d'eux, et si elle en trouvait qui le fissent, elle les punissait sévèrement, et à leur grande confusion.

Elle ne voulait pas que ses filles cherchassent des consolations, peu ou beaucoup, ailleurs qu'en Jésus-Christ,

pour qui elle les élevait soigneusement; mais qu'elles se nourrissent continuellement de ses paroles, afin qu'en parlant de lui, elles fussent brûlées de son amour. Aussi, aucune n'aurait osé parler à une autre, de ses parents, moins encore des étrangers; afin qu'aucun autre amour n'entrât dans leur cœur, que celui de Jésus-Christ. Elle recommandait à ses filles d'observer fidèlement toutes ces choses, et leur faisait éviter le contraire avec une grande vigilance.

La sainte mère ne voulait pas non plus qu'elles fussent dans l'oisiveté, ni qu'elles divaguassent, de cœur ou de paroles; mais qu'elles s'exerçassent à toutes les bonnes œuvres. Elle les faisait fatiguer à servir les malades, et voulait qu'elles servissent ainsi non pas seulement les religieux, mais les pauvres malades, même dans les hôpitaux. Et pour leur donner à toutes l'exemple, elle se mettait la première à faire tout cela. Elle entendait que ces saintes œuvres fussent continuées sans relâche, et ne pouvait souffrir qu'aucune donnât trop de repos à son corps.

Elle leur faisait éviter de trop parler. «Il est impossible, disait-elle, de parler beaucoup, sans pêcher, et sans en venir insensiblement à des paroles qui déplaisent à Dieu.» Elles devaient surtout éviter, plus que la mort, de parler entre elles des vanités du monde, et de tout ce qui concernait les choses du siècle; et si elle trouvait que quelqu'une fût tombée par simplicité dans cette faute, elle la corrigeait d'une manière exemplaire. Car elle ne souffrait rien qui pût salir leur âme pure qui était consacrée à Dieu, et dont elle avait le soin.

Elle fuyait très soigneusement le mensonge, disant que la personne qui ment ne peut plaire à Dieu. C'était sa grande préoccupation en chapitre, où elle disait que si elle trouvait quelque menteuse, elle la sacrifierait de ses mains. Elle voulait qu'elles s'appliquassent à retenir et à régler leurs langues, ne pouvant souffrir qu'elles s'abandonnassent à des paroles oiseuses, qui, disait-elle, sont l'occasion d'en venir à d'autres. Et la sainte mère ajoutait: «Que, comme le vent empêche la rosée du ciel de tomber et de mouiller les herbes, de même les paroles inutiles et l'oisiveté font que la grâce de Dieu ne peut venir dans une âme pour l'arroser.»

Elle combattait et reprenait très fortement ces défauts dans ses chapitres et dans ses visites; car, pour maintenir la vie religieuse, elle avait coutume de visiter de temps en temps chaque couvent. Et quoiqu'elle fût d'une grande bonté, humble, et merveilleusement douce, elle était terrible quand elle devait reprendre et punir, et y montrait une grande autorité. Au chapitre et en visite, quand elle faisait la correction, il n'y avait personne qui ne tremblât, en voyant tant de dignité, et il semblait à toutes qu'elle représentait, par son autorité, le jugement de Dieu. Bien qu'en corrigeant, elle gardât une justice rigoureuse, pourtant, quand elle voyait le repentir, elle était très portée à faire miséricorde, pourvu, cependant, que son indulgence ne fût pas l'occasion de tomber une autre fois.

Elle tempérait tout par une grande douceur, de manière que ses punitions laissaient une consolation merveilleuse; ses corrections, même les plus sévères, consolaient encore. Alors que par son exemple elle portait les autres à l'austérité, et qu'elle les exhortait à se mortifier en toutes choses, elle n'aimait pas que l'on s'imposât des rigueurs indiscrètes, et rien ne lui déplaisait tant que les singularités. Elle ne les supportait en aucune, voulant qu'elles tinssent, pour

plus de sûreté, une voie mitoyenne, et que chacune la suivît selon ses forces.

Pour tenir son âme toujours agréable à Dieu, elle se lavait jour et nuit dans une grande pluie de larmes, et ne pardonnait jamais à son corps, ni à sa faiblesse. C'était au point que lorsqu'elle était malade, elle ne laissait pas passer cette heure de la nuit où elle avait accoutumé de pleurer.

Bien des fois, celles qui la veillaient, pendant ses maladies, en eurent la preuve; lorsqu'elles la croyaient endormie, et que minuit arrivait, elle ne pouvait ni sommeiller, ni reposer, tant elle en avait l'habitude; et elle employait tout ce temps, jusqu'après matines, à verser une grande abondance de larmes. Elle s'en cachait pourtant le plus qu'elle pouvait, et en effaçait toutes les marques, pour qu'on ne le connût pas. Mais il était impossible, quand elle était dans ses grands pleurs, qu'on ne l'entendît pas, surtout lorsque, à raison de ses grandes souffrances, on se tenait auprès d'elle; et elle ne pouvait les dissimuler sans qu'on les vît.

Par suite de ses larmes continuelles, elle avait encouru une grave maladie de tête, en sorte que souvent elle passait tout un jour et une nuit sans manger, et qu'elle ne pouvait ouvrir les yeux, parlant à peine, et ne pouvant entendre aucune parole; avec tout cela, elle n'omettait pas de pleurer à ses heures accoutumées. Quelque mal qu'elle eût, elle n'aurait pas manqué, en aucune manière, à sa dévotion.

CHAPITRE SEPTIÈME

Le septième chapitre traite de sa douceur et de son innocence.

La bonté de cœur que la Sainte avait par nature était si grande, qu'elle ne pouvait souffrir, le sachant, que l'on tuât des animaux ou des oiseaux; elle en était émue d'une compassion extraordinaire, surtout quand il s'agissait de ces créatures qui nous représentent Jésus-Christ, et qui en sont les figures, selon le témoignage de l'Écriture.

Quand on lui apportait des oiseaux vivants, pour lui faire plaisir, elle ne les laissait pas tuer; mais, après s'être un peu égayée avec eux, en parlant de Notre Seigneur qui les a créés, son esprit s'élevait vers Dieu, et elle les laissait partir, en disant: «Loue le Seigneur, ton créateur.» Si elle voyait des agneaux ou des brebis, elle laissait paraître une grande joie, et était excitée à un vif amour pour Jésus-Christ, le vrai agneau, qui lui revenait en mémoire.

Cette vertu la portait à ressentir toutes les afflictions dont elle avait connaissance. Mais quand elle apprenait que des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ étaient souillées par le péché, elle les pleurait tendrement, comme une mère, et il semblait qu'elle les eût enfantées en Jésus-Christ. Elle voulait que les autres en fussent affligées comme elle, et demandassent à Dieu miséricorde pour la conversion et le salut de ces âmes; et même ce qui se passait au loin, sa charité le lui faisait voir comme rapproché.

En ce temps-là, les Sarrasins firent prisonnières les religieuses d'Antioche. Dès qu'elle l'apprit, la vraie amante de toute pureté en ressentit une vive douleur, et en témoigna un grand chagrin. Elle assembla le chapitre,

et ordonna, en pleurant amèrement, que toutes prissent la discipline, jeûnassent, pleurassent, et criassent vers Dieu miséricorde, avec des larmes amères; et elle commanda la même chose à son couvent d'Hyères. Et elle disait: «Nous ne devons pas nous tenir étrangères aux malheurs qui arrivent outre-mer; car, en vérité, celui qui ne sentira pas les maux lointains, Dieu les amènera sur sa tête. Chacune de nous, disait-elle, doit penser que c'est pour ses propres pêchés que Dieu les a abandonnées.»

Puis elle disait à Notre Seigneur, avec une grande amertume de cœur: «Ah! Seigneur, pourquoi l'avez-vous permis? Je suis certaine qu'elles avaient toujours mieux vécu que moi; mais mes péchés leur ont nui; et c'est pour mes pêchés, Seigneur, que vous les avez délaissées!» Et elle demeura étendue par terre, les bras en croix, abîmée dans une douleur si profonde qu'elle semblait sur le point de mourir. Et elle ne mangea ni ne but de tout le jour; et toutes ses filles ne firent que pleurer, en la voyant dans une si grande douleur. Et la désolation fut extrême.

On n'osait jamais lui faire connaître les événements où Dieu était offensé, parce qu'elle en était tellement affectée que tout le monde en était dans l'étonnement; tant elle ressentait le déplaisir de Dieu, et l'offense qu'on lui faisait. Il semblait, incontinent, que son cœur se déchirait de douleur, par la compassion qu'elle avait pour les âmes. Et s'il lui arrivait d'apprendre cela à table, elle cessait de manger.

Elle souffrait avec tous les affligés, quel que fût le sujet de leur affliction, et rapportait tout à Jésus-Christ par charité. Elle entendit un jour une femme qui pleurait et criait de toutes ses forces, parce qu'elle avait perdu son mari. Aussitôt la Sainte s'écria avec des pleurs abondants: «Ah! malheureuse que je suis! J'ai perdu mon Seigneur par le

péché, et je ne déplore pas sa perte avec autant de douleur que cette femme, qui pleure si vivement un homme mortel!» Et alors la Sainte se mit à pleurer si amèrement, et avec un si grand sentiment de douleur, que tous les cœurs de celles qui étaient là furent pénétrés d'une vive componction.

Cette vertu de bonté de cœur s'accrut si puissamment en elle dès son enfance, et acquit un si merveilleux développement, qu'on aurait dit que son cœur se fondait par compassion, lorsqu'elle voyait les besoins des pauvres. Aussi n'osait-on pas lui faire connaître les choses dignes de pitié, tellement elle en était affligée.

CHAPITRE HUITIÈME

Le huitième chapitre traite de sa fervente charité, et du service des malades, auquel elle s'appliquait.

Qui pourrait parler dignement de la fervente charité qu'avait la vraie amie de Dieu, madame sainte Douceline? Elle était si solidement enracinée en l'amour de Dieu, que quand elle en entendait parler, elle s'émouvait aussitôt et s'enflammait; et elle laissait paraître extérieurement, en son corps et sur sa figure, des marques de cette flamme qui brûlait son cœur de l'amour du Seigneur; et elle paraissait tout embrasée de cette ardente affection.

Tout ce monde lui semblait comme une représentation de Dieu; tout ce qu'elle voyait lui représentait son Seigneur, et son amour savait le retrouver dans tous les êtres. Elle contemplait dans les belles choses la suprême beauté, dans les mélodies, les douceurs divines, et elle se réjouissait en toutes les œuvres de Notre Seigneur. Il n'y eut jamais de plus grande ardeur en dévotion que celle que l'on voyait en notre Sainte, et l'amour souverain qu'elle avait pour Dieu l'avait si bien liée à toutes les créatures, qu'en chacune elle reconnaissait avoir un créateur et un commencement.

Sa charité s'étendait surtout sur les pauvres et sur les malades, qu'elle servait avec une admirable affection, secourant tous ceux qu'elle pouvait. Quand il n'était pas en son pouvoir de procurer aux malheureux les choses temporelles, elle donnait tout son cœur avec générosité, et leur rendait personnellement tous les services possibles.

La Sainte avait l'habitude, pour l'amour du Seigneur, de faire toutes ces œuvres de charité avec une compassion

inépuisable et une grande sollicitude. Elle entretenait des femmes qui allaient rechercher les pauvres et les lui amenaient; et elle les recevait comme la personne même de Jésus-Christ. On remplissait joyeusement de ces pauvres malades les maisons de la rue où elle habitait, et elle les y servait, et les faisait servir charitablement, ne refusant jamais aucun de ceux qui lui venaient pour l'amour du Seigneur.

Tout ce service se faisait à Roubaud, et on les traitait avec le plus grand soin, et on donnait des lits à tous ceux qui se présentaient au saint nom de Dieu. Et quand elle encourageait les autres à faire ces bonnes œuvres, elle leur disait avec chaleur: «Ne pensez pas, mes filles, que ceux que vous servez soient des hommes; non, disait-elle, c'est bien la propre personne de Jésus-Christ.»

Elle revenait un jour de l'église, et elle rencontra un pauvre qui était bien mal arrangé. Dès qu'elle le vit, elle fut percée au cœur d'un glaive de merveilleuse compassion à son égard, et aussitôt qu'elle fut arrivée à la maison, elle l'envoya prendre. Quand elle le vit si souffrant et si malade, la tête et les jambes rongées par les vers, et le corps tout couvert de plaies, elle eut au fond du cœur le souvenir de son pauvre Seigneur Jésus-Christ, et pour l'amour de lui, elle voulut le servir avec une charité particulière. Elle commença très dévotement à nettoyer ses blessures, à en extraire les vers, à laver ses plaies, se tenant humblement à genoux devant lui.

On le logea ensuite dans une maison voisine de Roubaud, et on l'y servit charitablement pendant trois jours, lui donnant abondamment tout ce dont il avait besoin. Lui, cependant, ne voulait point manger devant celles qui le soignaient, et faisait mettre sur une fenêtre, à la tête du lit, tout ce qu'on lui apportait. Chaque soir, après l'avoir servi et après avoir tout mis en ordre, les

dames fermaient la porte à clef, quand elles se retiraient, de manière qu'il ne pouvait sortir de la maison où il était enfermé, si on ne venait lui ouvrir. Et quand on l'eut ainsi servi trois jours, la troisième nuit, alors que les portes étaient closes, comme d'habitude, les bonnes femmes qui couchaient dans la maison, près de la cabane du jardin où était le malade, virent, vers la minuit, une grande clarté dans le jardin qui semblait tout en feu, comme si on y avait allumé quantité de brandons.

Toute la nuit, on vit cette lumière dans le jardin. Le matin, ces femmes vinrent sonner à Roubaud pour prendre la clef, et voulurent aller regarder le malade. Mais, quand elles eurent ouvert, elles ne le trouvèrent aucune part, et il fut impossible de savoir ce qu'il était devenu. On le fit rechercher immédiatement dans tous les hôpitaux, et en beaucoup d'autres endroits, mais on ne le trouva pas.

Elles étaient toutes pleines de joie et d'étonnement. On retrouva sur la fenêtre toute la nourriture qu'on lui avait apportée: il n'y avait pas touché. Et, bien qu'elle y fût depuis trois jours, elle était aussi belle, et d'aussi bonne odeur, que si on l'y avait mise récemment. Et la viande du premier jour était aussi fraîche que celle du dernier, et il n'y était survenu aucun changement.

La Sainte se conformait, pour la charité, à tout ce qu'elle voyait de vertueux dans les saints et les saintes; aussi peut-on la comparer à beaucoup de saints, parce qu'elle imitait de chacun une vertu. Elle disait parfois à ses familières, pour les exciter à croître dans la pratique du bien, qu'elle n'entendit jamais vanter une perfection d'un saint, qu'elle ne la prît pour elle.

CHAPITRE NEUVIÈME

Le neuvième chapitre traite de l'application et de la ferveur de son oraison, et de ses hauts ravissements.

La Sainte avait acquis la grâce de l'oraison par le merveilleux exercice qu'elle en avait fait; car en tout temps, depuis son enfance, elle s'y était admirablement accoutumée. Il ne lui semblait pas possible que personne pût bien servir Dieu sans elle, et elle s'y prenait de toutes les manières pour engager et exciter les autres à s'y appliquer. Bien des fois elle leur disait: «Soyez assurées que tant que vous continuerez l'oraison, votre établissement durera, et vous persévérerez en tous biens; mais dès qu'elle disparaîtra d'entre vous, dès que vous l'abandonnerez, je regarde tout comme perdu. Car, disait-elle, c'est l'oraison qui est le lien et la garantie de notre institut.»

L'oraison était son refuge en toutes choses; on aurait dit qu'elle avait réglé sur elle tout son temps et toutes ses œuvres. Son esprit en était venu à une telle élévation de pensée, que même manger et boire lui étaient un sujet d'oraison. Souvent, pendant qu'elle mangeait, elle était attirée vers Dieu, et alors elle s'oubliait tellement, qu'elle ne savait plus manger. C'est qu'en tout ce qu'elle voyait de bon et de doux, elle contemplait et admirait la souveraine douceur et l'infinie bonté de Dieu; par suite de quoi, elle oubliait toutes choses, et elle s'oubliait elle-même, pour le souvenir qu'elle avait de son Seigneur.

Cette sainte femme fut resplendissante dans l'exercice des plus hautes vertus, comme l'avait prophétisé son frère, le saint ami de Dieu, frère Hugues de Digne, qui avait dit d'elle: «Que son intelligence affectueuse ne pouvait porter

son esprit qu'à de grandes choses; tant elle était fervente en Dieu Notre Seigneur.» Car bien qu'elle fût une femme simple et sans lettres, Notre Seigneur l'éleva aux plus sublimes hauteurs de la contemplation. Pendant de longs espaces de temps, appliquée continuellement aux choses du ciel, elle était si souvent élevée à Dieu en de sublimes extases, comme étant présente devant lui, qu'elle semblait mener parmi les hommes la vie d'un ange, plutôt que d'une femme.

Elle aimait et recherchait les lieux solitaires, pour pouvoir être plus complètement avec Dieu. Elle avait pour cela un oratoire secret, où elle se mettait à prier Notre Seigneur, et à s'unir plus familièrement à Dieu dans l'oraison. Elle arrosait ce lieu de saintes larmes, et, demeurait dans une continuelle contemplation. D'où il s'ensuivait que l'amour qu'elle avait pour Jésus-Christ engendrait en elle de nouveaux désirs, par l'effet desquels elle s'enivrait de nouvelles ardeurs; et elle s'élevait au-dessus de toutes les choses humaines, et était transportée hors d'elle-même.

Elle ne pouvait pas ouïr parler de Dieu, de Notre Dame, de saint François, ou des Saints et des Saintes, qu'elle ne fût prise aussitôt d'une extase. Beaucoup de fois, elle était suspendue dans une si haute contemplation, qu'elle demeurait ravie tout l'espace d'un jour; et éprouvant dans cet état des sentiments surhumains, elle ne connaissait ni ne sentait rien de ce qu'on faisait autour d'elle. Cela fut bien souvent constaté, de toutes sortes de manières, par diverses personnes, qui la voyant dans ses ravissements, la poussaient et la tiraient fortement, et lui faisaient même beaucoup de mal, sans pouvoir parvenir à la faire remuer.

Quelquefois elle était suspendue en l'air, sans s'appuyer à rien, sans toucher des pieds à terre, si ce n'est des deux gros orteils; et elle était si fort élevée, soutenue en l'air par la force de son merveilleux ravissement, qu'il y avait entre elle et la terre l'espace d'un pan; de sorte que bien des fois, pendant qu'elle demeurait dans cette position, on lui baisait le dessous des pieds.

Elle était un jour en extase, dans l'église des frères mineurs; et un noble chevalier, nommé Jacques Vivaud, qui était le seigneur du château de Cuges, se trouvait dans la même église, avec son fils, le soir d'une fête, lorsque déjà le sermon était terminé. Et sa femme, qui était une noble dame dévouée aux bonnes œuvres, et que l'on nommait Madame Sanche, lui fit savoir que la sainte mère était dans l'extase depuis le matin jusqu'à cette heure, et qu'ellemême l'avait accompagnée dans une chapelle des religieux, où elle avait communié ce jour-là.

Quand cet homme eut appris de la bouche de sa femme que la Sainte était encore dans cet état, poussé par un grand sentiment de dévotion, il voulut aller la voir. Et il la vit élevée en l'air, où elle demeurait suspendue par l'effet de la merveilleuse attraction qui la portait vers Dieu. Elle ne touchait à rien, et ne s'appuyait d'aucune part; mais elle était au-dessus de terre, si haut, que le noble seigneur et son fils s'agenouillant avec un profond respect, et baissant leurs chaperons, baisèrent dévotement la plante de ses pieds. Ce qu'ils virent les remplit d'une joie admirable, et d'une allégresse spirituelle. Et ils le racontèrent depuis à beaucoup de personnes, avec assurance, affirmant qu'ils l'avaient vue ainsi de leurs propres yeux, et baisé ses pieds de leur propre bouche.

Une autre fois, la même chose arriva à Raymond du Puy, de la même ville de Marseille, qui la vit en extase dans l'église des religieux, devant l'autel où elle avait communié; elle était élevée au-dessus de terre, de la même manière que l'autre l'avait vue. Et ce citoyen se mit alors pieusement à genoux, et mesura avec la main l'espace qui la séparait de la terre, et trouva qu'il s'en manquait de plus d'un pan que ses pieds touchassent le sol. Alors, plein de foi, il mit toute sa tête, dont il souffrait beaucoup, pardessous ses pieds vénérables, et il les lui baisa avec une grande dévotion. Depuis lors, il n'eut jamais plus de mal à la tête, et, au contraire, il l'eut désormais libre, saine et pleine de force.

Il avait, en outre, à l'un de ses yeux une fistule qui le tourmentait depuis assez longtemps, et qu'il n'avait pu guérir. Mais à partir de ce moment, il ne sentit plus aucune atteinte de ce mal, et en fut entièrement délivré en fort peu de temps.

Il racontait aussi que Dieu, par les mérites de la Sainte, lui avait fait une grande grâce; car, avant que ce que nous avons dit ci-dessus fût arrivé, il y avait, entre lui et sa femme, une grande discorde, et ils ne pouvaient jamais être en paix, tellement ils étaient animés l'un contre l'autre. C'est qu'une personne, poussée par l'esprit mauvais, avait fait certaines opérations criminelles pour leur nuire, afin qu'ils ne pussent pas vivre ensemble, et qu'ils s'éloignassent l'un de l'autre. Mais après qu'il eut vu la Sainte dans son extase, en peu de temps la plus grande paix régna entre eux; et celle qui leur avait nui se reconnut subitement, lorsqu'il fut parti. Il s'en revint de l'église le cœur tout consolé de ce qu'il avait vu, et la personne qui les poursuivait se fit connaître à eux, et défit ce qu'elle avait fait contre eux. Elle était elle-même fort embarrassée pour savoir comment et pourquoi elle avait été si soudainement changée, en une chose qu'elle ne croyait pas devoir jamais

abandonner. Mais elle en éprouva un tel repentir, qu'elle n'eut aucun repos jusqu'à ce qu'elle eût confessé sa faute, et remédié à tout. Depuis lors, jamais pareille chose ne leur arriva. Ils vécurent de longues années dans une paix parfaite; et le prud'homme mit ensuite par dévotion une de ses filles à Roubaud.

Il y eut aussi une dame, nommée Béatrix, qui était venue d'un autre pays pour servir Dieu à l'exemple de la sainte mère, et pour être de son institut. Et elle affirmait avec serment qu'elle avait mesuré de ses propres mains l'espace que la sainte mère était élevée au-dessus de terre, durant un ravissement auquel elle avait assisté dans l'église des religieux, un jour de fête de Notre Dame, après qu'elle eut communié dans la chapelle de sainte Cécile. Tout son corps était suspendu en l'air, un de ses pieds était éloigné du sol de la largeur d'un tour de main, l'autre ne s'appuyait à terre que de l'extrémité, ou soit de la pointe du gros orteil. Et elle demeura dans cet état depuis le moment qu'elle eut communié, jusqu'au soir vers Complies.

Beaucoup d'autres personnes remarquèrent aussi qu'elle s'élevait en l'air dans ses extases, et mesurèrent la distance de leurs propres mains, à diverses reprises. Et il y en eut beaucoup qui, dans ces circonstances, lui baisèrent la plante des pieds, par dévotion, comme on l'a dit ci-dessus.

La certitude et la vérité de ses extases furent prouvées de diverses manières; car, pour s'en mieux assurer, on lui plantait dans le corps des pointes de fer, et on la piquait avec des aiguilles, sans qu'elle sentît rien, sans qu'elle fît un mouvement.

Elle était un jour ravie dans l'église des frères mineurs; une personne s'approcha d'elle, et comme elle doutait de la vérité de l'extase, elle tira un poinçon qu'elle portait, et le lui enfonça méchamment. La sainte mère ne remua pas, et ne le sentit point. Mais après, on trouvait les contusions et les cruelles piqûres qu'on lui avait faites; au point que la Sainte, retournée en son état ordinaire, en ressentait de grandes douleurs, et en souffrait beaucoup, bien qu'elle ne s'en plaignît pas.

La première fois que le roi Charles la vit ravie, il voulut éprouver si son ravissement était réel. Ce fut au temps qu'il était comte de Provence; et il l'éprouva de cette manière. Il fit fondre du plomb en quantité, et le fit jeter tout bouillant sur ses pieds nus, en sa présence: la Sainte ne le sentit pas. Par suite de cela, le roi eut pour elle une telle affection, qu'il la fit sa commère. Mais quand elle fut revenue de l'extase, elle sentit une grande douleur aux pieds, et d'insupportables angoisses. Elle en fut beaucoup malade, et hors d'état de marcher.

Quand elle retournait de ses hauts ravissements, elle se montrait pauvre, défaillante, bonne pour toutes, s'assurant soigneusement de l'état du couvent, demandant si tout allait bien, s'informant même de leurs petites affaires; tout comme si elle ne venait pas de recevoir de Notre Seigneur de merveilleuses grâces. Elle s'étudiait ainsi à se faire voir, après ces faveurs, humble et pécheresse, pour éteindre dans leur cœur le souvenir de ce qui s'était passé, et faire qu'elles n'y crussent pas. Car elle cachait de tout son pouvoir, même à ses familières, les grâces qu'elle avait reçues de Notre Seigneur.

Deux ans entiers, elle parvint à empêcher que ses extases ne fussent connues de qui que ce fût, tant elle s'en cachait; jusqu'à ce qu'elle fut élevée à un si haut degré de contemplation, qu'elle ne put plus rien dissimuler à celles qui étaient les témoins de sa vie, ni se cacher d'elles. Car, en quelque endroit qu'elle fût, lorsqu'elle

entendait parler de Dieu, elle entrait en extase. Si elle était à table à écouter la lecture, et qu'il s'y rencontrât quelque parole dévote, elle était incontinent ravie, à la table même, et ne mangeait plus.

Si elle entendait un air qui excitât sa dévotion, et qui lui plût, elle était aussitôt entraînée vers son Seigneur; et elle ne pouvait supporter aucun doux son, ni presque aucun chant, pas même le chant des oiseaux, qu'elle ne fût hors d'elle. Un jour, elle entendit chanter un passereau solitaire, et elle dit à ses compagnes: «Quel chant solitaire a cet oiseau!» Aussitôt elle fut en extase, attirée à Dieu par le chant de cet oiseau.

Si profonds et si merveilleux étaient ses glorieux ravissements, que parfois elle ne pouvait plus en revenir, tant elle y était fixée. Ses sœurs redoutaient beaucoup qu'elles ne la perdissent de la sorte; car son corps, qui était très affaibli par la longue pénitence qu'elle avait faite, ne pouvait porter la grande force de l'esprit.

Dans cet état, elle s'attachait à Dieu si pleinement et si fortement, que son corps était près de tomber en défaillance. Au retour, il était si épuisé, qu'il demeurait presque sans aucune force physique; parce que la nature ne s'appuyait sur rien, et n'opérait rien en elle, tant qu'elle était ainsi. On avait ensuite bien de la peine à la faire revenir, car il semblait qu'il ne restait plus de vie en elle. Et l'attrait qui la poussait vers Dieu était si grand qu'il surmontait toutes ses forces naturelles.

Ses extases devinrent bientôt telles qu'elle ne put plus les cacher, même aux séculiers; car elle en vint au point qu'elle ne pouvait entendre ni messes, ni sermons, ni même communier, qu'elle ne fût ravie pendant tout le jour. C'est pourquoi beaucoup de gens en furent témoins, des séculiers et des religieux sans nombre, des barons et

des prélats, et même des princes, des rois et des comtes, et bien d'autres encore. Et la chose était si fréquente et si prolongée qu'elle devint publique.

Quand cela lui arrivait, elle demeurait d'abord dans le même état où elle se trouvait, jusqu'à ce que la force qui l'attirait la faisait bien des fois s'élever de terre. Et étant en extase, elle tenait continuellement les yeux levés au ciel, et fixés en haut vers celui après qui elle soupirait.

Le peuple accourait en foule pour la voir et la contempler dans cet état, quand il pouvait le savoir, et il la regardait comme un ange: tel était l'air de suprême bonté qui éclatait sur sa figure. On se précipitait tellement vers elle pour toucher au moins ses vêtements, par dévotion, qu'il y avait souvent un grand péril, à cause de la grande presse du peuple qui s'y trouvait; et quoi que fissent les religieux, ou bien ses compagnes, rien ne pouvait parvenir à l'empêcher. Lors même qu'elle était avec ses sœurs dans la chapelle, après avoir communié, et que les grilles étaient fermées, pour que personne ne pût y entrer, on montait sur les grilles avec impétuosité; et on craignait qu'elles ne fussent rompues, à cause de la grande foule qui se jetait dessus, pour pouvoir la voir quand elle était ravie.

La dévotion que le peuple avait en elle était si grande, que les pécheurs se convertissaient à ce spectacle; tant on avait le cœur changé en la regardant dans l'extase. Et certainement, les grandes consolations qu'on recevait alors de Notre Seigneur, et le renouvellement qu'on ressentait dans son âme, en voyant les merveilles que Dieu opérait en elle, étaient des témoignages certains de la vérité de ses saints ravissements, qui ne venaient pas d'un amour feint, mais de la fervente et miraculeuse ardeur qu'elle avait pour Dieu, et du désir céleste des choses d'en haut.

Et comme la sainte femme renfermait en elle-même, tant qu'elle pouvait, les dons secrets qu'elle recevait de la bonté de Dieu, elle cessa, pour ce motif, d'assister aux sermons et aux messes conventuelles, afin d'éviter que le peuple la vît en cet état. Elle omit aussi, pour la même raison, de communier les jours de grandes fêtes; et pour qu'on s'en aperçût moins, elle communiait la veille des fêtes, de grand matin, au lever de l'aurore. Elle le faisait si dévotement qu'elle inspirait de la dévotion à tous ceux qui la voyaient.

Après la communion, elle entrait en extase; car, quand elle venait pour recevoir ce saint sacrement, son ardeur la faisait fondre d'amour pour ce bienfait du Seigneur. C'est pourquoi elle ne demeurait plus en elle-même, et elle était transportée tout entière en celui qu'elle aimait. Et toutes les fois qu'elle communiait, elle s'offrait à Dieu avec tant d'ardeur, qu'on aurait dit que son corps allait défaillir, pour la grande ferveur d'esprit qui la consumait. Et elle était si attirée vers Dieu dans ses ravissements, qu'il semblait parfois qu'elle n'en pourrait plus revenir: tellement elle s'attachait à celui qu'elle avait trouvé.

Quelquefois il était si tard quand elle retournait de l'extase, qu'on la ramenait à Roubaud avec des lumières. Car, lorsqu'elle était en cet état surnaturel, elle unissait si fortement son âme à Dieu par amour, qu'elle en paraissait presque toute languissante, quand, il fallait s'en séparer, et l'on aurait pu croire qu'on lui transperçait toutes les moelles de son corps. Et si grande était son affection, que tout ce temps ne lui paraissait pas durer une heure, ni un instant; car son âme était continuellement brûlée par ce désir. Aussi, retournant un jour d'une de ses extases, elle disait avec un grand abattement de cœur: «Oh! que c'est

peu, oh! que c'est peu!» Et en disant cela, le cœur semblait lui manquer entièrement. Pour ce motif, elle ne voulait pas communier en présence du peuple, pour pouvoir être plus intimement avec son Seigneur.

Quand elle se trouvait avec des personnes qui parlaient de Dieu, et qu'elle se sentait saisie par l'attraction de l'esprit, elle cherchait aussitôt à y échapper, en se faisant quelque douloureuse blessure, pour la détourner, afin qu'on ne pût pas reconnaître l'amour qu'elle avait pour Dieu. Un religieux fort dévot, qui était lecteur au couvent de Paris, se trouva une fois de passage à Marseille. Et il désirait beaucoup de voir la Sainte, et de lui parler, à cause du bien qu'il avait entendu dire d'elle; car la bonne odeur et la renommée de sa sainteté s'étaient répandues au loin.

Il vint donc un jour la voir, et après lui avoir parlé de Notre Seigneur, le lecteur dit à la sainte femme: «Dame Douceline, qu'est-ce que l'âme?» Et la Sainte de Dieu répondit humblement: «Frère, ce n'est pas à moi, qui suis une femme simple et pauvre de tout bien, de répondre à cette question.» Quand il eut ainsi reconnu son humilité, le lecteur persista encore davantage à l'interroger.

Et tout à coup, l'esprit de la Sainte s'enflamma en réfléchissant à la demande par laquelle il la pressait tant; et aussitôt elle se trouva en extase, attirée par la force du merveilleux sentiment qu'elle avait de la parole que le religieux lui disait. Et alors on s'aperçut que ses mains étaient déchirées et bleuâtres en divers endroits, parce qu'elle se les piquait avec des aiguilles, sous son manteau, pour ne pas entendre ce qui lui était dit. Mais telle était l'ardeur de son esprit et sa force, supérieure à celle de la chair, qu'aucune douleur ressentie en son corps ne pouvait lui faire perdre le sentiment qu'elle avait de Dieu.

Quand le religieux vit cela, il en fut émerveillé, et tout consolé de la bonté de Dieu. Et il s'en alla en louant Notre Seigneur, et la laissa dans son ravissement. La nuit était déjà avancée, qu'elle était encore dans le même état; lorsque subitement elle s'éleva en haut avec une grande ferveur, sa figure devint vermeille et tout enflammée, et elle se mit à répondre à la question posée, et elle dit: «Qu'est-ce que l'âme? C'est le miroir de la majesté divine, et en elle Dieu a apposé son sceau.» On rapporta cette réponse à ce grand lecteur, qui dit, en l'apprenant: «En vérité, tous les maîtres et tous les professeurs de Paris n'auraient pas pu résoudre mieux cette question.»

Lorsque le comte de Provence l'envoya chercher, à cause du songe qu'avait eu la comtesse, celle-ci avait un grand désir de la voir en extase; et pour lui en donner l'occasion, elle voulut recevoir la communion, et elle pria la Sainte de communier avec elle. Mais la sainte femme qui fuyait, le plus qu'elle pouvait, la gloire du monde et les louanges des hommes, lui répondit avec humilité qu'elle n'était pas préparée pour recevoir son Seigneur.

Alors la comtesse fit venir un bon religieux, pour prêcher devant elle, lequel se mit à les entretenir ardemment de Notre Seigneur. En entendant ses paroles, la Sainte fut aussitôt emportée par la ferveur de l'esprit, et tomba en extase, malgré qu'elle eût fait tous les efforts possibles pour éloigner d'elle ce sentiment qui la pénétrait, et y échapper pour lors. Ses mains étaient toutes couvertes de meurtrissures, tellement elle les avait tourmentées pendant ce sermon. Quand la comtesse vit cette merveille, elle se réjouit fort en Notre Seigneur. Elle fit venir tous ses enfants, les fit mettre respectueusement à genoux devant la Sainte, leurs chaperons baissés, et leur fit baiser ses

mains. Elle demeura fort longtemps dans ce ravissement; et la comtesse, qui fut ensuite reine de Sicile, la prit depuis lors en grande et spéciale affection.

Mais il y eut certaines personnes qui, pour mieux s'assurer de la réalité, firent sur elle, sans aucun scrupule, de douloureuses épreuves. Elles lui enfonçaient des aiguilles dans les doigts, entre la chair et l'ongle, afin de la bien faire souffrir, pour qu'elle fit quelque mouvement. Mais la Sainte de Dieu était tellement attirée par le sentiment vrai et fort qu'elle avait pour son Seigneur, qu'elle ne ressentait en cet état aucune douleur corporelle, quelque violente qu'elle fût. C'est pourquoi elle ne remua pas, quoi qu'on pût lui faire. Mais, quand elle fut revenue à elle, après l'extase, elle en demeura toute meurtrie, et souffrit de grandes douleurs. Tout cela fit que la cour entière louait le Seigneur de ce qu'ils avaient vu en elle, et depuis ce moment elle y fut en grande vénération.

Il arriva aussi que le comte d'Artois vint en Provence; et comme c'était un homme fort pieux, entendant parler de l'éminente sainteté de cette femme, et de ses extases, il fut pénétré d'une vive dévotion pour elle, et eut grande envie de la voir en cet état. Et quand il fut à Marseille, il alla la voir, et conduisit avec lui quelques bons religieux, qui dirent des choses édifiantes sur Notre Seigneur. Et ils se mirent à parler des stigmates de monseigneur saint François, pour lequel elle avait un amour extrême, et de ce doux entretien qu'il y eut entre le Séraphin et monseigneur saint François, lorsqu'il lui donna ses plaies.

La Sainte, en se sentant émue par les discours des religieux, commença à se torturer en secret, sous son manteau, et à s'humilier profondément. Et après on trouva sur ses mains les meurtrissures et les contusions qu'elle s'était faites, pour échapper au sentiment qui s'emparait d'elle, et

pour ne point entendre ce qu'on disait. Mais tout cela ne lui servit de rien: son esprit était trop embrasé pour qu'aucune douleur pût éteindre l'ardeur qui la consumait.

La sainte contemplatrice de Dieu fut si fort enflammée par les paroles des religieux, qu'elle tomba en extase. Quand le comte vit cela, il en ressentit une très grande joie, ayant ainsi obtenu ce qu'il désirait tant. Il se leva aussitôt plein d'allégresse, enleva son chaperon, et pour témoigner tout son respect, il s'en alla, en se traînant sur les genoux, depuis la porte de l'oratoire jusqu'à l'endroit où elle était, et lui baisa les pieds dévotement. Il eut dès lors pour elle une très grande dévotion, et la quitta joyeux et consolé, tandis qu'elle était encore ravie.

Elle resta en effet longtemps dans ce ravissement, et tandis que ses filles l'entouraient, elle s'éleva soudain, dans une grande ferveur, en disant joyeusement: «Je me suis réjouie en entendant dire que nous irons dans la maison du Seigneur.» En disant cela, elle ouvrit les bras, les étendit en forme de croix, et s'élança si haut de terre, qu'elle semblait vouloir aller au ciel; et son visage respirait une joie merveilleuse.

Quand ses filles la virent monter ainsi, elles se précipitèrent toutes ensemble sous ses bras, et lui demandèrent avec confiance si elles seraient sauvées. Et elle leur répondit, la figure enflammée d'une ardeur incomparable: «En vérité, je vous assure que sous les ailes de saint François vous serez toutes sauvées.» Il serait impossible de dire combien fut grande la joie qu'elles eurent toutes en entendant cette parole. Les consolations qu'elles en ressentirent au fond du cœur étaient si extraordinaires, qu'il leur semblait presque qu'elles étaient avec Dieu.

Lorsqu'ensuite la Sainte se fut reconnue, et fut revenue de son ravissement, elle se souvint que le comte avait été là, et elle en eut une grande douleur. Elle s'en montra si contrariée, qu'il serait difficile d'exprimer l'affliction profonde qu'elle éprouvait de ce que le comte l'avait vue en cet état. Et elle disait à toutes, avec des larmes amères: «Mauvaises sœurs, pourquoi avez-vous souffert cela, et m'avez-vous donnée en spectacle? Comment avez-vous pu commettre une telle méchanceté, et me trahir de la sorte?» Elle disait ensuite à Notre Seigneur, dans l'amertume de son âme: «Seigneur, je vous en conjure, confondez-moi devant tous.» Et elle témoignait tant de confusion, qu'il semblait qu'un grand mal lui fût arrivé.

Toutes les fois qu'elle comprit ou connut que des étrangers l'avaient vue dans ses ravissements, elle montrait la même douleur et la même confusion. C'est pourquoi elle commanda à toutes, en vertu de la sainte obéissance, et avec autant de force qu'elle put, que personne n'osât la faire voir et la montrer à qui que ce fût, tant qu'elle serait dans cet état merveilleux.

L'amour qu'elle avait pour son bienheureux père saint François était si grand qu'on ne saurait l'exprimer. Elle avait toujours à la bouche le nom de monseigneur saint François, ce qui démontrait qu'elle l'avait continuellement en la mémoire. Mais quand elle retournait de ses hauts ravissements, elle parlait fréquemment de lui, ou de sa pauvreté, ou des marques miraculeuses que le Saint reçut des plaies de Jésus-Christ.

Un jour qu'elle avait été ravie dans l'église des frères mineurs, après être restée longuement devant l'autel où elle avait communié, elle quitta subitement la place où elle était, et pleine de ferveur, s'en alla avec une grande impétuosité à l'autel de monseigneur saint François, criant à haute voix : «Le voilà, le voilà, saint François! Il sera fortement contredit; mais assurément ce sera toujours à tort. Car certainement il emportera le camp, et aura la victoire. Et il ne pourra être vaincu, parce qu'avec le sceau du Seigneur il épouvantera tous ses adversaires. Il vient, dit la Sainte, il vient, avec son oriflamme déployée, le porte-drapeau du Christ, portant le sceau au souverain roi, avec lequel il fortifiera les chevaliers de l'armée du Seigneur, marquant tous ceux qui seront ses disciples. Et il montrera le drapeau du roi, qu'il porte imprimé profondément dans son corps, pour encourager tous les combattants.»

Et elle disait cela avec une admirable allégresse, et une joie extrême, dans le cœur et sur le visage. Car quand elle parlait du gonfalonier de l'armée du Christ, monseigneur saint François, marqué des sacrés stigmates, elle ne se possédait plus, et était aussitôt emportée par un sentiment surhumain, pour la grande dévotion qu'elle avait pour le chancelier de Jésus-Christ. En lui, après son Seigneur et sa mère bénie, mais avant tous les autres saints, elle mettait sa confiance, et voulait suivre en tout ses exemples. Bien des fois, on la trouvait ravie, le livre en main, lisant la vie de ce saint; elle engageait tout le monde à avoir de la dévotion pour lui; et dans presque tous ses discours, elle parlait à tout propos de saint François.

Chaque jour son esprit s'élevait à une plus haute contemplation. Elle ne pouvait entendre aucun chant de l'église qu'elle ne fût ravie aussitôt; c'est pourquoi elle n'assistait qu'à des messes basses, et dites à part. Tous les ans, elle passait avec Dieu, dans une contemplation non interrompue, toutes les fêtes de Noël; car, se ressouvenant

des grands bienfaits reçus en ce jour, elle ne pouvait se contenir, et le souvenir seul l'attirait vers Dieu. Elle passait donc ces jours dans un continuel ravissement.

Une fois, à Noël, elle voulut communier dans la nuit, après mâtines, à la messe de minuit, par dévotion pour l'heure où le fils de Dieu naquit; et elle communia secrètement dans la chapelle de sainte Cécile, où elle avait coutume de recevoir la communion. Et quand elle eut reçu son Seigneur bien-aimé, ayant en mémoire comment il se fit homme en cette nuit même, elle ressentit une telle affection pour ce glorieux enfant qu'elle aimait tendrement, qu'elle entra aussitôt en extase. Et elle demeura dans cet état merveilleux tout le reste de la nuit, et le jour tout entier de Noël, sans discontinuer; et elle passa spirituellement cette glorieuse fête avec l'enfant nouveau-né et avec sa mère; et de toute la journée, elle ne prit aucune autre nourriture.

Mais lorsqu'elle retournait de ces saints ravissements, elle prononçait des paroles de l'Écriture se rapportant à la fête, ou aux grâces dont elle est la source. Alors elle était toute joyeuse; et tant pour la nouveauté de sa joie, que pour l'ardeur de son esprit, elle avait la figure vermeille et enflammée, quoiqu'auparavant elle l'eût toute mortifiée, à cause de ses grandes et longues pénitences.

Chaque année, le jour du Vendredi-Saint, elle demeurait dans un continuel ravissement tout le jour et toute la nuit qui le suit. Et elle se renfermait dans son oratoire, pour que personne ne pût la voir; si ce n'est que quelquefois ses filles enfonçaient les portes, et la trouvaient en extase. Et tels étaient, chaque fois, les sentiments que lui inspirait, ce jour-là, pour Jésus-Christ, le souvenir de ses souffrances, qu'elle semblait près d'expirer en pensant à la passion du Seigneur et au martyre de la Vierge.

L'expression de douleur et d'angoisse qui éclatait alors sur sa face était si effrayante, qu'on osait à peine la regarder durant ce jour, tandis qu'elle était ravie. En effet, sa figure montrait une si grande affliction, dans ces extases sublimes du Vendredi-Saint, que personne ne pouvait en supporter la vue.

Il arriva une fois, en un pareil jour, qu'étant ravie, elle pleurait amèrement les douleurs de la Sainte-Vierge et de son fils; et elle criait à haute voix, si lamentablement, que toutes souffraient de la voir ainsi désolée, et de fort loin on entendait ses cris. Elle avait pour la bienheureuse Vierge une si grande compassion, qu'elle semblait devoir mourir avec elle, tellement elle était remplie de sa douleur. On reconnaissait avec évidence, aux signes qu'elle en donnait, et à l'amertume qu'elle éprouvait, que les souffrances qu'endura Jésus-Christ lui étaient alors révélées. Et elle les ressentait avec une telle force qu'il semblait que toutes les veines de son corps allaient se rompre par la douleur que cette vue lui causait.

Et elle disait à la Vierge avec des cris amers: «Mère, voyez ce qu'on fait de votre fils, comme on vous le blesse, comme on vous le déchire, comme on vous le tue, comme on le traite horriblement!» Et alors elle pleurait si douloureusement, que rien ne saurait l'exprimer. Puis elle dit qu'elle n'en pouvait plus, et elle demeura défaillante, épuisée de douleur, ne pouvant supporter un tel tourment. Elle resta ainsi tout le Vendredi-Saint, et la nuit aussi, sans manger et sans boire: on aurait dit qu'elle était réellement morte.

Quand les sœurs virent que les matines étaient dites et la nuit écoulée en grande partie, sans qu'elle remuât, elles eurent une grande peur; car il ne semblait pas, à la voir, que la vie fût encore en elle. Elles l'appelèrent donc et la secouèrent; mais tout ce qu'elles firent ne put la faire bouger; et elle fut dans la même position, jusqu'après le premier sommeil. Quand minuit fut venu, elle commença à remuer; mais elle était si pleine des souvenirs de ce jour, qu'elle ne savait ce qu'elle faisait, et n'entendait rien de ce qu'on lui disait.

Alors vint une dame que la Sainte appelait sa prieure, et à qui elle avait promis obéissance; elle fit mettre la table, et lui dit de manger. Mais elle était si pénétrée encore de la bienheureuse contemplation dans laquelle elle avait été plongée, qu'elle avait oublié toutes les choses temporelles. Et elle demandait ce que c'était que manger; car son âme était occupée de toute autre chose. Et sa prieure lui commanda de manger, disant que la table était mise, que le jour était passé, les matines dites, et qu'il était temps de manger; qu'elle le voulait. Et la sainte femme répondait: «Qu'il était bien vrai que la table était mise et préparée pour tous, cette table en laquelle était l'agneau immolé pour nous.»

Incontinent, elle retombait dans son extase, ne comprenant rien à tout ce qu'on lui disait, et ne pensant qu'à cette table bénite de la croix, vers laquelle tout son entendement se portait. Et quand la sœur qui était sa vicaire lui commandait de manger, elle disait qu'on lui en donnât l'ordre par l'obéissance que Jésus-Christ porta sur la croix. Et l'extase durait toujours. Ce débat continua si longtemps, que toutes en étaient péniblement affectées. On ne pouvait parvenir à la faire manger, quoi qu'on pût lui dire. Elle était si attirée vers la sainte croix, qu'elle ne répondait pas d'autres paroles que celles dites ci-dessus, et immédiatement elle retournait à son ravissement.

Quand presque toute la nuit fut passée, on la poussa et on la tira de telle manière qu'on la remua par force, et avec une grande peine on put la faire manger un peu. Tandis qu'elle mangeait, on lui dit qu'une noble dame qui lui était complètement dévouée, Madame Mabile de Gignac, mère du révérend père Raimond de Gignac, lui avait envoyé un jeune veau. La Sainte eut à peine ouï ce mot, qu'elle eut en mémoire le veau pascal, et ce souvenir la jeta dans un nouveau ravissement. Elle y demeura toute la nuit, et quoi que l'on fit, on ne put parvenir à l'en retirer. Mais quand vint le lendemain, elle fut toute remplie d'une allégresse spirituelle, et il semblait que rien d'extraordinaire ne s'était passé, tant elle s'occupait des choses du couvent, et de tout ce qui le concernait.

Une autre fois, le même jour, elle avait envoyé à l'église celles qui prenaient soin d'elle, et avant qu'on fit l'exaltation de la croix, elles vinrent voir si elle n'avait besoin de rien. Quand elles furent à la porte de Roubaud, elles entendirent, de la rue, la sainte mère qui criait avec une si grande force, qu'il semblait qu'on lui arrachât le cœur. Elles se hâtèrent d'aller à elle, et forcèrent la porte de l'oratoire où elle était renfermée, à l'heure même où l'on exaltait la croix. Et elles la trouvèrent en extase, les bras étendus en croix, ne touchant pas des pieds à terre, tant elle était élevée. Et elle pleurait avec des soupirs amers la passion du Seigneur, et montrait une douleur que rien ne saurait exprimer; car ses angoisses étaient les mêmes que si elle en avait eu le spectacle tout présentement devant ses yeux.

Elle criait amèrement: «Voici le bois de la croix. Ô traîtres pécheurs! Tout le vin dont vous vous saoulez sort d'un seul tuyau, et voici cinq tuyaux qui coulent pour vous! Faux chrétiens! vous vous enivrez sans cesse d'un peu de vin, et vous ne savez pas vous abreuver à ces cinq sources intarissables! Un denier de vin change l'homme de telle manière qu'il ne cherche plus à se venger de toutes les injures qu'on peut lui faire; et ces cinq blessures, par où sort avec tant d'abondance le sang de Jésus-Christ, ne peuvent déterminer les hommes à renoncer à tirer vengeance des injures reçues.» Et il semblait que son cœur se déchirait en pensant aux tourments de Jésus-Christ.

Une autre fois, le Vendredi-Saint, elle était ravie; et au moment où l'on exaltait la croix, elle s'éleva très haut, et commença à crier, avec de grands pleurs, remplis d'angoisses: «Ô monde faux et trompeur! quel terrible châtiment te menace!» Puis elle disait: «Venez, venez, entrez dans la barque; car tout ce qui sera trouvé dehors périra.» Et renforçant sa voix, elle criait plus fort encore, et disait avec une grande énergie: «N'entendez-vous pas crier le nocher? N'entendez-vous pas qu'il crie, entrez dans la barque, car tout ce qui sera trouvé dehors périra? Hélas! disait-elle, ce sont des âmes couvertes du sang de Jésus-Christ!» Elle prononçait ces mots avec une poignante douleur, et des larmes amères. Alors une de ses filles lui demanda: «Et nous, ma mère, y serons-nous dans cette barque?» La sainte mère répondit à cette demande, avec une grande gaieté de cœur: «Oui, vraiment, sous les ailes de saint François vous serez toutes sauvées.»

Un jour de Pâques, il arriva qu'elle était en extase dans son oratoire, et elle demeurait élevée en l'air, soutenue par la force de son merveilleux ravissement, au point qu'une des sœurs mesura avec la main l'espace qu'il y avait de ses pieds jusqu'à terre. Et elle trouva qu'il s'en fallait de plus d'un pan qu'elle touchât le sol, et elle ne s'appuyait à rien. Elle avait la figure tout enflammée, par la grande ardeur

qui la consumait. Et dans son ivresse spirituelle, elle criait avec une grande ferveur et une admirable allégresse: «Quel est celui qui vient d'Edom, qui arrive de Bosra, les vêtements teints de sang?» Et elle montrait un tel sentiment de bonheur, qu'il semblait impossible que son cœur pût contenir une telle allégresse, et la plénitude de joie que son âme recevait de Dieu.

Une autre fois, la veille de l'Ascension, toutes les sœurs s'en étaient allées ouïr les vêpres de la fête, et la sainte mère était restée seule. Et elle se mit en oraison sous un arbre, pour prier Notre Seigneur, et méditer sur le mystère. Quand elles revinrent des vêpres, elles la trouvèrent sous l'arbre, en extase. Elles dirent Complies et Mâtines, sans que durant tout ce temps, elle fit un mouvement. Et la cloche de Sauve-terre sonna le couvre-feu. Quand ses filles virent qu'elle ne bougeait pas, elles se dirent entre elles qu'à raison du serein, il pourrait lui arriver bien du mal, si elle demeurait là, car elle avait la tête beaucoup malade.

Or, pendant qu'elles songeaient à la conduire au dortoir, elle se leva, et se mit à marcher devant elles. Elle alla d'abord toute droite et pénétrée du ravissement qui la possédait, les yeux fixés au ciel, et tout son cœur entraîné merveilleusement vers Dieu. Mais quand elle entra dans le dortoir, aussitôt qu'elle se trouva sous les reliques qui étaient à l'une des extrémités (car elles n'avaient point encore d'oratoire pour les y placer), elle s'agenouilla devant elles, quoiqu'elle fût en extase, et les vénéra. Elle se releva ensuite, et commença à chanter, parcourant le dortoir d'un bout à l'autre, comme si elle eût suivi une procession. Et quand elle avait un peu marché et chanté, elle s'arrêtait et écoutait; puis, après avoir écouté pendant quelque temps, sans marcher, elle répondait et

recommençait à chanter, reprenant sa marche pour suivre ce qu'elle voyait.

Et ce chant paraissait merveilleux à toutes celles qui l'entendaient, et montrait bien qu'il n'était pas de ce monde; car personne ne pouvait percevoir les sons distinctement, ni saisir les paroles. Et il semblait que ce chant lui dévorait et lui consumait toute la moelle des os. Quand elle était à un bout du dortoir, elle se tournait, et se dirigeait de nouveau vers l'autre extrémité. Et elle tourna ainsi tant de fois qu'on ne saurait le dire, allant et revenant, et chantant à son tour, tout comme si elle avait été à une procession. Et la douceur de son chant était telle, qu'elle en était toute languissante. Parfois il leur semblait qu'elle disait: «Nouveau Jésus, nouveau Jésus!» D'autres fois, on aurait dit qu'elle chantait: «Nouveau Jésus, nouvelle Jérusalem, nouvelle cité sainte!» Mais elles ne pouvaient être certaines des paroles qu'elle disait, ni discerner parfaitement les sons.

Toutes marchaient après elle processionnellement, avec des cierges allumés, et l'accompagnaient, pleines de joie et d'une ineffable consolation. Et le renouvellement spirituel qu'elles avaient toutes dans leur cœur, et le sentiment nouveau qu'elles éprouvaient pour Dieu, étaient si grands, qu'elles croyaient avoir part à l'allégresse de la cour céleste; et il leur semblait qu'elles suivaient avec elle la merveilleuse procession que, selon leur intime conviction, elle apercevait dans le ciel.

Et elles comprirent toutes, en voyant ce qu'elle faisait, que de grandes choses lui étaient révélées et manifestées, dans son ravissement, au sujet de la sublimité et de la grandeur de la majesté divine. En effet, elle en donnait des marques évidentes, montrant avec son bras droit et d'une manière imposante, qu'elle voyait la souveraine puissance

de Dieu. Car, quand elle s'arrêtait, elle levait le bras aussi haut qu'elle pouvait, et décrivait un cercle autour de sa tête, avec une grande solennité, indiquant par là le diadème de la magnificence de Dieu; et elle, employait toute la longueur de son bras. Et le respect et l'autorité qu'elle montrait en traçant ce signe grandiose, étaient si extraordinaires, que toutes en concevaient une grande crainte, et une grande révérence pour le Seigneur qu'elle leur représentait.

Elles furent fermement convaincues, vu les signes qu'elle faisait, que Dieu, en présence de tous ses Saints, donnait sa bénédiction à cette maison. C'était, en effet, le moment où l'on construisait à Marseille l'établissement de Roubaud, et le dortoir était alors nouvellement bâti. Elle demeura dans son état de ravissement, jusque bien après l'heure des Matines. Sa figure était alors admirable à voir, et on la regardait avec délices, à cause de l'éclat céleste qui brillait en ses yeux, et de l'allégresse spirituelle qui éclatait sur sa face.

Une fois, le jour de Pentecôte, revenant toute pleine d'ardeur, du ravissement où elle avait été la journée entière, elle racontait avec une indicible ferveur, dans son ivresse spirituelle, comment Dieu le père avait donné ses dons sans réserve aux saints Apôtres, en ce jour béni, et leur avait accordé ses nobles présents, en les enivrant de son Saint-Esprit que le Fils leur avait promis. Et elle parlait avec une grande chaleur de ce vin généreux que les cercles les plus solides ne peuvent retenir, ni empêcher de se répandre avec abondance de tous les côtés, pour enivrer tous ceux qui en goûtent. Et il semblait qu'elle en fût enivrée elle-même, car dans sa grande ardeur, elle lançait feu et flammes, et que son cœur ne pût contenir cette

plénitude et cette abondance de l'esprit. On voyait bien qu'elle s'était abreuvée de ce vin mystérieux dont elle parlait, et qu'elle en était ivre.

Elle disait aussi des choses merveilleuses de ce chevalier divin qui nous avait acquis ce don au prix de son sang répandu pour nous tout entier, et qui avait vaincu son ennemi mortel avec ses propres armes. Elle racontait comment il l'avait subjugué avec ses clous, blessé avec la lance de Longin qui lui transperça le corps, et comment il avait triomphé de lui sur la croix, où il vainquit tous ses adversaires. Elle ajoutait encore d'autres glorieuses paroles d'une signification très relevée, que l'on ne pouvait pas comprendre ni entendre parfaitement, mais qu'elle prononçait avec un admirable sentiment, et une souveraine ferveur.

Une autre fois, elle se trouvait au couvent d'Hyères, le jour de Noël. Elle communia à la messe de l'aube, et à partir de ce moment, elle fut ravie jusqu'au soir. Et lorsqu'elle fut revenue de ce saint ravissement, la nuit étant déjà très avancée, elle disait joyeusement: «Un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné.» Et elle chantait cela bien doucement, avec tant de joie et d'ardeur, qu'elle ne se possédait plus, tant elle était pénétrée d'amour pour ce tendre enfant. Les religieux étaient autour d'elle, pleins de dévotion, recueillant avec respect ses saintes paroles, car elle parlait admirablement sur le grand mystère de l'Incarnation.

Et l'un des religieux, qui était lecteur dans ce couvent, lui demanda: «Dame Douceline, dites-moi comment Dieu parle aux anges et aux saints du paradis, puisqu'il n'a ni bouche ni langue?» La Sainte, très animée, lui répondit de la plénitude du cœur: «Frère, Dieu parle aux anges et aux saints, en ce sens, qu'en regardant en lui, ils y voient et

entendent tout ce que Dieu veut leur dire.» Le lecteur, émerveillé de cette réponse, avoua que tous les maîtres de Paris n'auraient pas pu répondre mieux à la question.

En une fête de Notre-Dame de mi-août, il arriva qu'après avoir communié, dans le même endroit, de grand matin, et très dévotement, elle demeura en extase tout le jour, selon son habitude. Et quand vint l'heure des Complies, elle s'éleva fort haut, qu'elle ne touchait pas des pieds à terre, de plus de la largeur de la main. Et les religieux disaient les Complies. Elle partit alors de l'autel où elle était, et s'en alla de la chapelle de saint Jean à l'autel de la mère de Dieu, qui est devant le chœur des frères mineurs d'Hyères. Là, elle fit la révérence à la Sainte Vierge, et les frères entonnèrent l'antienne. Alors la sainte mère, étant devant l'autel de Notre-Dame, prodigieusement élevée de cœur et de corps, commença à chanter, et à dire, pleine d'ardeur et d'allégresse: Assumpta est Maria in ceium, gaudent angeli. Et sa figure marquait une joie extraordinaire.

Les religieux répondirent aussitôt tous ensemble à ce qu'elle avait entonné, abandonnant l'antienne par eux commencée, et manifestant une vive allégresse spirituelle, que tous ressentaient. La Sainte entra ensuite dans le chœur des religieux, chantant avec ferveur l'Assomption de Notre-Dame. Et les religieux chantaient avec elle tout ce qu'elle disait, avec tant de consolation qu'on ne pourrait le dire. Et elle parcourut ainsi, élevée en l'air, sans toucher à terre, tout le chœur des religieux, jusqu'en dehors de la grille, chantant toujours, bien qu'elle fût en extase, et paraissant suivre la procession que les saints anges firent à la Vierge Marie, quand elle monta au ciel. Les moines l'accompagnaient respectueusement, et la soutenaient avec beaucoup de joie et de vénération.

Une autre fois, le jour de Notre-Dame, elle fut encore ravie, à Hyères, dans le couvent de ses sœurs. Et après qu'elle eût été longtemps dans ce ravissement, elle commença à chanter les louanges de la Vierge, selon qu'il convenait à la fête, avec une grande ferveur, et la figure toute joyeuse. Puis, elle se mit à parler avec la même ardeur de cette glorieuse table ronde, où toutes, disait-elle, devaient venir s'asseoir. Et elle disait des choses ravissantes sur cette table, à laquelle on recevait une nourriture parfaite.

Or, une de ses novices, qui lui était très attachée, lui dit: «Mère, mère, est-ce que j'y serai, moi, à cette table?» Et la sainte mère lui répondit avec beaucoup d'affection: «Oui, ma fille, vraiment vous y serez.» La jeune enfant demeura fort consolée de cette promesse, et elle crut fermement, avec l'espérance la plus inébranlable, qu'il en serait comme elle lui avait dit.

La femme du seigneur du château d'Hyères, qui avait une part de la seigneurie dudit lieu, et qui se nommait Madame Huguette de Fos, était fort incrédule à tout ce qu'on disait de la Sainte, et doutait beaucoup de la réalité de ses extases, quand elle en entendait parler. Ainsi faisait Jérôme, le noble clerc, pour les sacrés stigmates que saint François reçut de Jésus-Christ. Et elle désirait de la voir dans son ravissement. Le jour de la mi-août, elle alla la visiter, et amena de bons religieux qui parlèrent avec beaucoup de dévotion de l'assomption de la Vierge Marie. En entendant leurs discours, la Sainte se mit à contempler la grande gloire de laquelle la sainte mère de Dieu prit possession en ce jour béni; et aussitôt elle fut ravie.

Et quand elle eut demeuré quelque temps dans cet état, elle commença à en revenir, en chantant joyeusement:

Assumpta est Maria in celum, gaudent angeli, laudantes benedicunt dominum. Et elle parlait avec une si grande douceur, que ce chant semblait sortir de la bouche d'un ange. Quand cette femme mécréante vit et entendit cela, elle laissa son incrédulité, et eut toujours pour elle beaucoup de dévotion et de respect; car elle ressentit un grand changement de cœur, à la vue de ce saint ravissement.

Ces extases prodigieuses étaient très fréquentes, et furent vérifiées par beaucoup de personnes, qui rendirent ensuite témoignage de la splendeur qui sortait alors de ses yeux, et attestèrent que sa figure semblait celle d'un ange. Elles dirent comment elles en avaient reconnu la vérité, et vu à diverses reprises les merveilles qui s'opéraient en elle dans ses ravissements, qui étaient bien réels et incontestablement miraculeux.

CHAPITRE DIXIÈME

Le dixième chapitre traite de la fermeté de sa contemplation, des révélations que Dieu lui faisait, et de sa grande constance dans ses résolutions.

Parmi les autres grâces que l'inépuisable bonté de Dieu avait données à son humble servante madame sainte Douceline, était celle-ci: que toutes les fois qu'elle voulait se mettre à penser à Dieu, elle oubliait si soudainement tout ce monde, qu'aussitôt toutes les créatures lui paraissaient être un néant, et elle-même aussi. Son propre corps était mis en oubli; de sorte qu'aucun souci temporel ne la préoccupait, et aucune chose terrestre ne la retenait.

Il n'y avait donc rien qui troublât son cœur, lorsqu'elle s'adonnait à l'oraison. Elle plaçait en Dieu toutes ses affections et tous ses désirs, et appliquait fermement en lui tout son esprit. Si parfois elle était alors obligée de se mêler de quelques affaires qui concernaient le couvent, les affaires terminées, elle retournait à son oraison, et si l'on venait ensuite, par hasard, la regarder, on la trouvait ravie. Elle eut une fois à s'entretenir d'une chose très grave avec une autre, à laquelle elle donna son avis; un instant après, celleci revint à elle, et la trouva déjà absorbée dans l'oraison.

Elle assura à son confesseur qu'elle avait reçu de la libéralité du Seigneur cette grâce, que quand elle commençait son oraison, il lui était aussi facile de rejeter de son cœur toute pensée étrangère, que de quitter le voile qu'elle portait sur sa tête, sans qu'il lui en coûtât aucun effort ni aucune peine. Ainsi le prêcha devant tout le peuple, après sa mort, frère Jaucelin, qui fut évêque

d'Orange, et que la Sainte Vierge lui avait donné pour directeur, lorsque, lui apparaissant après la mort de son saint frère, elle la consola dans sa grande épreuve, et lui donna ce religieux, de qui elle pût prendre conseil. Cet homme connaissait ses secrets plus que toute autre personne, et, quand elle fut morte, il en révéla une partie. Elle lui avait été recommandée par la mère de Dieu, et il y avait entre eux une affection spéciale. De plus, la Sainte lui avait promis obéissance, pour faire plus de progrès dans la vertu, et aussi pour acquérir en toutes choses plus de mérites.

Quant à sa constance, on ne saurait en dire assez; car elle était ferme comme une pierre angulaire, ou comme une colonne, ayant jeté ses fondements sur la pierre solide qui est Jésus-Christ. C'est pourquoi, jamais rien ne put lui faire changer ses bonnes résolutions. Son confesseur révéla, après sa mort, que depuis qu'elle se fut donnée à Dieu, il ne lui vint jamais à la pensée, dans tout le temps de sa vie, de faire le contraire de ce qu'elle s'était proposé.

Elle avait désiré, dès son enfance, de servir Dieu dans une grande pureté; ce qui lui valut, à bon droit, de recevoir les visites et les consolations des anges. Comme elle s'étudia de toutes ses forces à imiter la vie de ces esprits bienheureux, le Seigneur la favorisa de leurs fréquentes apparitions, et bien des fois les saints anges venaient la visiter comme une amie; ils la préservaient de tous les maux, et lui procuraient l'abondance de tous les biens.

Il fut aussi prouvé et démontré, par des faits bien établis, que de très grands secrets de la sagesse de Dieu lui furent révélés dans son oraison; mais elle ne les faisait pas connaître, et ne les communiquait pas aux autres, si ce n'est en tant que l'amour de Dieu l'y contraignait, ou que l'avantage du prochain le demandait. C'est pour cela qu'elle confia certaines choses à son confesseur.

La Sainte avait l'habitude de réciter ses heures, et de dire son office, avec beaucoup de dévotion et de respect. Bien qu'elle fût affligée de diverses infirmités et souffrances corporelles, néanmoins, quand elle récitait l'office divin, elle ne s'appuyait à rien, mais elle se tenait debout, sans porter ses regards de ça et de là, afin de rendre au Seigneur, de bouche et de cœur, ce qu'elle lui devait, aussi parfaitement qu'il lui était possible.

Une fois qu'elle disait, pendant l'Avent, les matines de la bienheureuse mère de Dieu, quand elle en vint à prononcer cette parole: Voici la servante du Seigneur, elle manifesta subitement devant toutes une vive agitation, et s'écria: «La voilà véritablement la mère de Dieu!» Et immédiatement, elle se mit à genoux pour baiser les empreintes qu'avaient laissées les pieds de la Vierge. Et elle demeura ainsi à terre dans un long ravissement produit par son ardente dévotion et par son amour pour la mère de Dieu, de qui elle recevait beaucoup de grâces, et avec qui elle était très familière.

Une pieuse comtesse eut, a son sujet, un songe, qu'elle raconta ainsi à son mari. Elle voyait sortir de la poitrine de la sainte mère une huile très pure, très douce, et claire comme de l'or; laquelle était consumée dans une lampe toute resplendissante, devant l'autel de la bienheureuse Vierge mère de Dieu. Ceci figurait la pureté et la ferveur de son oraison, et les fruits qu'elle produisait, étant agréable à Dieu et à la Vierge, et digne d'être exaucée. Car on ne saurait douter que ses saintes prières ne fussent très utiles et très profitables aux gens du monde.

Il arriva une fois, dans la nuit de Noël, qu'elle était dans son oratoire, passant cette nuit dans la prière; et sentant venir en elle la suave onction de l'esprit, elle fut toute hors d'elle-même, et remplie des plus sublimes pensées. Et quand arriva l'heure de minuit, au moment où le vrai Dieu et le vrai homme naquit, elle commença à considérer, dans l'excès de son amour affectueux, la nativité du fils de Dieu, et à penser avec quelle pureté il sortit du corps sacré de la Vierge Marie. Pendant que son esprit était livré à cette dévote contemplation, il fut tout d'un coup transporté à l'endroit où se trouvait la Vierge, et elle aperçut ouvertement et clairement la glorieuse mère de Dieu. Et elle vit un rayon de soleil sortant du sein de la Vierge sacrée, et à l'extrémité du rayon elle vit son divin fils.

Une autre fois, dans le renouvellement de la plénitude des temps, il lui fut montré une crèche où la Vierge mère avait déposé son fils bien-aimé, au milieu des lys, et où le Saint-Esprit, tout éclatant de la ferveur de sa charité, lui donnait sa nourriture. Et cette crèche fut transportée, avec le fils et la mère, en un lieu où coulaient des fleuves de délices, surpassant tout l'entendement des anges et des hommes.

Une autre fois encore, elle aperçut une colline plus élevée que toutes les autres collines de ce monde; elle était ronde, aplatie par le haut, et il n'y avait aucune voie, ni aucun chemin pour y monter. Le sommet en était arrondi comme si on l'avait fait au compas; et elle avait pour clôture, une ceinture de lys. Ceux qui demeuraient dans ce lieu glorieux, y étaient portés par le Saint-Esprit, et de là, ils étaient transportés devant la majesté de Dieu, où ils chantaient continuellement: Sanctus, sanctus, Dominus Deus exercituum. Au-dessous du sommet arrondi

de la colline il y avait un cercle de fleurs de lys qui l'enveloppait; et au milieu était la Reine, mère de Dieu, toute seule. Ceux qui habitaient ladite colline, quand ils voulaient prier la Vierge, s'en allaient par un sentier très étroit jusqu'à la clôture que nous avons indiquée. Mais personne n'était admis à l'intérieur que la sainte mère, à qui Notre Dame avait coutume de prodiguer beaucoup de consolations et de faveurs.

Quand elle se trouvait dans une église, elle avait son cœur entraîné vers le tabernacle, où elle savait que son Maître résidait dans l'hostie sacrée. Car le doux Seigneur l'attirait aussitôt à lui, et l'amour qui l'embrasait l'inclinait vers lui tout entière, et son cœur était incontinent emporté vers son Dieu dans une dévotion ineffable. Un jour qu'elle était ainsi à l'église, l'esprit tout occupé de grandes pensées sur le respect dû au saint tabernacle, dans lequel l'auguste sacrement est renfermé, elle fut saisie de la plus vive affection pour Jésus-Christ dans la sainte hostie. Et toute hors d'elle-même par l'excès de ses profondes réflexions, son âme fut soudainement transportée dans le tabernacle, où elle goûta d'indicibles douceurs.

Pendant qu'elle était ainsi unie et attachée à la sainte hostie par un amour ardent, elle aperçut clairement et à découvert Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel; elle le voyait à mi-corps, sans vêtement, les bras croisés sur la poitrine, le regard plein de bonté. Mais sa chair était livide et toute couverte de plaies, ses mains et son côté étaient percés. Pénétrée de la plus vive douleur, elle lui dit: «D'où vient, Seigneur, que vous êtes ainsi?» Et il répondit avec tristesse:

«Ce sont ceux que j'aime et que j'ai tant aimés, mes propres amis, qui m'ont traité de la sorte.»

Son confesseur raconta aussi qu'une autre fois elle vit ouvert le tabernacle de l'église des frères mineurs de Marseille, où repose le *Corpus Christi*. Et, avec les yeux du corps, elle y vit clairement Jésus-Christ, tout déchiré, saignant de toute part, cruellement meurtri; et le sang ruisse-lait encore tout fraîchement de ses plaies, comme si on l'avait à peine descendu de la croix. Elle se mit à le regarder avec une vive douleur, pleurant amèrement; et poussant de grands gémissements, elle lui demanda, dans la désolation de son âme:

«Ah! Seigneur, qui vous a fait tout cela?» Et Jésus-Christ lui répondit: «Les traîtres qui s'asseoient à ma table.»

À l'époque où son saint frère Hugues passa de ce monde en l'autre, la sainte mère demeura inconsolable, et plongée dans une grande affliction. Elle se tourna alors vers la mère de grâce, comme vers son refuge naturel, la priant de la diriger, et de prendre soin d'elle et de ses filles, dont elle était beaucoup préoccupée. Et la mère de Dieu, pleine de douceur, lui apparut avec une extrême bienveillance, et la consola merveilleusement dans son grand chagrin. Car en ce moment il y avait des personnes qui cherchaient à détruire ce que le Saint et elle avaient fondé, disant hardiment qu'un si fragile établissement ne pouvait durer, et l'engageant à embrasser un autre ordre.

Dieu lui envoya alors un saint frère mineur, nommé Jean de Parme, qui était en toute vérité un saint homme. Il était alors ministre général de l'ordre; mais plus tard, il se démit de sa charge, et se retira sur une montagne, pour y faire pénitence. C'était un religieux d'une vie admirable, et un grand esprit. Il vint à Marseille, conduit par la volonté divine, après la mort du Saint, pendant que la Sainte était en butte aux contrariétés qui empêchaient l'accroissement

de son institut. La sainte femme eut une grande joie de son arrivée; elle prit ses conseils pour connaître le bon plaisir de Dieu, et s'ouvrit à lui sur ce qu'elle se proposait de faire.

Quand le saint homme eut appris tout ce qui concernait l'origine de son établissement, et qu'il connut ses intentions, rempli de l'esprit de Dieu, il leva la main, et la mit sur la tête de la Sainte, en lui disant avec une grande assurance: «Restez, ma fille, restez fidèle à ce que vous avez bien commencé; ne cherchez pas autre chose; vous n'avez pas besoin d'un autre ordre. Ne vous écartez pas de l'état où Dieu vous a placée; car soyez certaine que c'est le Seigneur qui vous a mise là où vous êtes.»

La sainte mère a raconté qu'en entendant ces paroles de l'homme de Dieu, elle conçut dans son cœur et dans son esprit une si ferme assurance, que depuis ce moment, quelque épreuve qui lui arrivât, elle n'en fut point ébran-lée; jamais elle n'eut un seul instant de faiblesse, et rien ne put la détourner de ses résolutions concernant son ordre. Elle demeura inébranlable en toute circonstance, comme si la main de Dieu l'avait fortifiée. Elle avait senti que le saint homme parlait d'après l'inspiration de l'esprit de Dieu. Et elle demeura toute tranquillisée spirituellement, et rendit grâces à Dieu à qui il avait plu de consoler son pauvre cœur.

À partir de ce moment, sa maison commença à croître. Et lorsque parfois on lui disait qu'après sa mort son ordre périrait, la Sainte répondait avec chaleur: «Certainement, il n'en sera point ainsi; car Dieu est le gardien de notre institut. En vérité, ajoutait-elle, je voudrais être morte, pour que l'on vît ce que Dieu a résolu au sujet de notre humble et pauvre maison, et qu'il fût bien constaté qu'elle durera toujours par la volonté divine.» Elle se montrait sans cesse

très convaincue de cela vis-à-vis de toutes, et elle éprouva une grande consolation dans une vision que Dieu lui envoya à ce propos.

C'était à Hyères, un jour qu'elle demeura en extase pendant longtemps. Et étant dans cet état, comme le raconta ensuite son confesseur, elle vit une échelle toute d'or qui s'étendait depuis le ciel jusques à terre. Une grande multitude d'anges montaient et descendaient les degrés de l'échelle mystérieuse, et arrivés devant la majesté de Dieu, ils se prosternaient à genoux, et révéraient la Trinité-Sainte. Et en même temps, elle reçut l'assurance que les trois personnes divines confirmaient son institut, et le prenaient sous leur garde et protection spéciale.

Quand elle fut retournée de ce saint ravissement, on reconnut en elle un singulier changement de cœur et de figure; car elle paraissait merveilleusement satisfaite. Elle fit assembler ses filles en chapitre, et leur adressa d'admirables paroles, leur recommandant beaucoup d'être reconnaissantes envers Dieu pour tous ses bienfaits et toutes ses grâces, et de demeurer inébranlables dans leur genre de vie religieuse, et dans leur institut, qui bien certainement se maintiendrait. Et parlant d'une manière résolue, elle se montrait très assurée qu'il durerait après sa mort, ne craignant pas de dire qu'elle, mettrait la tête, sans balancer, pour garantir qu'il existerait toujours.

«Certainement, disait-elle, le service de Dieu se fera toujours dans ce lieu.» Et elle affirmait cela sans la moindre hésitation, comme en étant très assurée; «car il est bien certain, ajoutait-elle, que toute la Sainte-Trinité prend un soin spécial de nous.» Et elle parlait avec une telle abondance de paroles, et une si grande ardeur, qu'on l'écoutait avec admiration; elle ne semblait pas être maî-

tresse d'elle-même, tant elle était pleine de Dieu. On crut qu'elle devait avoir vu de grandes choses, que les hommes n'étaient pas dignes de savoir; car son esprit paraissait rempli de merveilles.

À la suite de cette vision, elle ordonna que l'on ferait dévotement tous les jours, dans chacun de ses couvents, une mémoire de la Sainte-Trinité, parce qu'elles étaient toutes, disait-elle, en sa protection et sous sa garde. C'est pourquoi elle régla que toutes devraient dire quotidiennement à la fin des Matines, qui terminent la nuit et ouvrent le jour, l'antienne de la Sainte-Trinité; que, pour la réciter, toutes se tiendraient debout respectueusement, et puis s'inclineraient ensemble avec révérence, et que l'on dirait ensuite le verset et l'oraison. Après les Complies, les sœurs feraient la même chose, car c'est la dernière heure du jour; et elles rendraient grâces à la Trinité de les avoir conservées.

Lorsque la sainte mère exhortait ses enfants à aimer ardemment leur institut, elle leur disait avec beaucoup de zèle: «Restez unies, mes filles, dans l'amour du Seigneur, car vous êtes ici rassemblées dans l'amour de Jésus-Christ, qui vous a attachées par sa charité. Tous les autres saints ordres ont dans leur règle un lien très fort, mais vous autres, disait-elle, vous n'êtes liées que par la charité. Cette petite cordelette, la charité de Jésus-Christ, suffit seule pour vous tenir unies, parce qu'elle est un lien plus solide que toutes les règles. Car l'amour de Dieu qui a lié les ordres par la force des constitutions, n'est rien autre chose que la divine charité qui vous attache toutes en elle. Et le Seigneur y a fait un nœud qui ne saurait être défait, lorsqu'il vous a toutes jointes en son amour. Qui pourra vous séparer de la charité de Jésus-Christ? Je vous assure que dans le monde entier vous ne sauriez trouver une règle qui

eût autant de force que celle-ci, et qui pût vous lier si bien et si fort; car il n'est rien qui puisse vous faire départir de l'amour du Seigneur.»

Sortant une fois de son oraison, le jour du Jeudi-Saint, elle demeura remplie de ferveur, et reçut la grâce de pouvoir parler aux autres pour leur utilité. Et quand l'heure vint de faire le lavement des pieds, les sœurs se réunirent en ordre, comme elles avaient accoutumé de faire en ce saint jour. Et la sainte mère, exemple et miroir de contemplation, se tint au milieu de toutes, comme un modèle de profonde humilité et de sublime perfection.

Avant de commencer la cérémonie, elle se mit à leur parler avec une ardeur et une affection extraordinaires, les engageant toutes à passer ce saint jour dans une grande dévotion et dans la méditation de la cruelle mort de leur miséricordieux Seigneur, et à tenir leur cœur dans l'abattement et la douleur, au souvenir de sa passion. Elle leur enseigna comment elles devaient ressentir cette douleur; et leur raconta, l'ayant appris elle-même de Notre-Seigneur, l'exemple d'un homme qui désirait savoir de qu'elle manière il devait se conduire le Vendredi-Saint. Dieu, exauçant son désir, se plut à lui montrer ce qu'il cherchait.

Le Jeudi-Saint, il vit venir une colombe, qui, ce jour-là, demeura jusqu'au soir dans son état habituel. Mais quand vint le soir, elle parut souffrir; ses ailes commencèrent à s'abaisser, elle tenait la tête et le cou penchés vers la terre, et elle se montra toute triste et toute malade. À mesure que la nuit s'avançait, et que le jour de la grande douleur approchait, son état empirait de plus en plus. Mais le Vendredi-Saint, à la neuvième heure, elle tomba par terre comme morte, ayant les ailes étendues, le cou abattu et que l'on aurait pu croire rompu, la tête allongée sur le sol, où

elle gisait sans mouvement; et il semblait qu'elle fût morte tout à fait. Et elle demeura ainsi tout le reste du jour et la nuit tout entière, sans donner aucun signe de vie.

Mais quand le Samedi-Saint fut venu, elle ressuscita, et parut toute renouvelée et toute remplie de joie; elle prit son essor, et s'envola dans les airs. «Nous devons, dit la Sainte, prendre exemple sur cet oiseau, être pures et simples de cœur, comme la colombe, nous montrer, tout le long de ce jour solennel, désolées et abattues par les souffrances de notre bon maître, et demeurer dans une mortelle tristesse, jusqu'à ce que nous apprenions la résurrection de Jésus-Christ.»

Pendant quelque temps, la sainte mère fut dans une grande préoccupation par rapport à son ordre. Elle désirait de tout son cœur trouver le moyen de laisser, après sa mort, cet institut qu'elle avait fondé pour la gloire de Dieu, dans l'union de la charité divine, et dans les liens de l'unité. C'était là son souverain désir; et la cause de son souci était qu'elle aurait voulu avoir, pour l'accomplir, un moyen qui fût agréable à Dieu. Elle s'appliqua donc tout entière à l'oraison, demandant humblement qu'il lui fût donné de connaître sur ceci le bon plaisir de Dieu.

Or, il arriva qu'elle eût, étant à Hyères, un long ravissement, au retour duquel elle parut bien contente. Toute pleine de l'inspiration divine, elle fit convoquer le chapitre, et exhorta ses filles, avec une bonté et une affection extrêmes, à souhaiter de tout cœur de conserver l'unité de leur ordre. Elle leur dit qu'elle avait longtemps désiré, et ardemment demandé au Seigneur, de lui indiquer de quelle manière elle pourrait maintenir toujours l'union parmi elles, quand elle ne serait plus en vie. Et par la volonté divine, elle s'était arrêtée à reconnaître que le bon plaisir de Dieu était qu'il y eût en tout temps une seule supérieure,

élue par le commun accord de ses deux couvents, laquelle maintiendrait l'unité de l'ordre. Elle les engageait donc humblement par ses saintes paroles à exécuter cette heureuse pensée.

Toutes ses filles vinrent bien volontiers, l'une après l'autre, promettre entre ses saintes mains de garder et de conserver à jamais l'unité de son institut, de la manière qu'elle leur avait indiquée; c'est-à-dire, qu'après sa mort, toutes seraient tenues, dans tous les temps, aussi bien celles qui vivaient alors que celles qui viendraient après, d'élire, d'un commun consentement, et dans la charité de Dieu, une sœur à qui tous les autres membres de l'ordre seraient tenues d'obéir humblement, afin que l'unité qu'elle avait introduite, ne vînt jamais à se rompre. Et aussitôt que la nouvelle élue mourrait, ou qu'elle obtiendrait la permission de renoncer à sa charge, on en élirait une autre. Elle fit faire ce vœu à toutes, dans chacun de ses couvents.

Quand elle les eut toutes amenées saintement et doucement à accepter son projet, et qu'elle les eut ainsi liées dans la charité par le lien de l'unité, voyant ses bons désirs accomplis, elle fut remplie d'une telle joie qu'on ne saurait la dépeindre. Et dans son ivresse spirituelle, son âme débordant de la plus vive affection, et d'une ardeur excessive, elle donna à toutes ses bénédictions les plus abondantes. Elle bénit avec effusion ce saint établissement, et appela toutes les bénédictions de Dieu, du saint père frère Hugues, et les siennes, sur toutes celles qui garderaient fidèlement ce vœu, et qui conserveraient avec amour cette unité.

Elle était elle-même très attentive à la conservation de son ordre, et comblait souvent des plus grandes et des plus solennelles bénédictions toutes celles qui par leur vie et par leurs bons exemples attireraient les autres, qui procureraient l'avantage de la maison, et qui aideraient, de tout leur pouvoir, à maintenir et à conserver dans son intégrité ce pauvre et humble établissement.

Elle disait: «De la bouche de Dieu et de sa mère, de notre bienheureux père monseigneur saint François, de toute la Sainte-Trinité, et de la cour céleste, bénies soient toutes celles qui persévéreront en ce saint institut, et qui le maintiendront florissant; que la bénédiction de notre saint père frère Hugues, et la mienne, leur soient données. Il est hors de doute que, sous les ailes de saint François, celles qui auront persévéré, et qui se seront conduites dans leur vie d'après les conseils de l'ordre, seront toutes sauvées; car une grâce particulière a été faite à monseigneur saint François, et de spéciales consolations sont réservées à toute personne qui suivra fidèlement ses conseils et ceux de son ordre. C'est pourquoi, si nous avons la persévérance, nous pouvons espérer de posséder avec eux le royaume de Dieu.»

Par contre, elle disait fort sévèrement que la malédiction de Dieu tomberait sur la tête de celles qui, par leur méchante vie et leurs mauvais exemples, porteraient les autres au mal; et elle assurait que la terrible colère de Dieu viendrait sur elles. Elle maudissait d'une manière effrayante celles qui détruiraient ou altéreraient par leurs mauvaises actions la pureté de ce saint ordre. «De la bouche de Dieu et de la Sainte-Vierge, disait-elle, et du porte-sceau de Jésus-Christ, et de notre saint père frère Hugues, qui est l'auteur de notre ordre, et de tous les saints, maudites soient toutes les personnes qui perdront cet humble et pauvre institut, ou qui seront l'occasion de sa destruction, et de la ruine de cette maison.»

Elle était fort contrariée quand on lui disait que, sans elle, son établissement périrait, et qu'il ne pourrait avoir aucune durée. Elle relevait vivement ces propos, disant: «Que Dieu n'avait rien fait par elle, et que le Seigneur était lui-même l'auteur principal et le fondateur de l'établissement. C'était lui aussi qui, avec sa mère, avec son portenseigne, et avec le saint père Hugues, en était le gardien spécial et le défenseur. Et il était manifeste et hors de doute que Dieu le conserverait, comme il l'avait fait jusqu'alors.»

CHAPITRE ONZIÈME

Le onzième chapitre traite de l'intelligence des Écritures, et de l'esprit de prophétie.

L'humble servante de Jésus-Christ, par l'application continuelle à l'oraison, et par le merveilleux exercice de toutes les vertus qu'elle possédait, en était venue à une telle netteté de pensée, que l'élévation de sa contemplation l'avait menée à l'intelligence des Écritures, bien qu'elle n'eût, d'ailleurs, aucune habileté dans les lettres. Parfois, les religieux conféraient avec elle sur la sainte Écriture, et lui adressaient diverses questions; et elle, instruite par l'esprit de Dieu, leur répondait avec tant de profondeur et de clarté, que les plus habiles s'en étonnaient.

Un jour, un célèbre professeur de l'ordre, se trouvant à Marseille, l'interrogea sur certaines matières fort difficiles à comprendre. La Sainte de Dieu lui répondit à l'instant si nettement, et donna une explication si évidente, que le savant maître, malgré que, selon ses principes, il entendît cela d'une tout autre manière, dut reconnaître ouvertement, et sans hésiter, que les choses étaient réellement comme elle le disait. Et ce grand homme comprit et avoua que l'intelligence de la Sainte s'élevait plus haut par la contemplation, qu'il ne le faisait lui-même, avec toute la science qu'il possédait. Aussi se plaisait-il par la suite à raconter ce fait aux religieux, avec la plus grande admiration.

L'esprit de prophétie resplendissait aussi en elle, à raison de la haute contemplation à laquelle elle était parvenue. Elle voyait les choses auxquelles elle n'était pas présente, et savait d'avance ce qui devait arriver. Elle lisait

dans le cœur des autres, et les conseillait en conséquence, au profit de leurs âmes.

Du temps que le roi Charles était comte de Provence, le Pape lui proposa, par l'ordre de Dieu, d'accepter le royaume de Sicile. Sur quoi, le comte fut dans une grande hésitation, ne sachant comment se déterminer en une affaire que les rois avaient tous dédaignée. Et, pour l'amour et le grand respect qu'il portait à la Sainte, il lui demanda conseil sur le parti à prendre.

La sainte femme l'encouragea beaucoup, et lui dit: «Qu'il n'hésitât pas à entreprendre cette affaire, qui lui était offerte par la volonté de Dieu. Qu'il ne craignît rien, parce que le Seigneur voulait faire de lui le champion de son église. Qu'il pouvait être assuré qu'il aurait la victoire, et l'emporterait, avec l'aide du Seigneur et de sa mère, et du porte-drapeau de Jésus-Christ, monseigneur saint François. Mais qu'il prît bien garde, après ce que Dieu ferait pour lui, et avec lui, de ne pas s'abandonner à l'orgueil, et de ne pas imiter le premier roi du peuple d'Israël, qui ne sut pas être reconnaissant. Que si cela arrivait, Dieu le réprouverait, comme il réprouva Saül, et le priva de son royaume.

Sur le conseil donné par la Sainte, le comte accepta l'affaire. Il se recommanda instamment à ses prières, et crut fermement qu'il aurait la victoire que la sainte mère lui avait promise. Il arriva, en effet, qu'il se rendit maître du royaume, et vainquit les ennemis de l'église de Dieu, exactement comme la sainte femme le lui avait dit. Et quand il eut aussi manifestement reconnu l'esprit de la Sainte, et la vérité de ses paroles, il eut pour elle la plus grande dévotion, et le respect qu'il lui portait fut désormais beaucoup plus grand.

Dans la suite, la Sainte lui fit savoir, par lettres, à diverses reprises, que Dieu n'était pas satisfait de lui, et qu'il se préparait même à le punir. Elle l'avertissait: «Que le Seigneur avait encore des verges dans son jardin, pour le châtier, et qu'il ne se dissimulât pas qu'il serait grièvement puni du péché d'ingratitude; parce que Dieu appesantirait sur lui sa main puissante.» Elle lui écrivait aussi beaucoup de choses secrètes et cachées; et le Roi en était fort étonné, ne pouvant comprendre comment elle avait pu le savoir.

Bien des fois encore, elle lui fit connaître d'avance ce qui devait lui arriver; et il se trouva toujours que les choses se passaient comme elle les avait prédites. La fin même de son règne fut telle qu'elle le lui avait annoncé; c'est-à-dire, qu'aussi longtemps qu'il eut la crainte de Dieu, toutes ses affaires marchèrent bien, et Dieu opéra pour lui de grandes choses. La Sainte eut soin, tant qu'elle vécut, de lui en renouveler le souvenir; elle lui écrivait souvent: «Qu'elle admirait fort les merveilles que Dieu faisait à son occasion, mais qu'elle craignait bien qu'il ne lui en eût pas de reconnaissance. Que s'il en était ainsi, il lui en coûterait beaucoup, et il perdrait douloureusement ce qu'il avait gagné. Qu'elle lui en donnait l'assurance.»

Peu de temps après, lorsque la Sainte fut morte, Charles ayant oublié la crainte de Dieu, à qui il devait tant, se vit bientôt attaqué par le roi d'Aragon et par son frère, qui lui firent une guerre terrible. Elle lui occasionna de grands ennuis, car son fils fut fait prisonnier, et détenu dans une dure captivité. Et le Roi en éprouva tant de chagrin et de douleur, que le cœur lui manqua; il mourut dépouillé et privé (de la moitié) de son royaume.

Une jeune dame, qui était très pieuse, étant venue visiter la Sainte, celle-ci la consola par de bonnes paroles, et l'exhorta à aimer son créateur, et à se détacher de tous les plaisirs du siècle. «Il vous semble, lui dit-elle, maintenant que vous avez tout ce que vous désirez, et que tous envient votre sort, que cela ne doive jamais vous manquer; car vous avez un jeune époux. Mais sachez que vous devez vous efforcer d'avoir une grande patience, parce que vous en aurez bien besoin.»

La dame grava ces paroles dans son cœur, et n'en perdit jamais le souvenir. Et elle n'attendit pas longtemps avant de voir commencer ses afflictions, qui lui rappelèrent aussitôt ce que la Sainte lui avait prophétisé. Et elle se convainquit que ses paroles étaient conformes à la vérité, car elle eut par la suite de longs et cruels chagrins que lui donna son mari. Et au milieu de ses souffrances, elle assurait qu'il lui avait été très utile que l'amie de Dieu le lui eût annoncé à l'avance.

Un jour que la sainte mère était au couvent de Roubaud d'Hyères, pour consoler ses filles qui y résidaient, il y avait au château une jeune demoiselle, portant les habits séculiers, et dont l'intention était de s'établir dans le monde, conformément au vœu de son père, de sa mère et de ses amis. Or, il arriva que le jour de la Pentecôte, elle alla à l'église des frères mineurs d'Hyères, dans laquelle la bienheureuse mère se trouvait, en ce moment même, en extase. Elle ne l'avait jamais vue; mais dès qu'elle eut entendu parler d'elle, elle désira être de sa compagnie, bien qu'elle n'eût jamais pensé à cela.

Elle entra donc à Roubaud, par la volonté de Dieu, et la Sainte la vêtit de ses propres mains. Et elle prit la sainte mère en une si grande et si tendre affection, qu'elle ne voulut jamais se séparer d'elle. Et elle désirait sans cesse avoir l'assurance qu'elle possédait son amour, parce qu'il lui semblait que, si elle l'aimait, rien ne pourrait lui nuire, et

qu'elle serait aimée de Dieu lui-même. Or, un jour, la Sainte vint l'entretenir en particulier, et lui dit ce qu'elle désirait tant de savoir: «Sachez, ma fille, que parmi toutes les autres, je vous aime bien, et vous pouvez le connaître.» Elle lui en donna pour preuve une grâce qu'elle lui avait faite; et celle-ci eut la certitude, en l'entendant parler, que Dieu lui avait révélé son cœur.

Une autre fois, se trouvant seule avec elle, elle aurait voulu obtenir une permission à laquelle elle tenait fort, et par retenue, elle n'osait le lui dire. Sans qu'elle eût dit un seul mot, la bienheureuse mère connut son désir, par l'inspiration de Dieu, et lui donna la permission qu'elle souhaitait. Comme aussi, étant en sa présence, elle aurait voulu entendre de sa bouche quelques paroles de consolation; et la Sainte, la regardant en face, lui dit en riant ce qu'elle désirait. Elle rougit beaucoup en voyant que celle-ci découvrait tous ses désirs et ses pensées; et elle reconnut qu'elle avait l'esprit de prophétie.

Une demoiselle âgée de douze ans était entrée dans ce couvent de Roubaud; et elle fut tentée d'en sortir, et d'abandonner secrètement la maison, sans en rien dire à personne. Elle vint donc un jour à la porte avec la ferme résolution de s'en aller, et de retourner au siècle. La sainte mère connut, par révélation, la tentation à laquelle elle allait succomber, et la déjoua. Elle appela cette personne par son nom, la fit venir à elle, et, l'embrassant familièrement, lui dit: «Soyez donc ferme, ma fille, et tenez-vous tranquille.» Et mettant la main sur sa tête, elle ajouta: «Ne craignez rien, ma fille; saint Paul a dit que celui qui n'est pas tenté, ne sera pas couronné.» Dès ce moment, la tentation disparut, et jamais plus cette fille n'eut à en souffrir; elle vécut avec édification, et finit ses jours dans l'établissement.

Une autre personne de Marseille était tourmentée depuis longtemps d'une peine de conscience; se trouvant un jour en particulier avec la Sainte, celle-ci lui parla clairement du trouble qu'elle portait dans son âme. L'autre fut tout étonnée qu'elle eût pu le connaître, et lui avoua sa faute avec une grande confusion. Mais la sainte mère la reprit fortement d'avoir tant tardé à révéler l'état où elle se trouvait; et elle lui donna des conseils très utiles pour son salut. Puis, avec de douces paroles, elle la consola tellement du mal qu'elle avait eu, que jamais plus elle n'en ressentit les moindres atteintes. Et ainsi, le secret qu'elle n'avait pas voulu révéler et manifester à d'autres par la parole, la sainte mère le sut par l'esprit de Dieu.

Il arriva une fois qu'une servante de Roubaud alla, en compagnie d'une autre, dans un lieu où elle avait ses parents. Quand elle fut de retour, la sainte mère lui dit, en la reprenant durement, qu'elle savait fort bien comment elle s'était conduite, et ce qu'elle avait fait là où elle était allée. Elle lui révéla même certaines choses concernant l'état de sa conscience dont celle-ci n'avait jamais voulu parler à aucune personne.

Elle se trouvait un jour à l'église, en oraison, et une de ses compagnes était auprès d'elle. Celle-ci pensait à une défense que la sainte mère avait faite, en vertu de la sainte obéissance. Elle aurait beaucoup souhaité de faire certaine chose; mais se souvenant que la Sainte l'avait défendu, elle n'osait s'arrêter à cette idée. Tandis qu'elle était dans cette préoccupation, la sainte mère se tourna vers elle, répondit à sa pensée, et lui accorda ce qu'elle désirait.

Dans une autre circonstance, elle était dans sa chambre, avec une autre, à qui elle adressait des paroles de piété et

d'édification, lorsque celle-ci se mit à penser à des choses particulières. Aussitôt la sainte mère la regarda, et lui dit en souriant ce qu'elle pensait. L'autre fut fort étonnée de cela, et avoua, toute stupéfaite, que la chose était vraie.

CHAPITRE DOUZIÈME

Le douzième chapitre traite des miracles que Dieu faisait par elle.

En beaucoup de manières, Dieu faisait connaître sa pauvre et humble servante, madame sainte Douceline, la remplissant des plus hautes vertus. La Sainte était parvenue au complément de sa perfection; et la réalité de son éminente sainteté, et la certitude de sa vie admirable, sont démontrées avec évidence par les miracles qu'elle opérait.

Il y avait dans la ville d'Hyères un enfant atteint d'une maladie qui lui avait fait perdre l'usage naturel de tous ses membres, dont il ne pouvait en rien se servir. Cet enfant fut apporté à la Sainte, qui, vaincue par les demandes suppliantes des parents, les prières des sœurs et des autres personnes venues avec lui, eut compassion du malheureux, et le toucha de ses mains. Aussitôt il fut entièrement guéri, et recouvra l'usage de ses membres.

Du temps qu'elle demeurait avec ses filles près de la rivière de Roubaud, à Hyères, un homme qui habitait ce pays, où il était notaire, et qui se nommait Fouque de Ramatuelle, vint un jour prier la portière de lui faire venir la sainte mère, parce qu'il voulait la voir. Il avait amené avec lui un cheval malade, et qui était sur le point de mourir. Bien qu'elle ne sût pas pourquoi on l'appelait, la Sainte se rendit auprès du notaire, qu'elle trouva avec son cheval. Et il la pria humblement, avec beaucoup de larmes, de toucher cette bête qu'il craignait de perdre. Émue de pitié et de compassion, elle voulut contenter ses prières et ses

larmes, et toucha l'animal qui était si grièvement malade. À l'attouchement de ses mains, il fut immédiatement guéri et sauvé.

Une religieuse du monastère d'Almanarre, nommée Madame Huguette Blanche, avait souffert pendant fort longtemps d'une dangereuse maladie qui lui avait entièrement paralysé une de ses mains, à tel point qu'elle ne pouvait plus s'en servir. Elle se trouva un jour à Hyères en même temps que la bienheureuse mère, qui était alors dans son couvent, établi au lieu même où ses filles sont encore présentement. Et comme la susdite religieuse connaissait bien la sainteté de l'amie de Dieu, quand elle fut informée de sa présence, elle crut que par ses mérites Dieu lui ferait la grâce de guérir l'infirmité et l'impuissance de sa main toute contractée.

Elle s'en vint donc à Roubaud, et demanda à la voir. La Sainte était alors en extase dans l'oratoire, ou dans la cellule d'une des sœurs, et ce ravissement durait déjà depuis longtemps. La pauvre infirme pria avec instance qu'on la menât à l'endroit où elle se trouvait. Arrivée là, pleine de foi et d'espérance, elle toucha et mania ses mains avec les siennes; et jamais plus, depuis lors, cette religieuse n'eut de mal à la main, et elle fut guérie de l'impuissance dont elle souffrait. Elle raconta ce miracle à diverses personnes, attestant qu'elle devait sa guérison aux mérites de la Sainte. Et elle put, dès lors, se servir parfaitement de cette main comme de l'autre.

Lorsque les béguines d'Hyères étaient encore dans le premier emplacement qu'occupa le couvent de Roubaud, une noble dame de la famille des seigneurs du Puget, nommée Madame Rixende du Puget, était venue se mettre, avec sa fille, en la compagnie de la sainte mère, pour servir Dieu, sous sa conduite. Elle y attira après elle, par son

exemple, plusieurs autres personnes appartenant à la même famille, qui produisirent toutes de très bons fruits. Or, ladite dame souffrit un jour d'une grave maladie des yeux. Elle pria alors, avec une grande dévotion, celle qui servait la Sainte, de garder soigneusement pour elle le vin qui resterait dans sa coupe, quand la sainte femme, aurait bu. Dès qu'elle l'eut, elle en lava dévotement ses yeux; et quand elle les eut ainsi baignés dans le vin que la Sainte avait touché en buvant, elle fut entièrement guérie et débarrassée de l'infirmité qu'elle y avait.

La même chose arriva à une autre personne; qui fut guérie d'une grande infirmité, dont elle avait souffert près de deux ans. Elle prit aussi du vin qui était resté dans la coupe de la Sainte, après que celle-ci, eut bu, et en lavant avec ce vin la partie malade, elle fut délivrée d'un mal auquel elle n'espérait pas trouver jamais aucun remède.

Dans le couvent de Marseille, une jeune béguine de Roubaud était gravement malade, par suite d'une forte enflure des pieds, des jambes et du ventre; et il lui semblait à tout moment que sa peau allait se fendre. Elle ne pouvait pas bouger de son lit, ou presque pas, et il lui était impossible de marcher. Le Jeudi-Saint, on fit dans la maison la cérémonie du lavement des pieds, et la bienheureuse mère était présente au milieu de ses filles. Par un sentiment de tendre compassion, elle voulut laver elle-même les pieds à la malade. Dès qu'elle les lui eut lavés, et qu'elle les eut pieusement et affectueusement baisés, celle-ci se trouva guérie de son infirmité; il ne lui resta aucune trace de son mal, bien que les médecins l'eussent abandonnée, comme perdue, désespérant de la sauver.

La sainte femme allait une fois visiter une église de Sainte Catherine, qui est à Marseille. Et elle rencontra dans le chemin dix ou douze hommes qui avaient l'épée à la main, et qui, à la suite d'une grande querelle, cherchaient à se frapper les uns les autres. Quand la Sainte vit cela, elle cria par trois fois: «Mère de Dieu!» Aussitôt la colère et l'emportement de ces hommes se dissipèrent entièrement, et ils partirent incontinent, sans s'être fait aucune blessure.

Il y avait dans la ville de Marseille une pauvre veuve que l'on appelait Mathiève, laquelle avait un fils âgé de quatre ans, qui était sourd et muet depuis sa naissance. Jamais il n'avait pu marcher, car il était si mal conformé que tous le regardaient comme un sujet d'étonnement. Il était, en effet, bossu de la poitrine et des épaules, tout ramassé sur lui-même, et avait les doigts des pieds réunis ensemble, et ceux des mains tout repliés. Plusieurs de ses os étaient si disloqués qu'ils sortaient de leur place naturelle. Il avait de plus une épouvantable maladie qui lui rongeait la tête, et qui, avait produit des plaies si profondes, que ce que l'on y mettait pour le panser s'y enfonçait de trois doigts.

Il en était venu au point que ce chancre lui corrodait le crâne même; une de ses oreilles, presque toute consumée et dévorée par le mal, lui pendait sur la joue; elle tenait à peine encore un peu à la tête, et l'on s'attendait chaque jour à la voir tomber. Toute la joue était atteinte, de même que le cou; et l'odeur qui en sortait était si affreuse, que personne ne pouvait la supporter. La pauvre mère de cet enfant, dont le père était mort, en était fort affligée, et elle priait Dieu sans cesse de l'appeler à lui, comme chargé d'une immense douleur, et cause incessante pour elle de pleurs et de larmes.

Or, il advint qu'elle eut, pendant la nuit, une révélation envoyée par Notre Seigneur, et elle entendit une voix qui lui dit par trois fois: «Femme, prends ton enfant, et portele à Roubaud; fais-le toucher à Douceline, et il sera guéri par la vertu de Dieu.» Quand il fut jour, la mère le porta à

Roubaud, et demanda la Sainte. Elle lui exposa l'objet de sa douleur, lui dit la maladie que l'enfant avait à la tête, et lui montra son oreille, prête à tomber. Celle-ci put voir les plaies qui couvraient cette tête, et qui sentaient si mauvais, que l'odeur en était insupportable, même pour sa mère.

Lorsque la sainte femme vit tout cela, elle qui était si compatissante, elle fondit en larmes, et dit ensuite: «Le Seigneur est puissant, et peut faire tout ce qui lui plaît; rien de plus facile à Dieu que de guérir cet enfant, si sa bonté le veut.» Et poussée par la compassion et la pitié qu'elle éprouvait pour lui, elle promena sa main, avec bonté, par tous les endroits de la tête où était le mal. Et dès le moment que la sainte femme le toucha avec sa sainte main, ses plaies commencèrent à guérir; la charpie qui les remplissait sauta dehors; et bientôt les plaies parurent vermeilles, comme si depuis trois ou quatre jours elles étaient en voie de guérison. Et la puanteur qu'elles répandaient cessa aussitôt.

La mère voyant cela, en fut émerveillée, mais elle n'osa pas donner à comprendre qu'elle s'en fût aperçue. Elle montra à la Sainte comment tous les membres de son enfant étaient contractés, et les lui fit miséricordieusement toucher l'un après l'autre. Celle-ci, en contemplant une pareille désorganisation, dans un si petit corps, se sentait saisie d'une grande compassion, et était merveilleusement portée à y remédier. Baignée de larmes, elle prit dans ses mains les pieds et les mains de l'enfant, que celui-ci tenait fermées, et qui jamais ne s'étaient ouvertes. Et au même instant où la Sainte les tint dans les siennes, ces mains s'ouvrirent, et il put en étendre les doigts, et ceux des pieds aussi.

Alors la mère lui montra la bouche, qu'il tenait close, n'ayant jamais pu parler, et elle dit à son enfant. «Ouvre la

bouche.» Mais celui-ci n'entendait rien. Et la sainte femme lui dit à son tour: «Ouvre-la, au nom de Jésus-Christ.» Aussitôt qu'elle eut dit cette parole, le petit ouvrit la bouche si fort, que la mère put y promener le doigt de la Sainte, lui faisant toucher sa langue et toutes les parties du palais, et lui faisant voir qu'il ne pouvait parler.

C'est ainsi que la pauvre mère, avec une foi bien grande, lui fit toucher toutes les infirmités et les difformités de son fils. Mais la sainte femme était alors si pénétrée du sentiment de la bonté de Dieu sur cet enfant, qu'à peine elle savait ce qu'elle faisait, car elle était toute tirée vers Notre Seigneur. Et elle disait à la mère, avec une admirable compassion: «En vérité, c'est une chose bien facile à Dieu de faire miséricorde à ce pauvre infirme, et de montrer envers lui sa bonté; et il n'en coûtera rien au Seigneur de tout achever, si cela lui plaît.» Alors la mère la quitta, en pleurant abondamment, et emporta son fils, après s'être recommandée à ses prières avec les instances les plus vives.

Quand elle fut arrivée chez elle, elle replaça cet enfant à l'endroit où elle le tenait d'ordinaire, attaché et enveloppé, et de tout le jour, elle ne sut faire autre chose. Or, tandis qu'elle était à parler avec une femme qui était venue la voir, voilà que l'enfant se leva de lui-même, et s'en vint trouver sa mère à l'endroit où elle était, guéri entièrement et redressé par la vertu de Dieu. Et quand il fut tout près d'elle, il se mit à l'appeler, et lui dit joyeusement: «Mère, mère!» Celle-ci, tout étonnée et vivement troublée, disait que ce n'était pas son fils, puisqu'elle l'entendait qui parlait. L'autre femme qui était là, lui demanda à lui-même s'il était bien Pellegrin, car ainsi le nommait-on. Il répondit que oui; et que celle qui lui avait mis le doigt dans la bouche l'avait guéri.

La mère prit son fils, examina sa tête, et trouva toutes ses plaies fermées, guéries, et recouvertes d'une peau nouvelle. Il semblait qu'il y avait au moins huit jours que sa guérison avait eu lieu, tant sa tête était belle, fraîche et nette, tandis qu'auparavant ce n'était qu'une pourriture. L'oreille que l'on croyait prête à tomber, car elle tenait à peine un petit peu, quand elle le laissa, fut retrouvée alors remise à sa place, et elle était aussi forte et aussi solide que s'il n'y avait jamais eu aucun mal. Il s'y trouva une couture que l'on aurait dite faite à l'aiguille; et elle en garda toujours la trace, par la volonté de Dieu, qui y voulut laisser la marque du miracle. Elle était d'ailleurs toute vermeille, et paraissait guérie de frais.

Lorsqu'elle vit un si grand prodige, la mère en fut tout éperdue; pleurant de joie et de ravissement, elle courut à la maison de son père, en poussant des cris comme une folle, et son enfant la suivit. Le père, et tous ceux qui étaient là, et qui savaient comment il était auparavant, reconnurent aisément le miracle; mais, pour s'en convaincre davantage, ils voulurent toucher de leurs mains et manier sa tête. Et tous le regardèrent comme une merveille étonnante, le trouvant complètement guéri, sans qu'il fût resté en lui la moindre trace de son mal. Les tortuosités de son corps avaient été redressées, les bosses qui le défiguraient avaient disparu, et il n'en était rien demeuré.

Tous admirèrent un fait si extraordinaire, et louèrent Dieu de toutes leurs forces, avec une grande allégresse. Le père de cette heureuse mère dit avec conviction devant tout le monde: «Vraiment, cette femme est une sainte, puisque Dieu a fait par elle un tel prodige. Il est juste que la chose soit publiée et ne reste pas cachée; car je ne crois pas qu'on puisse trouver une personne plus sainte qu'elle. Et qui pourrait s'empêcher de le dire

ouvertement? Va-t'en vite la trouver, ma fille, ajouta-t-il, et porte-lui ton fils, pour qu'elle lui donne sa bénédiction.»

La mère s'en alla à Roubaud, avec l'enfant miraculeusement sauvé, et montra aux sœurs le petit qu'elles avaient vu si estropié, et qui était si bien guéri. Toutes se réjouirent fort de sa guérison. Mais elles recommandèrent soigneusement à la mère de ne pas faire semblant de croire que c'était la sainte femme qui avait fait ce miracle, car elle ne voulait pas être honorée, et ne pouvait souffrir l'estime des hommes. Ils la menèrent donc, avec l'enfant, là où était la Sainte, à laquelle elle montra, toute joyeuse, le miracle qui s'était opéré. «Mère, dit-elle, voyez combien sont grandes la bonté et la miséricorde de Dieu, qui m'a guéri mon enfant.»

Quand la Sainte vit cette guérison, elle demeura quelque temps toute transportée en Dieu; et versant des larmes, elle regardait l'enfant, et disait à la mère de rendre grâces au Seigneur et à saint François, et de le vouer à ce saint avec grande dévotion, en lui promettant de le faire frère mineur. Ce miracle fut attesté longtemps après, sous serment, par la mère elle-même, avant sa mort, entre les mains des religieux franciscains; il fut confirmé par le témoignage des frères, des dames de Roubaud, et d'autres personnes séculières. En ce temps-là, l'enfant miraculeusement guéri était prêtre et prédicateur dans l'ordre de saint François; il était présent à cet acte, et ce fut lui qui reçut le serment que fit sa mère, en déposant de la vérité du prodige.

Dans la même ville de Marseille, il y avait une dame qui souffrait depuis longtemps d'une paralysie des jambes. L'art de la médecine était impuissant pour la guérir, et de tout ce que les médecins lui avaient conseillé de faire, rien ne lui avait servi, rien ne lui avait procuré du soulagement.

Lorsqu'elle eut appris le miracle arrivé en cet enfant, elle eut la confiance que si la sainte femme lui touchait les jambes, elle serait guérie. Elle fit donc de grandes instances pour être admise à la voir, et quand elle fut devant elle, elle lui montra son infirmité. La Sainte en eut pitié, et lui toucha les jambes par compassion, regardant le mal qu'elle avait. Aussitôt la maladie prit fin; et trois jours après, elle se trouvait entièrement guérie, sans aucun autre remède.

Une pauvre femme avait un fils unique, qui souffrait cruellement des écrouelles; ce mal le consumait tout entier, et durait depuis si longtemps qu'on n'en pouvait espérer la guérison, Elle l'amena à la Sainte, avec un grand sentiment de confiance, lui exposant le sujet de sa douleur et son extrême pauvreté. La Sainte en eut pitié; et regardant avec bonté le mal que le petit avait à son cou, et encourageant la mère par de douces paroles, elle toucha le cou de l'enfant. À l'instant même, les plaies se séchèrent, et il fut guéri radicalement.

À Marseille encore vivait Madame Nicolette Arnaud, qui voyait mourir sans baptême tous les enfants qu'elle mettait au monde; car elle souffrait de telles douleurs, durant ses grossesses, qu'elle en croyait mourir; et elle ne pouvait les mener à terme. Il serait impossible de dire combien elle regrettait de ne pouvoir faire baptiser ces pauvres créatures. Or, elle crut que si la Sainte priait Dieu pour elle, elle trouverait grâce devant lui. Elle vint donc à elle, lui fit connaître son affliction, et lui demanda instamment d'intercéder pour elle auprès de Dieu. Au moment de prendre congé, elle posa sur elle, avec une foi vive, la main de la sainte femme, malgré que celle-ci s'en défendît beaucoup. Depuis lors, elle ne ressentit plus jamais les douleurs qu'elle avait éprouvées, elle porta sans peine tous

ses enfants, qui vinrent heureusement au monde, furent baptisés, et lui furent tous conservés, sans exception.

Il arriva un jour que la sainte mère examinait la caisse à farine du couvent, qu'elle trouva presque vide. Et elle dit, comme en se plaignant: «Voilà qu'il n'y a plus de farine.» Elle était surprise, en effet, d'en trouver si peu. Et quand vint le matin, celle qui devait faire la provision de pain pour la maison, voulant en faire cuire la quantité ordinaire, s'en vint à la caisse, avec deux autres sœurs qui, la veille, avaient été présentes, lorsque la Sainte l'avait visitée. Elles la trouvèrent toute remplie de farine, bien qu'elles l'eussent laissée, si peu d'heures auparavant, presque vide. Pleines de joie, mais fort étonnées, elles allèrent rendre compte de cela à la sainte mère. Celle-ci leur commanda de ne parler de l'événement à personne, mais d'en rendre grâces à Dieu et à saint François. Et elles n'hésitèrent pas à croire que Dieu avait fait ce miracle à la demande de la Sainte, car elle avait été longtemps en oraison, après la visite de la farine.

CHAPITRE TREIZIÈME

Le treizième chapitre traite de la mort de la Sainte.

Quoique, à raison de l'âge avancé auquel la Sainte était parvenue, et de la longue et rude pénitence qu'elle avait faite, son corps fût extrêmement affaibli, néanmoins son cœur brûlait du désir de faire encore davantage, car il ne lui semblait pas qu'elle eût rien fait jusqu'alors.

Son esprit n'était aucunement effrayé de la faiblesse qu'elle ressentait en son corps, au contraire, il en recevait une nouvelle vigueur; car avec la fragilité corporelle, l'ardeur de l'esprit allait toujours chez elle en augmentant. Comme si elle ne faisait que de commencer, son ardente volonté redoublait d'efforts pour pouvoir laisser aux autres de plus grands exemples de vertu. Aussi ne donnaitelle aucun relâche à son corps fatigué, ni à ses forces épuisées. De sorte que la bienheureuse mère était, par sa vie seule, un modèle pour toutes; lorsqu'enfin il plut au Seigneur de l'appeler de ce monde à la vie éternelle, tandis qu'elle avait environ soixante ans, et qu'elle était arrivée au sommet de la perfection.

Alors, ses extases furent plus profondes, plus extraordinaires et plus fréquentes, et son oraison plus fervente et plus continuelle. Car, à mesure qu'elle approchait de la fin de ses jours, elle avait une ferveur plus grande, et son âme s'embrasait toujours plus pour Dieu. Elle en était venue à un si haut degré d'union avec lui, que quoi qu'elle vit, entendit, ou sentit, tout l'attirait par la contemplation vers Dieu, duquel la séparait seulement la paroi de la chair.

Elle avait un si grand et si fort sentiment d'amour pour Notre Seigneur, qu'elle paraissait n'avoir plus une seule pensée pour ce monde. Si elle était à table, occupée à manger, et qu'on lui apportât une fleur, un oiseau, un fruit, ou toute autre chose qui lui fit plaisir, elle entrait immédiatement en extase, et s'élevait vers Celui qui avait créé ces êtres. Rien ne pouvait la troubler dans ce sentiment qui la pénétrait; car la grâce de l'Esprit-Saint remplissait et inondait son âme, et l'amour de Dieu l'embrasait tout entière et la purifiait. De sorte qu'il ne restait rien en elle qui fût entaché de l'amour du monde; c'était une ardeur pour Dieu incessante, et un enivrement d'amour sans limites.

Sur ces entrefaites, et avant que la Sainte rendît son âme à Dieu, arriva la fête de Notre-Dame de la mi-août. La sainte mère avait communié la veille, et, selon sa coutume, elle demeura en extase devant l'autel. Et elle y fut plongée si profondément, qu'elle resta dans cet état tout le jour, depuis Prime, jusqu'à ce qu'on eût achevé de dire les Vêpres.

Et comme elle se trouva, plus complètement que d'ordinaire, toute absorbée en Dieu dans ce ravissement, quand vint l'heure où les religieux commencèrent les vêpres de la bienheureuse mère de Dieu, et que l'officiant entonna la première antienne Assumpta est Maria in calum, gaudent angeli, elle s'éleva soudain dans l'air, si haut qu'elle semblait vouloir s'en aller au ciel, tellement elle était emportée vers Dieu. Ses filles, qui étaient réunies autour d'elle, s'aperçurent fort bien de cette merveille; car, quand elles la virent ainsi monter en haut avec tant d'élan, elles crurent fort que son âme prenait son essor vers son Dieu, et allait ne leur laisser plus que son corps.

Elles se précipitèrent donc toutes ensemble vers elle, poussant des cris pour la retenir; car elles l'aimaient tendrement et craignaient beaucoup de la perdre. Et il n'est point étonnant qu'une telle mère leur fût chère, car étant sur la terre, elle participait à la gloire de Dieu, et vivant

dans la chair, elle était toute céleste. Par la force de la merveilleuse attraction qui agissait sur son âme, sa figure fut alors resplendissante et enflammée d'une manière prodigieuse, ses yeux devinrent brillants et luisants, et on la contemplait avec admiration.

Lorsqu'elle retourna de cette extase extraordinaire, vers l'heure des Complies, on reconnut en sa personne un très grand changement, car tout parut complètement renouvelé en elle, même dans son extérieur; et une merveilleuse beauté demeura sur sa figure, qui semblait celle d'un ange. Elle resta, d'ailleurs, dans une telle union avec Notre Seigneur, qu'elle paraissait avoir oublié entièrement les choses du monde. Et, à partir de ce moment, on vit en elle un attrait puissant qui la poussait sans relâche vers Dieu, et à peine s'apercevait-elle de ce qu'on lui faisait. Son esprit était si entièrement absorbé par l'amour divin, qu'elle était comme suspendue en Dieu. Et l'on demeura convaincu que dans ce merveilleux ravissement Dieu lui montra d'ineffables mystères, et qu'il lui révéla de grandes choses, que l'homme n'est pas digne de savoir.

On crut aussi qu'elle connut alors le terme de sa vie, et le jour de sa mort; car on l'entendit prononcer certaines paroles qui y faisaient une allusion cachée, et qui firent comprendre qu'elle en avait eu la révélation. Mais le tendre amour qu'elle avait pour ses filles l'empêcha de leur en parler ouvertement, parce que, à cause de l'attachement qu'elles lui portaient, elles semblaient mourir au moindre mot qu'elle leur en disait. C'est pourquoi, elle fit tout ce qu'elle put, afin qu'elles ne l'empêchassent pas de s'en aller à son Seigneur, dont l'amour la consumait, par le désir de s'unir complètement avec lui, pour ne s'en séparer jamais. Aussi avait-elle oublié toute autre affection terrestre, et il n'y avait plus rien qui la retînt.

Lorsque huit jours se furent ainsi passés, une fièvre continue la prit, avec une très grande violence. Elle dit alors à une des sœurs qui vint la visiter: «Savez-vous, ditelle, que le Seigneur agit comme une mère qui veut faire manger son petit enfant? Elle tient dans sa main le morceau qu'elle veut lui donner, et quand l'enfant n'y prend pas garde, elle le lui met dans la bouche. Ainsi fera le Seigneur.» À partir de ce moment, son mal s'aggrava de jour en jour, et les médecins dirent qu'ils ne pouvaient rien entreprendre sur elle. Telle était la force qui l'emportait vers Dieu, que tout son corps était consumé par l'ardeur de son âme, et l'esprit était si enflammé et si embrasé que tout le corps était en défaillance.

Quand ses filles virent cela, elles furent saisies d'une immense douleur, et prièrent Dieu, avec une grande abondance de larmes, pour le rétablissement de leur sainte mère. Elles firent toute sorte de bonnes œuvres pour sa guérison. Elle s'était trouvée mal le mercredi: le vendredi, tout le couvent prit la discipline, en criant vers Dieu de la leur rendre. Le samedi, elles jeûnèrent au pain et à l'eau, à genoux, en l'honneur de la Sainte Vierge, la suppliant humblement de la guérir.

Mais son âme s'était si fortement conjointe et unie à Dieu par l'amour, qu'elle ne pouvait en revenir. Elle ne devait pourtant pas s'en aller encore; car, avant de mourir, elle fut trois jours et trois nuits entières dans une extase non interrompue; et les médecins annoncèrent qu'on la perdrait ainsi. Les religieux qui venaient la voir, passaient le jour auprès d'elle, sans la quitter. Et lorsque tout espoir de guérison corporelle fut perdu, ils lui dirent: «Dame Douceline, à qui laissez-vous vos enfants?» Elle répondit: «A Dieu et à notre ordre.» Alors ils lui demandèrent: «Mais à qui les confiez-vous?» Et elle répondait toujours:

«À Notre Seigneur et à saint François.» Ils lui dirent encore: «Mère, qui laissez-vous à votre place?» Elle répondit: «Le Saint-Esprit y pourvoira.»

Toutes ses filles pleuraient amèrement, frappées d'un glaive de douleur qui transperçait leur âme; et elles se tenaient autour d'elle, désolées, inconsolables, et la voyaient mourir. Les frères, témoins de leur douleur, supplièrent la Sainte de leur donner sa bénédiction. Elles se jetèrent donc à terre toutes ensemble, dans une grande tristesse; et la sainte mère étendit ses bras en croix, et bénit ses filles présentes et absentes, au nom de Jésus-Christ. Elle pria aussi le Seigneur de protéger tout son ordre. Et elle ne faisait que répéter ces mots: «Seigneur, j'ai espéré en vous, je ne serai pas confondue éternellement»; et encore: «Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.» Et ayant accompli tout ce qu'elle devait faire, sa sainte âme, le septième jour de sa maladie, alla, pleine de joie, se reposer dans la paix de Dieu, et sa vie se termina dans l'extase qui durait depuis trois jours et trois nuits.

La nuit que la Sainte s'en alla de ce monde, la grande porte de Roubaud ne fut fermée à personne, et une si grande foule s'y amassa, dès que l'on eut appris sa mort, que toute la maison fut remplie de gens qui voulaient la toucher. Aussi les sœurs furent-elles dans un grand embarras, étant plongées dans la plus cruelle douleur, et plutôt mortes que vives; car la mort de leur mère avait percé comme un glaive le cœur de toutes ses filles.

Les religieux franciscains, qui avaient assisté à son trépas, la veillèrent durant toute cette nuit, et ne se retirèrent que quand on eut accompli toutes les cérémonies; ce furent eux qui dirigèrent tout dans la maison. Les dames de l'abbaye de Sion furent là aussi, et veillèrent toute la nuit. Il y eut encore beaucoup d'autres personnes pieuses, qui pleuraient avec ses filles, et déploraient amèrement avec elles que Dieu les eût privées de la présence de cette sainte mère, que toutes croyaient et proclamaient Sainte devant Dieu.

Quand le jour fut venu, le bruit de sa mort se répandit. Et aussitôt que l'on sut qu'elle avait trépassé, et que la nouvelle en eut été divulguée par la ville, tout le peuple accourut avec empressement, pour voir et toucher le saint corps, pour la grande dévotion que le peuple avait envers elle. Tous ceux qui pouvaient trouver quelque chose qui lui eût appartenu, l'emportaient pour en faire des reliques; et tous lui faisaient toucher leurs chapelets ou leurs anneaux, et même leurs chaperons.

On vint même avec des couteaux, pour mettre sa robe en morceaux et se la partager; et l'on prenait avec une grande dévotion tout ce qui était à elle. On craignit beaucoup qu'on ne mît en pièces le saint corps lui-même, et qu'on ne pût pas le sortir entier de la maison de Roubaud. Car on découpa tous ses vêtements, et les religieux, malgré tous leurs efforts, ne purent parvenir à l'empêcher; il s'en fallut de peu qu'un des frères y perdît le bras, en voulant la défendre.

Il devenait donc impossible de l'ensevelir, à cause de la presse du peuple. Alors les religieux se consultèrent, et firent prévenir le viguier de la ville, pour qu'il fît garder le saint corps par les serviteurs de la cour. Le viguier vint aussitôt avec les autres autorités, et avec les premiers citoyens de la cité, pour rendre à la sainte mère tout l'honneur et le respect qui lui étaient dus, et ils amenèrent pour sa garde les gens d'armes qu'ils commandaient.

Et tout le monde se réunit, clercs et laïques, avec toutes les processions des églises; on porta un nombre infini de

cierges et de brandons, qui brûlèrent pour honorer le saint corps, et tous chantaient ses louanges. Et on la transporta, avec une grande pompe, à l'église des frères mineurs de Marseille. Et le respect et la dévotion de tout le peuple, et de tous ceux qui s'y trouvèrent, furent tels qu'on n'en saurait donner une idée.

Le peuple entier accourut; on se précipitait avec une ardeur incroyable sur le saint corps, et les gardes ne pouvaient l'empêcher par aucun moyen. Avant qu'on fût arrivé à l'église, on lui mit successivement trois tuniques, qui furent aussitôt taillées en pièces; et un des frères ayant étendu son manteau par-dessus, il fut sur le champ coupé en fragments par le peuple. Trois fois, dans le trajet, il fallut renouveler le drap qui la recouvrait; on ne lui laissait rien de ce que l'on plaçait sur elle, mais tout était mis en mille morceaux.

Les soldats qui la défendaient de toutes leurs forces, avec leurs épées et leurs masses, purent à peine empêcher qu'on ne dépeçât le corps lui-même, par un excès de dévotion. L'on eut ainsi toutes les peines du monde pour amener d'une manière convenable le corps saint jusqu'à l'église; et ce furent les principaux de la ville qui, par respect, voulurent le porter.

On le déposa dévotement à l'endroit même où le saint père Hugues avait d'abord été placé. Durant trois jours, les moines vinrent journellement en procession auprès du saint corps, pour l'honorer et le glorifier; et pour témoigner un plus grand respect, ils chantaient avec solennité les répons et les antiennes de l'office de Notre-Dame. Et la Sainte fut honorée de toutes les manières par les religieux, mais surtout par les frères mineurs qui la regardaient comme leur sœur, étant, en effet, la vraie fille de monseigneur saint François.

Au temps même où la Sainte quitta ce monde, elle apparut à une de ses filles, avec un visage souriant, et lui dit joyeusement: «Ne me pleurez, pas, je ne suis point morte, mais je m'en suis allée de ce monde à mon père; et celui qui a souffert sur la croix pour moi, m'a unie intimement à lui.» Ayant dit ces mots, elle disparut.

CHAPITRE QUATORZIÈME

Le quatorzième chapitre traite de la translation de la Sainte.

L'honorée mère madame sainte Douceline s'échappa du naufrage de la présente vie, en l'année de l'incarnation de Notre Seigneur Jésus-Christ mil deux cent soixante-quatorze, le premier jour de septembre, qui était un mercredi, sur le soir, vers l'heure de Complies; et son saint corps fut déposé en terre le jeudi, dans la matinée. Elle fut révérée comme sainte par les laïques et par les clercs; car les riches et les pauvres lui firent grand honneur, et montrèrent admirablement la dévotion que tous avaient pour elle.

Et la Sainte commença à resplendir par ses miracles; car beaucoup de malades venaient avec confiance à son sépulcre, l'invoquaient respectueusement, et y recevaient, par ses mérites, la guérison qu'ils avaient désirée. Un grand nombre de personnes furent guéries de diverses maladies, en recourant à elle. Et elles vinrent à son tombeau, apportant de nombreuses images, des cierges, des suaires, et diverses autres offrandes, pour accomplir leurs vœux, ayant obtenu de Dieu, par son intercession, les grâces qu'elles avaient demandées.

En l'an de l'incarnation de Jésus-Christ mil deux cent soixante-quinze, tous les religieux et tous les ordres de la ville de Marseille se réunirent pour faire la translation du corps de la bienheureuse mère madame sainte Douceline, avec le respect et l'honneur qui lui étaient dus. Ses filles fidèles veillèrent auprès d'elle toute la nuit qui précéda la fête, et gardèrent le corps de leur mère bien-aimée, versant d'abondantes larmes au souvenir de sa mort, car c'était le bout de l'an.

Un riche citoyen de Marseille, nommé Guillaume de la Font, avait demandé, par dévotion, de se charger de la fête, et il la célébra de la manière la plus convenable. On y consuma un grand nombre de torches, de cierges et d'autres lumières; et rien ne manqua à la solennité, où furent chantés, avec la joie la plus vive, des hymnes et des cantiques spirituels.

Le corps fut porté honorablement sous un riche drap d'or, et placé, après une grande procession, dans le tombeau de marbre que le généreux Marseillais avait fait faire pour elle, dans l'église antique des frères mineurs de Marseille, où se faisaient alors les offices. Toute la fête s'accomplit religieusement avec une solennité peu ordinaire, et tout l'éclat possible.

Quelque temps après, à l'occasion d'une formule de louange en l'honneur de la Sainte, il s'éleva, dans le couvent de Marseille, quelques troubles et quelques contestations, par rapport à sa vie, lorsque l'on commença à l'écrire, vu certain doute qui se manifesta. Les sœurs ne furent pas d'accord pour savoir si l'on se servirait de cette formule de louange, ou non. Et à ce propos, il y eut de l'aigreur parmi elles, parce que les unes le voulaient, les autres, au contraire, par un sentiment de crainte, s'y opposaient. L'ennemi de tout bien profita de l'occasion pour agiter le cœur de l'une d'elles, qui très affligée et attristée de la division où l'on se trouvait, commença à se laisser aller à une bien folle pensée.

Il lui vint tout d'un coup dans l'esprit de douter que la Sainte fût sainte, et qu'elle méritât cette louange. Et quoi qu'elle fît, il lui fut impossible de chasser cette pensée de son cœur, malgré qu'elle y résistât de toutes ses forces. Cependant les sœurs, par la volonté de Dieu, se mirent d'accord pour honorer la Sainte comme elles le devaient.

Or, voici ce qui arriva dans le temps où elles étaient encore divisées.

Une novice, fort dévote à la Sainte, avait été très sensible au différend concernant sa louange, et, comme l'autre, en avait éprouvé beaucoup de peine. Une nuit, elle se sentit fort malade, au point de ne pouvoir pas se remuer dans son lit; et pour ce motif, elle ne se leva pas pour les Matines. Toutes les autres s'en étaient aperçues, et aucune n'osait l'appeler, sachant le mal qu'elle avait.

Lorsque l'on sonna le dernier coup des Matines, tandis que la novice dormait, il lui vint quelqu'un qui commença à tirer la couverture qu'elle avait sur elle, et qui la tira tellement, qu'elle dut s'éveiller. Quand elle fut éveillée, on continua à la lui tirer encore. Elle n'osait pas parler, ni demander qui était là, car elle était effrayée de sentir un esprit aussi près d'elle; mais elle ne savait pas qui c'était. Elle pensait néanmoins continuellement à la sainte mère; elle l'eut dans son cœur, quand elle s'éveilla, et son souvenir lui fit sentir une souveraine consolation, qui faisait disparaître l'autre crainte. Quoi qu'elle fît pourtant, elle ne pouvait se remuer dans son lit, pour le mal qu'elle avait.

Alors, la personne qui était devant elle, alla se placer au pied du lit, et se mit à passer doucement la main sur ses pieds, par-dessus la couverture. Malgré tout cela, elle ne bougeait point; mais le plaisir qu'elle ressentait pendant qu'on lui touchait si doucement les pieds, était si grand, qu'elle oubliait tout son mal; et elle n'y pensait plus, à cause de la satisfaction qu'elle éprouvait dans son âme. Quand l'autre vit que tout ceci ne la faisait pas remuer, elle enleva la couverture, jusqu'à lui découvrir les pieds.

Au même instant, il lui vint en mémoire une antienne consacrée à l'honneur de la Sainte, et elle l'eut tout d'un coup dans le cœur, comme si quelqu'un lui disait: Ad te de

luce vigilans. Et incontinent, elle se leva sans aucune peine, et se trouva guérie entièrement de tout son mal. Et l'allégresse spirituelle qui remplit son cœur, et l'accroissement de dévotion qu'elle sentit dans son âme en entendant cette parole, Ad te de luce vigilans, furent si extraordinaires, qu'en aucune circonstance elle n'eut une pareille consolation d'esprit. Et elle s'en alla, toute joyeuse, à Matines. Mais en se tournant, elle vit une personne qui partait d'auprès d'elle.

Or, en ce moment, la sœur qui avait eu au sujet de la Sainte une si folle pensée, était encore dans le dortoir, se rendant à Matines; et elle vit de ses propres yeux une béguine qui se mettait en marche, en partant de l'endroit même où était la jeune novice dont nous venons de parler. Elle la prit pour une autre, et voulut lui faire des reproches, car elle l'avait appelée; et voyant sa démarche pleine de gravité, elle regarda pour voir qui c'était, mais ne put la reconnaître.

Elle était droite et élevée, et d'une taille ordinaire, et elle paraissait tenir les bras croisés sur sa poitrine; mais ses mains étaient recouvertes du manteau qu'elle portait. Son voile était clair, blanc et net; son manteau était brun, mais d'une couleur singulière. Sa figure était d'une merveilleuse beauté, et l'on était ravi en regardant sa taille, tant elle était parfaitement bien conformée. Elle marchait, en traversant le dortoir, avec une très grande modestie, se dirigeant vers l'oratoire.

L'autre la considérait, et bien qu'elle lui vînt en face, elle ne put, malgré tous ses efforts, apercevoir sa figure, quoiqu'elle la regardât obstinément au visage. Elle s'en étonnait fort, sachant bien que dans la maison il n'y avait pas une telle femme. Et quand elle passa auprès d'elle, et qu'elle fut à portée, elle lui demanda qui elle était, parce qu'elle ne la reconnaissait pas. Aussitôt il lui fut répondu

dans son cœur: «C'est Douceline de Digne, qui mérite d'avoir au ciel une place entre les vierges sacrées.» Et elle continua sa marche.

En ce moment, l'autre vit toute la forme de ses épaules, et reconnut distinctement toute sa taille. Mais rien n'est comparable à la joie et au plaisir spirituel qu'elle éprouva dans son cœur, en entendant la réponse qui lui était faite; elle en eut un accroissement de dévotion qu'elle n'avait jamais ressenti. Aussitôt, elle se précipita pour la suivre, mais tandis qu'elle cherchait à la rejoindre, elle disparut à ses yeux. Elle la vit sortir par la porte du dortoir, et s'imagina qu'elle était entrée par celle qui est en face, laquelle mène à l'oratoire, et par où les sœurs vont la nuit aux Matines.

Aussitôt qu'elle l'eut perdue de vue, elle courut après elle avec un grand empressement, et ne la retrouvant plus, elle demandait à tout le monde, par où avait passé celle qui marchait devant elle, et où elle avait pu aller. Les autres lui répondirent qu'elles n'avaient point vu d'autre personne qu'elle-même; et elle ne semblait pas trop savoir ce qu'elle faisait, par suite de sa grande joie. Et elles entrèrent toutes ensemble dans l'oratoire. En pénétrant dans la maison de Dieu, telle fut la splendeur qu'elles y trouvèrent, tel fut le bonheur digne des anges qui remplit leurs cœurs d'une admirable fraîcheur spirituelle, que l'on ne saurait l'exprimer par la parole.

Elles sentirent une odeur céleste qu'elles n'avaient jamais connue à aucune époque; et il leur semblait que l'oratoire était rempli d'une multitude d'anges. Bientôt arriva la novice qui avait été malade, la nuit, et qui venait d'être guérie; elle vint toute joyeuse, pleine d'un merveilleux contentement, et elle demandait aux autres qu'elle était celle qui l'avait appelée. Toutes nièrent l'avoir appelée; et elle raconta ce qui s'était passé.

La joie qui les remplissait toutes, loin de diminuer, allait toujours en augmentant. C'était une joie divine, et une allégresse spirituelle qu'elles sentaient dans leurs âmes, avec un grand accroissement de dévotion pour Dieu et pour la Sainte; jamais elles n'avaient éprouvé une joie pareille, ni une semblable félicité. Elle se manifestait sur toutes les figures, où l'on voyait aisément les marques du bonheur qui était dans leurs âmes. Et chacune d'elles regardait les autres avec un grand plaisir, car il leur semblait voir sur le visage de leurs compagnes ce qu'elles éprouvaient dans leur cœur.

Alors aussi, elles purent lire dans la conscience l'une de l'autre, et elles furent unanimes à s'accorder en une seule et même pensée, que chacune voyait dans le cœur des autres, comme dans le sien propre: c'est que la sainte mère était là présente au milieu d'elles. Elles apercevaient une partie de sa grande gloire, et sentaient la présence des saints anges dont la Sainte était accompagnée, comme elles le croyaient et le comprenaient. Ce fut au milieu de ce débordement de joie qu'elles récitèrent dévotement les Matines, tous les cierges allumés, afin d'honorer plus complètement la Sainte.

Aussi longtemps qu'elles dirent l'office à neuf leçons de Notre-Dame, elles sentirent que la sainte mère demeurait là, et aussi durant les Matines du jour, jusqu'au second nocturne. Elles ne la voyaient pas ostensiblement, mais elles l'entendaient aller et venir près d'elles, et distinguaient fort bien quand elle s'éloignait, et quand elle se rapprochait; elles saisissaient tous ses mouvements. La joie de leur cœur s'accroissait sans cesse, et elle dura tout le temps qu'elle fut là; jusqu'à ce que quelques personnes firent un peu de bruit, et au même moment que ce bruit se fit entendre, elles comprirent que la Sainte s'en allait de ce lieu.

Aussitôt, la grande allégresse qu'elles avaient dans leur cœur disparut; à partir de ce moment, elles ne la ressentirent plus, et n'aperçurent plus cette grande gloire qu'elles voyaient auparavant. D'un commun accord, elles comprirent aussitôt que la sainte mère était partie. Elles achevèrent dévotement son service, et la récitation de ses louanges. Et elles eurent tant de consolation de ce qui était arrivé, que le seul souvenir de ce qu'elles avaient vu en ce jour les remplissait de bonheur.

La sœur qui avait eu une si fausse idée au sujet de la Sainte, rentra en elle-même; elle comprit que ce qu'elle avait entendu répondait à la mauvaise pensée qu'elle avait eue; en doutant qu'elle fût sainte et digne de louanges. En effet, la parole ouïe par elle disait: « Dulcelina hec de Digna, Sede polorum est digna, Inter sacras virgines; cette Douceline de Digne est digne de la demeure céleste, au milieu des saintes vierges.» Elle se repentit donc de sa faute, et eut une vive douleur et un très grand déplaisir de la folie à laquelle elle s'était laissé entraîner. Et elle crut fermement que la vérité était telle que ces paroles le disent.

Tout ceci fut raconté, d'une manière très exacte, par celles qui l'avaient vu et entendu elles-mêmes, par-devant la prieure majeure et les anciennes de la maison. Et pour plus de garantie, celle qui avait douté de la sainteté de la sainte mère, et qui avait vu de ses yeux ce que nous avons dit, vint le jurer sur les saints Évangiles, entre les mains de Madame Philippine de Porcellet, qui était prieure majeure de l'institut. Et les autres sœurs qui s'y étaient trouvées, attestèrent et confirmèrent qu'elles avaient vu tout ce que celle-ci raconta.

Un fait pareil à celui-là arriva dans le couvent des béguines d'Hyères, l'an d'après que ceci se fut passé. C'était le jour que les dames de cette maison honoraient la mémoire de la sainte mère, selon qu'elles avaient la coutume de le faire parmi elles; et elles célébrèrent cette commémoraison avec la plus grande solennité qu'elles purent, disant ses louanges avec une allégresse sans égale. Leur oratoire fut à cette occasion éclairé et illuminé merveilleusement par une infinité de lumières.

Et elles dirent ses louanges avec tant de respect et de dévotion, que jamais, en aucun temps, elles n'avaient eu une consolation pareille, et jamais elles n'avaient fait une telle solennité. On entendait leurs voix bien loin de la rue des religieux. On comprenait aisément qu'elles étaient dans une grande allégresse, mais l'on s'étonnait qu'elles célébrassent une fête si solennelle, ne sachant pas pourquoi elles la faisaient. Et la joie que les sœurs montraient en faisant cette nouvelle cérémonie, ne ressemblait pas à une joie mondaine, et l'on y vit et entendit diverses choses singulières.

Quelques-unes des religieuses les plus parfaites virent clairement la sainte mère venir à Matines, et entrer par le sanctuaire. Elle se mit au milieu des quatre sœurs qui étaient au lutrin, et elle répandit une telle clarté que toutes en étaient illuminées. Il y en eut beaucoup qui l'entendirent chanter pendant quelque temps; et tout le couvent éprouva le plus vif sentiment de dévotion envers elle, comme jamais on ne l'avait ressenti. Quand les choristes allèrent réciter le verset, elle se mit à les suivre, et puis elle disparut. Mais la joie surnaturelle, et la consolation, et la dévotion qu'elle laissa dans les âmes furent si fortes que je ne saurais les exprimer.

Il n'y a pas lieu de craindre que Notre Seigneur abandonne aucune des personnes qui auront persévéré avec fidélité dans ce saint établissement, ni qu'il en méconnaisse une seule à la fin de ses jours. Pour la consolation de toutes, Dieu voulut en donner la preuve certaine à l'une des religieuses de la maison.

Il arriva qu'une des béguines de Roubaud, du couvent d'Hyères, vint à mourir; et une autre, qui était en prières dans un lieu retiré, s'endormit durant son oraison. Or il lui sembla qu'elle se trouvait là où était l'âme de la morte; et elle la vit se tenir très humblement dans un endroit qui lui paraissait être le paradis terrestre. Et elle vit tous les Saints venir successivement auprès de cette âme, et lui demander qui elle était, à quel ordre elle appartenait, et quel était l'habit qu'elle portait, habit qu'ils ne connaissaient pas.

Elle répondit qu'elle avait vécu sous la direction de saint François, disant cela avec beaucoup d'humilité. Et les Saints lui dirent, en tournant contre elle sa réponse: «Vous avez vécu sous la direction de saint François? D'où vient donc que vous ne portez pas son habit, ni l'habit de sainte Claire, ni celui des autres ordres? Qui êtes-vous donc, vous qui vous dites appartenir à saint François, sans porter son habit? Qui êtes-vous, et de quel ordre?

En ce moment vint Jésus-Christ, le Seigneur juste et miséricordieux, qui mit fin à toutes ces questions, en disant: «Que demandez-vous, vous autres?» Les Saints lui dirent: «Seigneur, il y a là une âme que nous ne connaissons pas; nous ignorons de quel ordre elle est, et son habit nous est inconnu. Elle dit avoir vécu sous la direction de saint François; mais elle ne porte ni son habit, ni celui de sainte Claire, ni celui des autres religieux. Nous ne savons pas qui elle est.»

Le Seigneur répondit avec douceur, et avec un visage plein de bonté: «Je la connais, moi. Elle est, dit-il, d'un ordre que j'aime, et que j'ai sous ma garde, lequel vit sous la direction de saint François. Elle dit vrai, quand elle affirme qu'elle a été sous sa conduite; mais elle ne porte pas son habit. Et moi je sais bien qui elle est.» Ainsi parla Notre Seigneur, et il la sauva, et il la prit avec lui, comme

une brebis qu'il avait achetée bien cher. Il n'y a donc aucun sujet de craindre que ce saint établissement périsse sous la main et sous le gouvernement de saint François, puisqu'il est continuellement en la garde spéciale de Notre Seigneur.

De ceci nous avons un témoignage irrécusable, et une garantie certaine, dans toute la vie de la sainte mère; car en diverses circonstances de sa vie, et dans ses extases les plus sublimes, elle nous promettait et nous assurait que nous sommes toutes sous la garde de Dieu, que tout l'établissement est sous la protection de la Sainte Trinité, et que sous les ailes de saint François nous serions toutes sauvées. C'étaient là des promesses qu'elle nous répétait fréquemment; et Dieu en voulut montrer la réalisation dans celle-là, pour donner aux autres une ferme confiance en tout ce que la Sainte disait. Et pour qu'elles y crussent encore mieux, il se plut à faire voir que ce que la sainte mère leur promettait était certain.

Aussi, quelles que soient les contrariétés et les épreuves qu'il ait à supporter, il n'y a pas à redouter que ce saint institut vienne à périr, car il est sans discontinuer en la garde de Dieu. Aucune de celles qui en font partie, n'a rien à craindre, si elle observe sa règle; car Dieu se mettra en avant pour nous, et répondra à toutes les difficultés qui nous seront faites. Il sait ce qu'est notre ordre, il le connaît, il l'aime, à cause des mérites de notre sainte mère, et du saint père Hugues, qui en a donné la doctrine, et nous y a formées. Et il est hors de doute que Dieu ne laissera périr aucune de celles qui s'y sanctifieront sous la main de saint François.

En l'année de l'incarnation de Jésus-Christ mil deux cent soixante-dix-huit, le dix-sept du mois d'octobre, jour de dimanche, on fit la translation des corps saints du bienheureux père et saint frère Hugues de Digne, et de notre bienheureuse mère, sa sœur, madame sainte Douceline, dans l'église neuve des frères mineurs de Marseille. À cette occasion, pour l'honneur de Dieu et de Notre-Dame, beaucoup des principaux de l'ordre se réunirent dans le couvent de Marseille; la plupart des béguines d'Hyères, vinrent; et il y eut une très nombreuse affluence de pieuses personnes, qui venaient pour honorer les saints corps, et prendre part à la joie de la fête.

Tous les ordres de Marseille et toutes les processions y furent. Les corps des saints furent levés et placés chacun dans un riche drap d'or; et ils furent portés respectueusement par les personnes les plus considérables de l'ordre, ministres, custodes et lecteurs, et par les plus élevés en dignité, qui s'en faisaient un honneur. On les porta processionnellement, avec la plus grande solennité, tout autour des remparts de Marseille, en chantant avec une vive allégresse les louanges de Dieu, de la très sainte Vierge, et de monseigneur saint François. Tout le peuple de Marseille se trouva là, les riches aussi bien que les pauvres; et l'on se précipitait, avec une grande confiance, sur les saints corps, de telle sorte, que la presse du peuple empêchait la procession d'entrer dans l'église. Et tous, petits et grands, montrèrent une admirable dévotion pour honorer les saintes reliques.

On les conduisit dans la nouvelle église des religieux franciscains, entourées d'une infinité de cierges allumés en leur honneur. Une messe très solennelle y fut célébrée, après laquelle, au milieu de la joie et du respect de tous, on les déposa dans des tombeaux de marbre placés dans le chœur de Notre-Dame. C'est dans ce lieu qu'ils reposent encore, à l'honneur du Dieu tout puissant, qui est béni dans tous les siècles.

CHAPITRE QUINZIÈME

Le quinzième chapitre traite des miracles que Dieu opéra par l'intercession de la Sainte, après sa mort.

Réjouissez-vous, enfants de Roubaud, d'Hyères et de Marseille, qui avez eu pour fondatrice une si digne mère, qui a servi le Seigneur dans la sainteté la plus consommée. Que Dieu soit toujours aimé et servi par vous fidèlement, par les mérites de votre mère, par l'intercession de laquelle le Seigneur a accordé tant de grâces, comme vous allez l'entendre.

Il y avait, en Provence, un noble baron que l'on appelait Raynaud, et qui était seigneur du château de Cabriès. Sa femme se nommait Constance; et tous les deux désiraient ardemment avoir un fils, sans pouvoir l'obtenir. Ils s'adressèrent avec confiance à la Sainte, et promirent, si elle voulait leur donner un fils, de lui offrir le poids de son corps, en cire. Peu après, ils eurent un bel enfant, qui les combla de joie, car il devint si sage, que l'on était en admiration devant ses paroles. Il ne ressemblait pas à un enfant, et il parut bien que c'était un don de la grâce, car il avait un esprit des plus subtils.

Ils eurent encore un autre fils, qui tomba un jour dans une maladie, par laquelle il fut conduit jusqu'à l'article de la mort; on le vit faire les dernières contorsions des mourants, et l'on croyait que son âme avait quitté le corps. La mère, livrée à la plus vive douleur, poussa des cris amers, et invoqua la Sainte, en lui faisant de bon cœur la promesse de venir visiter son sépulcre, et d'y porter l'enfant avec son suaire. Quand elle eut fait ce vœu, l'enfant revint à la vie, et il fut rendu à la santé.

Ainsi, de même que Dieu leur avait donné le premier de leurs fils par les mérites de la bienheureuse Sainte, de même il leur rendit miséricordieusement par son intercession celui qu'ils croyaient déjà mort. L'heureuse mère accomplit son vœu avec allégresse, et elle disait à tous qu'il était évident que la Sainte l'avait ressuscité.

Une femme de la ville de Marseille perdait tous ses enfants presque aussitôt après leur naissance; et elle était si affectée de son malheur, qu'elle semblait avoir perdu la raison, de la douleur que lui causait chacun de ses enfants. Se trouvant un jour près de son terme, elle était dans une grande inquiétude, redoutant la mort de l'enfant qu'elle portait, et elle le pleurait déjà avant qu'il fût né.

Une nuit, durant son sommeil, la bienheureuse mère lui apparut avec douze autres dames de Roubaud. C'étaient douze de ses filles, qui déjà avaient quitté ce monde; et elles faisaient à leur mère un honorable cortège. Toutes étaient d'une merveilleuse beauté. Et la Sainte dit avec bonté à la femme affligée: «Je viens t'apprendre que tu portes un fils dont tu n'auras que de la joie; et tu peux être sûre qu'il t'en viendra beaucoup de biens. Car je te fais savoir que cet enfant vivra, parce que j'ai prié Dieu de te le conserver.» Celle-ci lui demanda alors qui elle était. «Je suis, dit la Sainte, Douceline de Digne, béguine de Roubaud, la sœur du frère Hugues de Digne; j'ai quitté ce monde, en cette présente année, pour m'en aller à Dieu, et c'est moi que tu as invoquée.»

En entendant ces paroles, cette femme se jeta à ses pieds, et la supplia dévotement de bénir son sein. La Sainte mit alors la main sur elle, la bénit, puis elle disparut. L'autre demeura toute consolée de la vision qu'elle avait eue; elle eut une pleine confiance dans les paroles de la Sainte, et espéra que par ses mérites elle trouverait grâce

devant Dieu. En effet, le songe qu'elle avait eu s'accomplit de point en point. Elle mit au monde un enfant, qui la rendit heureuse; car ce fils vécut, se livra au négoce, combla sa mère de biens, et fut toujours son soutien.

Une noble demoiselle de la ville de Marseille, qui portait le nom de Cécile, avait, durant une année entière, souffert d'une cruelle maladie des yeux. Elle ne pouvait qu'avec peine supporter la plus faible clarté. Le blanc de ses yeux était devenu si rouge que l'on aurait dit qu'il en sortait du sang continuellement; et les médecins ne pouvaient la guérir, ni par leurs pommades, ni par leurs autres remèdes.

Lorsque l'on s'approcha de l'anniversaire de la bienheureuse Sainte, jour auquel les dames de Roubaud honorent sa mémoire, une de ses sœurs, nommée Carpenelle, avait été reçue pour faire partie de l'ordre et devenir fille de la sainte mère; et elle devait entrer dans l'établissement précisément en ce temps-là. Celle-ci suggéra à sa sœur de se vouer à sainte Douceline, parce qu'elle ne croyait pas qu'elle pût être guérie par un autre moyen.

L'infirme s'adressa donc dévotement à la Sainte, et fit vœu que si elle était guérie au jour de sa fête, elle lui porterait ce jour-là, pour offrande, des yeux de cire du poids d'une livre, et que toute sa vie, à la même époque, elle lui offrirait un cierge, par reconnaissance. Aussitôt qu'elle eut fait ce vœu, elle sentit immédiatement une amélioration dans son état; le jour de la fête de la Sainte, jour par elle fixé, elle se trouva guérie totalement, et ne ressentit plus jamais cette douleur. Elle fut fidèle à sa promesse, et tant qu'elle vécut, elle accomplit exactement son vœu.

Dans la ville de Saint-Maximin, il y avait une femme qui était devenue presque aveugle par suite d'un terrible mal d'yeux; ses yeux semblaient toujours pleins de sang, tant

ils étaient vermeils; et elle en était arrivée à ne plus y voir. Elle passa de longs jours dans une pareille position, éprouvant souvent de grandes douleurs.

Une nuit que ses souffrances étaient plus fortes que d'ordinaire, elle était assise dans son lit, ne pouvant y trouver de repos en aucune manière, et elle s'abandonnait au désespoir. Il lui semblait impossible qu'elle recouvrât la vue, et personne ne savait lui indiquer un remède qui lui fît du bien. Pendant qu'elle était livrée à ces tristes pensées, elle se souvint de la Sainte, et commença à l'invoquer ardemment, en versant des larmes. Et voilà qu'elle sentit soudain une main qui lui passa sur les yeux, et tout d'un coup elle y vit clairement, et la douleur qu'elle endurait cessa aussitôt.

Alors cette femme, transportée de joie, demanda qui était celle qui l'avait guérie. Et il lui fut répondu: «C'est Douceline de Digne; va-t'en à son tombeau.» Et elle la vit devant elle, suivie de trois dames béguines qui l'escortaient. Depuis lors, elle eut toujours beaucoup de dévotion pour elle; et pendant longtemps, quand elle venait à Marseille, elle allait, avant toutes choses, en pèlerinage à son sépulcre. Du reste, elle ne souffrit plus jamais de son mal.

Il arriva encore qu'une béguine de Roubaud, du couvent de Marseille, fut très gravement malade, et près de mourir. On lui donna l'extrême-onction; elle avait même perdu la parole, et présentait tous les symptômes d'une mort prochaine, s'y acheminant à grands pas, à la vue de tous. Alors, une de ses compagnes se mit à genoux, en versant beaucoup de larmes, invoqua la Sainte, et lui fit un vœu pour le salut de la malade. À l'instant même, celle-ci commença à parler; avant la fin de la nuit, son mal disparut, la fièvre la laissa, et elle fut guérie.

Madame Laure, d'Hyères, fut aussi beaucoup malade dans le couvent de Roubaud d'Hyères, d'une enflure au cou et à la figure: les médecins désespéraient de sa vie. En cet état, la malade réclama dans son cœur l'aide de la bienheureuse mère, et demanda avec dévotion qu'on lui donnât de ses reliques. On lui apporta donc un doigt de la pieuse vierge, qu'elle reçut avec un grand respect. Et guidée par sa foi et sa piété, elle se le mit dans la bouche, à l'endroit où elle sentait principalement son mal: car elle avait une vive confiance d'être guérie par le secours de la Sainte. Et, en effet, la dévote fille reçut sa guérison par les mérites de la sainte mère, en qui elle avait mis toutes ses espérances. L'enflure qui avait envahi sa tête, son cou et sa figure, se dissipa par le détournement des humeurs corrompues, et depuis lors, elle ne se ressentit plus de cette grave maladie.

La fille d'un riche habitant de Marseille, nommé Barthélemy Martin, fut très grièvement malade d'une fièvre continue des plus violentes: c'était une petite enfant d'un an. Elle avait sur son corps cinq abcès qui ne pouvaient arriver à maturité, et qui la mettaient aux abois. On ne savait plus quel parti prendre à son égard, car à raison de la grande faiblesse de l'enfant, ni les médecins, ni personne autre, n'osaient faire sur elle aucune opération. Tous les médecins jugeaient la maladie mortelle, disant que, par les efforts de la nature, elle ne pouvait en aucune manière en échapper. L'enfant fut donc accablée par le mal, et réduite à l'extrémité. On voyait déjà en elle les spasmes de la mort, et l'on croyait qu'il faudrait bientôt l'ensevelir.

Alors, son père et sa mère s'adressèrent dévotement à la Sainte, et réclamèrent sa protection; lui promettant que, si elle la sauvait et lui conservait la vie, ils la mettraient, quand elle serait en âge, dans sa maison de Roubaud. Que

la bonté de Dieu est admirable! À l'instant même où ils eurent fait leur vœu, l'enfant se trouva mieux, tous ses abcès s'ouvrirent subitement, la fièvre disparut, et elle se trouva parfaitement guérie.

Une autre fois, cette même enfant, que l'on nommait Alaiette Martin, ou Raoline, étant à l'âge d'environ deux ans, tomba dans une grave maladie. Elle se trouva toute enflée, et son ventre était devenu si gros, qu'il semblait devoir éclater. Elle était presque toute livide; depuis plus de cinq jours elle n'avait pas pris le sein de sa mère, ni reçu de nourriture; elle se mourait, et au jugement de tous ceux qui la veillaient, la mort ne pouvait tarder.

Cependant les dames de Roubaud lui envoyèrent de l'eau dans laquelle elles avaient trempé un doigt de la Sainte, gardé chez elles dans un reliquaire d'argent. Et dès que sa mère lui eut fait boire de cette eau, l'enfant commença à aller mieux; en trois jours elle fut toute désenflée, et celle que l'on croyait ensevelir bientôt, reçut une complète guérison.

On donna à boire de la même eau à une servante de Roubaud, nommée Doucette, qui souffrait cruellement, depuis deux ans, d'une maladie d'estomac, ne pouvant rien digérer de ce qu'elle mangeait. Elle en était venue au point de ne pouvoir prendre, ni retenir aucun aliment. Il lui semblait être toute enflée, et elle ne pouvait ni s'incliner, ni se chausser. Elle se desséchait donc par suite de ses souffrances, et elle se voyait ainsi mourir.

Elle ne recevait d'aucune part un conseil salutaire; toutes les médecines qu'elle prenait, tout ce que les médecins ordonnaient, la rendaient plus malade, et elle n'avait plus de force. Mais dès qu'elle eut bu avec dévotion de cette eau dans laquelle avait été trempé le doigt de la sainte mère, dans la nuit même, elle se trouva tout à fait guérie;

elle recouvra immédiatement l'appétit, et elle put se déchausser sans l'aide de personne. Elle avait été malade pendant plus d'un an; mais depuis ce moment, elle n'eut plus à souffrir de ce mal.

Maragde de Porcellet, béguine de Roubaud, était la nièce de Madame Philippine de Porcellet, qui fut long-temps prieure majeure et directrice de ce saint institut. Cette demoiselle avait une grave maladie qui lui enlevait fréquemment l'usage de la parole; et parmi beaucoup d'autres maux divers dont elle souffrait, elle était sujette à des hoquets si forts que de très loin on en entendait le bruit. Aucun médecin ne pouvait l'en guérir; mais elle but, comme les autres, de l'eau dans laquelle avait été plongé le doigt de la Sainte; et dès l'instant qu'elle l'eut bue, par la vertu de la sainte mère, la fille, trouva le remède à l'infirmité qui l'avait si longtemps tourmentée, et dont elle fut sur le champ délivrée.

Une autre fois, cette demoiselle avait perdu la parole, car la maladie lui tirait la langue en arrière, la faisant entrer tout entière dans le gosier, de sorte qu'on pouvait à peine la voir ou la toucher. Il y avait quatre jours qu'elle n'avait pas parlé. Et comme l'on s'approchait du jour de la commémoraison que les béguines célèbrent chaque année en l'honneur de la Sainte, toutes ces dames étaient désolées, à cause de la compassion qu'elles avaient pour elle. Et elles supplièrent humblement et dévotement la sainte mère, d'avoir pitié de sa fille, et de lui faire la grâce qu'en ce jour elle pût l'honorer, en obtenant de Dieu qu'il lui rendît la langue, et qu'elle recouvrât la parole.

Quand arriva le samedi soir, la malade, qui ne pouvait pas parler, faisait en silence quelques œuvres de piété en l'honneur de la Sainte, et les autres lui disaient d'avoir confiance en elle, parce qu'elles croyaient qu'elle la guérirait. Elle, de son côté, leur témoignait par des signes qu'elle espérait recouvrer la parole, le jour de la fête. Cependant une de ces dames, ne pouvant se contenir, se mit à dire: «En vérité, glorieuse mère, je ne vous en tiendrai pas quitte, si demain, avant qu'on se mette à table, elle n'a parlé, afin que nous puissions, avec plus de joie, entendre lire votre vie.» C'est ce jour-là, en effet, qu'on devait la lire pour la première fois au couvent.

Dans la nuit qui suivit ceci, ladite Maragde, privée encore de la parole, entendit pendant son sommeil une voix qui lui dit, avec beaucoup de douceur et une profonde compassion: «Sache, ma fille, que par suite des grandes prières qui ont été faites pour toi. Dieu va te rendre la parole. Lorsque tu t'éveilleras, tu t'apercevras que rien ne t'empêche plus de parler. Et tu conserveras l'usage de la parole jusqu'à la prochaine fête de Notre-Dame.» Or cette fête arrivait huit jours après.

«Mais je te fais savoir aussi, dit-elle d'une voix compatissante, que cinq jours ne se passeront pas après la fête de la mère de Dieu, que tu l'auras déjà perdue. Et tu seras bien découragée quand tu la recouvreras de nouveau. On s'adressera à beaucoup de saints, on les invoquera pour toi; mais sache bien qu'aucun ne te fera recouvrer la voix, jusqu'à ce que Dieu, dans sa bonté, te la rende. Et tu l'attendras si longtemps, que tout le monde désespérera de te voir jamais parler; mais finalement tu recouvreras la parole.»

Maragde ne voyait pas la personne qui lui parlait, mais elle entendait seulement sa voix. Et elle comprit sur le champ que celle qui lui annonçait ces choses était la sainte mère, à laquelle elle s'était adressée cette nuit même, du fond du cœur, et que ses sœurs priaient dévotement pour elle, afin que la parole lui fût rendue ce jour-là. Sur ce, elle s'éveilla, et elle trouva que sa langue s'était assez allongée

dans sa bouche pour qu'elle pût parler un peu. Elle fit d'abord le signe de la croix sur elle; ensuite elle appela Madame Philippine de Porcellet, qui était sa mère, et la mère de toutes les autres. Et elle se leva, et s'en vint trouver ses compagnes, et leur raconta, avec une vive joie, comment la sainte mère lui avait rendu la parole.

Ainsi qu'il lui avait été dit en songe, elle parla durant tout le temps que la Sainte avait précisé; et puis, c'est-à-dire, le cinquième jour après Notre-Dame, comme la Sainte le lui avait dit, elle perdit de nouveau la parole. Et elle ne la recouvra pas de plus de six semaines, quelques prières que l'on adressât aux saints pour elle; mais à la fin, il plut à Dieu de lui rendre la faculté de parler.

Beaucoup d'autres personnes reçurent leur guérison de la même manière; car quand elles buvaient de l'eau dans laquelle on avait mis le doigt de la sainte mère, elles étaient aussitot guéries des infirmités dont elles avaient à souffrir.

Il y avait à Marseille un homme qui menait une fort mauvaise vie, et par suite de ses actes coupables, il semblait avoir perdu la raison. Son père et sa mère en étaient fort affligés, ainsi que ses amis; car il désobéissait à Dieu, et il désolait tout le monde. Il ne se connaissait plus, ne savait pas ce qu'il faisait, et ne voulait écouter personne, étant complètement dévoyé; et il y avait longtemps qu'il vivait de la sorte. Tandis qu'il était ainsi pour les siens un sujet de grande affliction, on donna à ceux-ci des reliques de la Sainte. Les malheureux parents les reçurent avec une ferme confiance, et les placèrent dans les vêtements de leur fils, cachées de manière qu'il ne pût pas s'en apercevoir.

Aussitôt que cet enfant prodigue eut sur lui ces reliques, il se reconnut, par un effet de la puissance divine; son cœur revint à Dieu, il conçut le plus vif repentir de ses fautes, et fit pénitence du mal qu'il avait fait. Il abandonna

la vie criminelle qu'il avait menée, vécut depuis lors d'une façon irréprochable, et ne retourna plus au péché. Il mourut enfin chrétiennement, après avoir réjoui ses parents, et tenu une conduite exemplaire.

Dieu, par les mérites de la Sainte, a fait à beaucoup de personnes la grâce de changer de vie, et de quitter le péché, lorsqu'elles s'adressaient à elle de bon cœur. En diverses circonstances, il a été reconnu que la Sainte est le refuge spécial des âmes désolées, lorsque dans leur désolation elles veulent l'appeler à leur aide; et qu'elle console et secourt manifestement dans les afflictions spirituelles, quand on a recours à sa protection.

Un homme était fort dévot à la Sainte, et venait fréquemment à l'église, visiter son tombeau. Or il arriva qu'une nuit, il fut pris tout à coup d'une si grave maladie, que les gens de sa maison le regardèrent toute la nuit comme mort. Il paraissait devenu fou; il se roulait par terre dans toute la maison; on ne pouvait plus le tenir, et il cherchait à se précipiter du haut de l'escalier en bas. Il ne parlait plus, mais il faisait de tels hurlements qu'on aurait dit qu'il allait mourir. Toute la nuit se passa dans ces transes, et personne ne pouvait comprendre quel mal il avait; mais on croyait qu'il était enragé, et les apparences étaient telles.

Lorsque cela eut ainsi duré longtemps, au point que sa femme et tous les siens étaient dans la douleur et l'épouvante, il poussa un grand cri, et dit à haute voix: «Sainte Douceline, venez à mon secours!» Et il certifia depuis, qu'il l'avait invoquée de cœur, tandis qu'il ne pouvait parler. Mais dès qu'il eut prononcé son nom, il trouva le remède et la guérison de son mal; il rejeta par la bouche tout le venin, ou l'humeur qui le faisait souffrir, et il fut délivré de toute douleur, et entièrement guéri. Il ne voulut

pas se montrer ingrat pour le bienfait qu'il avait reçu; mais dès que le mal eut cessé, dans la même matinée, il s'en alla porter son offrande au tombeau de la Sainte.

Frère Pellegrin Repellin était cet enfant que la Sainte avait guéri de l'impuissance de tous ses membres, car il était né tout estropié. Au moment où il fut guéri et redressé par la puissance de Dieu, la sainte femme fit promettre à sa mère qu'il serait frère mineur, et fils de saint François. Il fut en effet reçu dans l'ordre, lorsqu'il eut l'âge requis. Il y persévéra, devint prédicateur, exerça pendant de longues années le ministère de la confession, et fut quelque temps chantre au couvent de Marseille.

Pendant qu'il y résidait, il racontait beaucoup de miracles et de grâces que Dieu lui avait faites par les mérites de la sainte mère, depuis sa mort. Et il disait que lorsqu'il fut au temps où il devait entrer dans l'ordre, il avait un frère séculier qui ne voulait aucunement qu'il fût frère mineur, exigeant au contraire qu'il se fît moine. Et voici ce qui lui arriva alors.

Un jour, son frère l'emmena au monastère de Saint-Victor, pour l'y faire recevoir; et lui n'y allait que par force, et parce qu'il avait peur de son frère. Or il ressentit subitement une très grande douleur à l'oreille qui avait été guérie par la vertu de la Sainte; et plus il allait en avant, plus il approchait du monastère, plus sa douleur augmentait. Quand il fut entré dans l'église, et qu'on voulut le revêtir de l'habit religieux, l'oreille, le cou et le gosier lui enflèrent tellement, qu'il pouvait à peine parler; et il dut s'en retourner.

Quand il fut dans sa maison, il ne put dire un mot, jusqu'à ce qu'il se fût souvenu du vœu que la Sainte lui avait fait faire. Il tourna alors son cœur vers elle, et lui promit que si elle le guérissait et lui rendait la parole, il accomplirait le vœu d'entrer dans l'ordre de saint François, qu'elle avait elle-même inspiré. Et dès le moment qu'il eut formé en son cœur cette résolution, son cou et son oreille commencèrent à désenfler, son gosier fut aussi bientôt débarrassé, et il se remit à parler.

Il fut manifeste et évident pour tout le monde, que la Sainte voulait à tout prix qu'il fût fidèle au vœu qu'ellemême avait fait faire. Car, par deux fois, et de la même manière, on dut le ramener de l'Abbaye, vu qu'à chaque fois son cou s'enflait, ainsi que nous l'avons dit. De leur côté, les franciscains ne voulaient pas le recevoir; mais quand ils virent ce miracle deux fois répété, ils ne purent résister, et par respect pour la Sainte et pour sa promesse, ils l'admirent dans leur ordre, et il fut fait frère mineur.

La Sainte a fait beaucoup d'autres miracles dont on a négligé de recueillir les preuves. Car, par ses mérites, Dieu a secouru, dans leurs nécessités, un grand nombre de personnes, et les secourt encore, lorsqu'elles se tournent de bon cœur vers elle, pour l'invoquer.

Béni soit Dieu à jamais, de ce qu'il nous a permis de terminer cette vie, dans laquelle s'est montrée toute la vertu de la Sainte, la grandeur de ses mérites, et la bonté de Dieu. Tout ce qui s'y trouve de bien ne doit point être attribué à la sagesse ni à l'intelligence de la personne qui l'a écrite; car elle y a mis beaucoup de choses que, par son incapacité, elle ne comprenait pas. En effet, la personne qui s'en est chargée est rude et grossière, et sans aucune science. Mais le maître de toute vérité, qui connaît toute chose, et qui sait mieux que tous les hommes combien grands sont les mérites de notre Sainte, ce bon Seigneur en a été en réalité le principal auteur et l'inspirateur.

On doit donc rapporter à Dieu seul tout le bien qui s'y peut rencontrer; et les grands défauts qu'on y trouvera, viennent de la grossièreté et de l'inhabileté de celle qui a tenu la plume. Laquelle proteste hautement et sincèrement n'y avoir rien mis qui ait été imaginé par elle. Mais tout y est conforme à la vérité, tout a été exposé fidèlement, et de la même manière que le lui ont raconté les personnes dignes de foi qui le savaient par elles-mêmes.

Les miracles qui y sont relatés ne peuvent donner lieu au moindre doute; car on n'en a écrit aucun qui ne soit bien prouvé, et qu'on n'ait appris des personnes qui les avaient obtenus, ou de témoins irrécusables qui attestaient ce qu'ils avaient vu de leurs yeux. Pour enlever tout soupçon, et pour que personne n'hésite à les croire, nous faisons serment que tout ce que nous en avons dit est véritable. Nous avons laissé de côté bien d'autres miracles que nous tenions de ceux qui en avaient été l'objet; mais comme ils n'étaient pas assez garantis par de bons témoins, ou par le serment, nous n'avons pas voulu les écrire.

ICI FINISSENT LES MIRACLES DE LA SAINTE, DESQUELS DIEU SOIT LOUÉ, MAINTENANT ET EN TOUT TEMPS. ÂMEN.

ÉPILOGUE

Que les enfants d'une mère si admirable, et si digne d'être imitée, se livrent maintenant à la joie! Qu'elles se réjouissent en Notre Seigneur, qui les a appelées dans son saint ordre, pour suivre ses traces et aspirer à sa perfection! Que les filles s'efforcent de ressembler à leur mère!

Qu'elles n'oublient jamais quelle mère elles ont eue; car certainement, on n'a pas vu de nos jours une femme meilleure, et plus accomplie dans toutes les vertus. Il y eut en elle la perfection la plus sublime, et elle ne s'exerça en aucune vertu, sans la posséder souverainement.

Elle était pleine de sagesse spirituelle, et pauvre d'esprit; supérieure à tous par l'abondance des grâces divines, au-dessous de tous par l'humilité.

Elle était patiente dans les adversités et les mépris, et supportait tout avec douceur. Elle se réjouissait dans ses tribulations et dans ses afflictions, et s'y complaisait.

Elle ne mettait pas ses espérances dans les richesses trompeuses, mais dans la sainte pauvreté; aussi tout lui abondait. Son cœur ne s'attachait pas aux fausses délices du monde, mais au royaume céleste.

Elle fuyait tous les plaisirs temporels; elle abhorrait les honneurs et tout l'orgueil du siècle.

Elle suivait la raison, et aimait la vérité. Elle était ferme et forte contre la peste du péché.

Elle était terrible pour reprendre et châtier, juste dans ses corrections, pleine de sévérité et d'autorité en punissant. Toujours prête à faire miséricorde, elle était remplie de pitié pour l'humble repentir.

Son administration et sa manière de consoler étaient douces, suaves et paisibles. Elle avait une grande bonté pour toutes, et une égalité d'humeur admirable.

Elle honorait les personnes âgées, et les supérieurs. Elle aimait son prochain, pour l'amour de Dieu, autant qu'ellemême.

Elle souffrait avec ceux qui étaient dans la souffrance, et ne s'épargnait pas pour les aider. Elle compatissait aux maux des captifs et des affligés.

Elle prenait grand soin des pauvres, elle servait les malades, et avait l'habitude de les visiter avec une merveilleuse compassion.

Elle secourait tous les malheureux pour Dieu, et était dans une grande angoisse, quand elle n'avait pas le pouvoir de faire ce qu'elle aurait désiré.

Elle aimait beaucoup l'oraison, et était très affectueuse dans sa dévotion.

Dans l'amour de Dieu elle était très ardente, et très fervente dans la contemplation.

Elle était toute prête à souffrir le martyre, et en témoignait souvent le plus vif désir.

Elle s'appliquait à tout ce qu'elle faisait, surtout à la lecture et à la prière, et était très attentive en disant ses heures.

Elle était pleine de grâce dans sa charité, d'innocence dans sa pureté, d'honnêteté en toutes choses.

Bonne pour tout le monde, elle était d'une perfection accomplie dans toutes les vertus.

Elle était douée de beaucoup de constance et de fermeté, et n'avait point un cœur mobile et léger. Depuis qu'elle eut mis la main à la charrue, pour servir Dieu, elle ne regarda jamais en arrière, et voulut être parfaite dans ses pensées,

dans ses œuvres et dans ses désirs. Et l'on vit en elle la grande beauté de la chasteté la plus pure, et la grande noblesse de la virginité, qui produisirent des fleurs d'une blancheur éclatante, et d'une odeur suave devant Dieu.

Elle peut bien dire en vérité qu'elle a méprisé le monde avec toutes ses pompes, pour l'amour de Jésus-Christ, qu'elle voit maintenant, en qui elle a cru, qu'elle a toujours aimé sans bornes, et cherché de toutes ses forces. Aussi jouira-t-elle en paradis, avec le Dieu qu'elle a aimé et désiré, d'un bonheur sans limites et sans fin.

Oh! qu'elle a été admirable cette femme, qui, au milieu des brouillards de ce monde, a resplendi comme l'étoile du matin qui se nomme Lucifer! Car elle a chassé toutes les ténèbres de l'erreur, et a brillé par de nouvelles manières de pratiquer la vertu, qu'elle-même a trouvées. Et les rayons de sa vertu se sont étendus sur toutes les parties de la Provence, et même hors de la Provence, et ont éclairé beaucoup de gens, qu'elle a attirés à son saint institut par sa charité et par ses exemples.

En vérité, au commencement de sa conversion, elle peut bien dire, avec l'Ecriture: «Ego sicut oliva fructifera in domo Dei. Comme l'olivier, je produirai des fruits abondants dans la maison de Dieu.»

Et dans le bel accroissement de sa merveilleuse vie, elle peut ajouter encore, et dire joyeusement; « Ego mater pulchre dilectionis, mater supra modum mirabilis, et bonorum memoria digna. Je suis la mère du bel amour, mère très admirable par des œuvres de perfection, et digne d'une heureuse mémoire. »

Enfin, dans la consommation de sa vertu, elle peut s'écrier en toute vérité: «Ego sicut vitis fructificavi suavitatem odoris, et flores mei fructus honoris et honestatis. Comme une vigne chargée de fruits, j'ai rendu une odeur suave, et les

fleurs que j'ai portées ont produit des fruits d'honneur et de vertu.»

Joie à la terre d'Hyères, où elle a commencé si saintement son œuvre, et si parfaitement!

Joie à la ville d'Aix, où elle a développé ses sublimes vertus, avec tant de bénignité et de dévotion!

Joie à la terre d'Hyères, où elle a commencé si saintement son œuvre, et si parfaitement!

Joie à la ville d'Aix, où elle a développé ses sublimes vertus, avec tant de bénignité et de dévotion!

Joie à la noble cité de Marseille, car c'est dans son sein qu'elle a heureusement consommé sa vie, et si glorieusement!

Que la joie, le salut et la paix soient donnés au comté de Provence, illustré aujourd'hui par sa sainteté!

Joie à toutes celles qui ont pris le saint nom de béguine, car par elle leur a été montrée la voie du salut dans la sainte pénitence!

Joie, paix de Dieu et bénédiction à toutes les vraies et humbles filles bien-aimées de la sainte mère, auxquelles elle a enseigné la voie de l'humilité, de la charité, de la pureté et de la perfection!

Paix, assurance et prospérité à la maison de Roubaud d'Hyères, et à celle de Marseille, car par leur sainte mère elles ont obtenu la bénédiction, la protection et la grâce de Dieu; et de plus, la gloire céleste, avec le bonheur éternel, est assurée à toutes celles qui persévéreront fidèlement et amoureusement dans leur saint état. Par la bonté de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec Dieu le Père et le Saint-Esprit, Dieu béni dans les siècles des siècles. *Amen*.

Je vous prie, vous tous qui lirez ceci, de vous souvenir dans vos prières de Jacques le pauvre pécheur. Amen.



PHILIPPINE DE PORCELLET, Auteur présumé de la vie de sainte Douceline

par Ernest RENAN*

^{*} Texte extrait de l'*Histoire littéraire de la France*, ouvrage commencé par des religieux de la Congrégation de Saint-Maur et continué par des membres de l'Institut, tome XXIX (suite du quatorzième siècle), 1885, p. 526-546. Les renvois au texte français ont été ajoutés [N.d.É.]



Sainte Douceline, la fondatrice des béguines d'Hyères et de Marseille, avait été fort négligée par les hagiograplies. Wadding ne lui a consacré qu'une très courte mention. Deux importants documents qui la concernent étaient restés inédits jusqu'à nos jours. Nous voulons parler d'abord d'une page, pleine de renseignements originaux, de la Chronique de Fra Salimbene, puis d'une Vie de la pieuse extatique, écrite très peu de temps après sa mort par une des compagnes qui se rangèrent autour d'elle et la prirent pour mère spirituelle.

La découverte de cet important ouvrage est due à M. Paul Meyer. Notre savant confrère reconnut l'importance du texte pour la philologie et pour l'histoire. Il en publia quelques pages, et en communiqua un fragment à M. Bartsch. Une édition de l'ouvrage a ensuite été donnée par M. l'abbé Albanès, historiographe, du diocèse de Marseille. La publication de M. l'abbé Albanès est faite avec beaucoup de soin, précédée de Prolégomènes où tout ce qui touche à la vie de la sainte est traité de la manière la plus complète, et suivie de pièces justificatives, dont quelques-unes sont fort importantes.

Le manuscrit de la Vie de sainte Douceline est unique. Il est maintenant à la Bibliothèque nationale, où il porte le n° 13503 du fonds français. C'est un petit volume de 103 pages, écrit par un seul copiste, Jacobus peccator, qui collationna avec soin sa copie sur l'original qu'il était chargé de reproduire. Rien n'indique qu'il ait jamais

existé d'autre exemplaire de l'ouvrage que l'autographe sur lequel travailla le copiste Jacques, et la copie de ce dernier. Exécutée sans doute à Marseille, cette copie resta dans la maison fondée par la sainte jusqu'à la disparition de cette maison en 1414. Elle appartint alors aux frères Mineurs de Marseille, puis au chapitre de la cathédrale. Elle devint ensuite, sans qu'on sache comment, la propriété de Louis-Charles de Valois, comte d'Auvergne et duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX, et, après lui, de son fils le comte d'Alais, mort en 1653. Henriette de la Guiche, femme du comte d'Alais, fonda une importante bibliothèque au couvent des minimes de la Guiche, en Bourgogne. On n'est donc pas trop surpris de trouver la Vie de sainte Douceline transportée dans ce couvent. À la Révolution, les livres des minimes de la Guiche furent dispersés. Après diverses aventures, le précieux volume vint enfin se reposer à la Bibliothèque nationale, où il a dû entrer vers 1820 ou 1825.

M. l'abbé Albanès a très bien discuté les questions de critique que soulève la Vie de sainte Douceline. L'ouvrage fut certainement composé dans la maison des béguines de Marseille, où la sainte passa au moins les vingt dernières années de sa vie et où elle mourut. Il eut pour auteur une des dames que la fondatrice avait réunies autour d'elle. Destiné uniquement à l'édification des béguines, il fut tout d'abord écrit en langue vulgaire (lingua laica), et n'exista jamais en latin. Le dialecte est celui de Marseille. L'original paraît avoir été écrit dans une orthographe très régulière. Le livre, peu après sa composition, était lu, dans les réunions des béguines, comme livre d'édification.

M. Paul Meyer avait émis l'opinion que la Vie fut écrite peu de temps après la mort de la sainte, c'est-à-dire dans le dernier quart du XIII^e siècle. M. l'abbé Albanès est du même avis; il pense seulement qu'il faut abaisser la date en question jusqu'à la limite extrême du siècle.

M. Albanès établit d'abord qu'il a existé deux rédactions de la vie de la sainte, dont nous ne possédons que la seconde. Cette seconde édition dut être faite vers 1315, avant la mort de Philippine de Porcellet, qui fut comme la seconde fondatrice de l'établissement des béguines. Quant à la première édition, M. Albanès la rapporte par approximation à l'année 1297.

La béguine qui a écrit la *Vie de sainte Douceline* a évidemment vécu avec la sainte dans la plus grande intimité. Elle appartenait à ce groupe de dames, pour la plupart parentes les unes des autres et appartenant aux classes supérieures de la société provençale, qui se firent les disciples de Douceline. Dans ce groupe, M. Albanès croit pouvoir choisir un nom et le prononcer avec assurance. L'auteur de la *Vie de sainte Douceline* est, pour lui, Philippine de Porcellet.

Philippine de Porcellet, dame d'Artignosc, était Arlésienne par sa naissance; son père avait sa sépulture à Trinquetailles, dans l'église des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Sa sœur Audiarde était abbesse de Molégès, et elle eut pour frère ce Guillaume de Porcellet qui joua un rôle si honorable dans le tragique épisode des Vêpres siciliennes. Elle fut mariée à Fouques de Pontevès, et elle eut trois filles; mais elle devint veuve de très bonne heure, et s'attacha dès lors à Douceline,

«pour devenir sa fille». Comme elle était fort riche, et parente ou alliée des plus puissantes maisons de Provence, elle fut la providence et en quelque sorte la protectrice séculière de l'institut naissant. Il existe des pièces qui nous montrent Philippine achetant, en 1297, à des prix très élevés, de nombreuses propriétés qui entouraient la maison des béguines et l'empêchaient de s'étendre. M. Albanès prouve très bien qu'elle en fit la donation à l'institut. Enfin le savant éditeur établit que Philippine de Porcellet fut appelée par sainte Douceline elle-même à l'aider dans la direction de son œuvre, que c'est à Philippine que la Vie donne le titre de vicaria de la fondatrice, que c'est elle aussi que la sainte dans son humilité appelait sa prioressa. Cette «prieure générale», cette «vicaire» fut un personnage trop considérable pour que l'auteur de la Vie ne l'eût pas nommée, si ce n'avait été elle-même qu'elle voulait ainsi désigner à mots couverts. Ce qu'il y a de sûr, en tout cas, c'est qu'après la mort de Douceline, les béguines la choisirent d'un commun accord pour leur mère. Elle était depuis longtemps «prieure majeure» de l'établissement quand la Vie fut écrite. Si elle n'écrivit pas elle-même la Vie, elle la fit écrire en quelque sorte sous sa dictée. Les raisonnements de M. l'abbé Albanès sur ce point sont décisifs, et il faut dire que, loin d'exagérer la certitude qui en résulte, il l'a en quelque sorte atténuée. Avec la rare connaissance qu'il a des pièces de l'histoire provençale, M. l'abbé Albanès montre que l'auteur de l'ouvrage en question vivait au centre des relations de la famille de Porcellet, et que cette famille fut en quelque sorte le berceau de la fondation de l'institut nouveau en Provence.

Cette même sagacité de critique, M. Albanès l'applique à tracer exactement la chronologie de la vie de la sainte. Douceline ou Donzeline dut naître à Digne vers 1215; elle vécut successivement, dans sa jeunesse, à Digne, à Barjols, à Hyères. Le mysticisme était en quelque sorte héréditaire dans la famille. Déjà son père et sa mère s'étaient voués au service des pauvres et menèrent dans le siècle une vie presque monacale. Son frère Hugues dut être un des premiers, de ce côté des Alpes, à entrer dans l'ordre de Saint-François. Durant un voyage qu'il fit « à Paris vers 1240, Hugues mit sa sœur en la garde des franciscaines de Gênes. C'est à son retour de Paris à Hyères qu'il décida de la vocation sainte de Douceline, et commença de s'en faire un auxiliaire dans l'œuvre qu'il poursuivait à la suite de François d'Assise, la réforme du monde par l'ascétisme et la pauvreté.

Hugues de Digne a déjà eu sa place dans cette histoire. C'était, en Provence, le chef de la secte des joachimites, c'est-à-dire de cette famille de franciscains exaltés qui cherchait à trouver dans Joachim, abbé de Flore en Calabre, un précurseur de François d'Assise, se nourrissait des prophéties apocryphes qu'on lui prêtait, et croyait à un renouvellement fondamental du christianisme par la règle de Saint-François. Hugues eut une très grande réputation dans la région du bas Rhône. On accourait de toutes parts à sa cellule d'Hyères pour entendre les terreurs et les espérances de la nouvelle Apocalypse. Il possédait tous les ouvrages de Joachim, écrits en grosses lettres; on le tenait généralement luimême pour un prophète, et il fut le père d'une sorte de tiers ordre de mendiants vagabonds qu'on appelait saccati

ou boscarioli. Hugues fut l'ami intime de Jean de Parme et peut-être son initiateur en ces dangereuses nouveautés. Salimbene vint souvent le voir, et parle de lui comme d'un inspiré. Quand Salimbene vit Hyères, en 1248 et 1249, il la trouva en quelque sorte conquise par le prosélytisme de Hugues: Est ibi maxima multitudo mulierum et hominum penitentiam facientium etiam in habitu mundiali, in domibus suis. Ili fratribus Minoribus valde devoli sunt. Hugues associa sa sœur à son œuvre, la mit à la tête des femmes qui, sans embrasser aucun ordre, prétendaient mener la vie franciscaine, traça le plan de l'institut, dont il resta toujours le patron spirituel. Il reçut publiquement le vœu de virginité de sa sœur, en présence de tout le peuple d'Hyères, et inaugura la nouvelle fondation par un discours solennel. La sainte se revêtit d'un habit noir, posa une mante noire sur sa tête et prit le nom de béguine, qu'elle fut la première à porter en Provence. Ses deux nièces se joignirent à elle, adoptèrent le même genre de vie et prirent le même habit. À son exemple, cent trente et une personnes firent vœu de virginité; plus de quatre-vingts promirent de garder la chasteté, et prirent cet engagement entre les mains du saint père Hugues, après ledit sermon.

Le nom de béguine, qui venait du Nord, fut tout d'abord adopté et tenu pour un titre de sainteté. Il fut reçu que la Vierge Marie avait été la première béguine. On prétendait que le costume de béguine, que Douceline avait adopté lors de sa prise d'habit, était celui de la Vierge, comme saint François avait adopté le costume du Christ. Cet habit et la manière de le porter furent l'objet d'une révélation: «Un jour, la sainte reve-

nait avec trois antres dames d'un hôpital qui est à Hyères, un peu en dehors du château. Depuis long-temps elle désirait et demandait ardemment à Notre Seigneur de lui faire trouver un ordre et manière de vivre qui fût agréable à Dieu, et qui la mît dans l'état qui lui plairait le plus. Et comme elles s'en retournaient après avoir visité les pauvres et achevé de servir les malades, la visitation de Dieu vint au-devant d'elle pour la consoler, et ce fut de la manière suivante:

Voilà que tout à coup leur apparurent dans le chemin deux humbles dames, qui se ressemblaient, et qui marchaient très modestement, la figure couverte de voiles de toile blanche, et avec un grand air d'honnêteté; tous leurs vêtements étaient noirs. Elles conduisaient avec elles une petite fille, qui les suivait. Douceline et ses compagnes les saluèrent joyeusement, et, s'arrêtant devant elles, se mirent à les regarder. Quand la sainte femme les vit, elle fut remplie d'une allégresse merveilleuse, et, toute pleine d'ardeur, elle leur demanda qui elles étaient et de quel ordre. Alors toutes les trois posèrent sur leur tête le manteau qu'elles portaient, disant: "Nous sommes de cet ordre qui plaît à Dieu." Et, montrant leurs voiles, elles lui dirent: "Prends ceci et suisnous." Aussitôt elles disparurent, et l'on ne put savoir ce qu'elles étaient devenues.

Douceline et ses amies coururent après elles; mais elles ne purent les trouver nulle part. Elles demandaient à tous ceux qui allaient et venaient dans la rue par où avaient passé ces dames qui leur avaient parlé, leur dépeignant l'habit qu'elles portaient et tout leur extérieur, pour savoir si on les aurait rencontrées. Tous

répondaient n'avoir point vu d'autres dames qu'elles. Et, bien que le lieu où elles leur apparurent fût grand et vaste, jamais elles ne purent plus les voir.

L'habit porté par ces dames était inconnu, et leur tenue modeste était aussi chose toute nouvelle. La sainte, éclairée par l'esprit de Dieu, comprit aussitôt ce que voulait dire l'invitation qu'elles lui avaient faite de les suivre, et elle se proposa dès lors de prendre cette forme de vie et de se conformer à leur exemple.»

Ce n'était donc pas précisément un nouvel ordre religieux que la sainte entendait fonder. Salimbene ne s'y trompe pas: Hec nunquam aliquam religionem intravit, sed semper in seculo caste et religiose vixit.

Un tempérament mystique au plus haut degré faisait de Douceline un instrument excellent entre les mains de son frère, qui, selon toutes les apparences, était de beaucoup son aîné. Une pudeur timide et prompte au scrupule lui inspirait devant les hommes une terreur maladive et la prédestinait à une vie de réclusion. Portée à la mélancolie et redoublant cette tendance de sa nature par la perpétuelle méditation des souffrances du Christ, elle passait presque une moitié de sa vie à pleurer. Quand il lui est donné de voir Jésus-Christ des yeux du corps, elle le voit tot estrassat, sancuos dans totas partz, e grueusement plagat, e le sanc que li corria tot frescalmens per las plagas, aissi cant si de fresc fos baissat de la cros*. C'était la forme générale de la piété du temps; nous l'avons trouvée sous un tout autre climat, et dans une tout autre

^{* « ...} tout déchiré, saignant de toute part, cruellement meurtri; et le sang ruisselait encore tout fraichement de ses plaies, comme si on l'avait à peine descendu de la croix.» (p. 164).

famille religieuse, quand nous avons traité ici de Pierre de Dace et de Christine de Stommeln. Les phénomènes qui caractérisent certaines maladies étaient chez Douceline encore plus marqués que chez Christine de Stommeln. Cette phrase de Salimbene: Et si elevabatur ei brachium, ita elevatum tenebat illud a mane usque ad vesperam, n'aura pas besoin de commentaire pour les médecins. Durant ses accès, l'anesthésie était complète; mais la douleur des blessures qu'on lui avait faites reparaissait après son réveil.

En général, elle cherchait à prévenir la venue des accès en se procurant une douleur, surtout en se déchirant les mains. On sent que ces crises de catalepsie ou, comme on disait, ces extases étaient chez elle involontaires. Elles étaient amenées par certaines circonstances extérieures, provoquant chez elle de mystiques associations d'idées. En quelque endroit qu'elle fût, lorsqu'elle entendait parler de Dieu, elle tombait en pâmoison. Si elle était à table à écouter la lecture, et qu'il s'y rencontrât quelque parole dévote, elle était incontinent ravie, à la table même, et ne mangeait plus. Si elle entendait un air qui excitât sa dévotion et qui lui plût, elle était aussitôt entraînée vers son Seigneur. Elle ne pouvait supporter aucun doux son ni presque aucun chant, pas même celui des oiseaux, qu'elle ne fut hors d'elle. Un jour, elle entendit chanter un passereau solitaire, et elle dit à ses compagnes: «Quel chant solitaire a cet oiseau!» Aussitôt elle fut attirée à Dieu. Elle ne pouvait entendre aucun chant de l'Église qu'elle ne fut aussitôt ravie, et c'est pourquoi elle n'assistait qu'à des messes basses et dites à part. Il suffisait de certains mots pour la mettre

absolument hors d'elle-même. Si elle était à table, occupée à manger, et qu'on lui apportât une fleur, un oiseau, un fruit ou toute autre chose qui lui fit plaisir, elle entrait immédiatement en extase, et s'élevait vers celui qui avait créé ces êtres.

Le culte de François d'Assise, qui était en quelque sorte la religion de son frère Hugues, était aussi l'âme de toute la vie spirituelle de Douceline. Son enthousiasme pour la pauvreté s'exprimait par des images qui rappelaient celles qu'avait affectionnées le patriarche des mendiants, et qu'après lui adoptèrent les poètes et les peintres affiliés aux franciscains, tels que Dante, Sano di Pietro. Donna Panpertat est bien pour elle cette fiancée du Christ que François a relevée de son veuvage. Humilité et Pauvreté sont deux sœurs qui se nourrissent et s'entraident l'une l'autre. Elle pratiqua pour son compte la pauvreté selon la règle franciscaine la plus rigide, ne possédant pas même les objets qui lui étaient personnels, tels que sa gonelle, ses vêtements de dessous, ses draps de lit. Rien, dans le récit discret de Philippine, ne transpire des hardiesses de l'école de l'Evangile éternel. Le langage mystique de la secte se montre pourtant en plusieurs endroits. Dans une extase, la sainte chante à mi-voix: Novell Ihesus, novell! D'autres crurent entendre: Nove Jhosu, nova Jherusalem, nova civitas Sancti! Une autre fois, elle se mit à parler avec une ardeur merveilleuse d'une «glorieuse table ronde» où toute la famille de saint François viendrait recevoir «sa complète réfection». Un jour qu'elle avait été ravie dans l'église des frères Mineurs, après être restée longuement devant l'autel où elle avait communié, elle quitta subitement la

place où elle était, et, pleine de ferveur, elle s'en alla avec une grande impétuosité à l'autel de monseigneur saint François, criant à haute voix: « Vel vos, vel vos, sant Frances! Aquell aqui fortmens sera contradich, mais veramens non am vertat. Car per cert, ell levara lo camp, e vensera; e non point esser veucutz, car am la bolla del Seinnhor spantara trastotz sos aversoris. E ven, so dis li Sancta, ab s'auriflama desplegada, le seinhairiers de Crist, portant la bolla del sobeiran rei, am la qual esvigorara los cavalliers de la ost del Seinnhor, seinnhant totz cels que seram sici dicipol. E mostrara lo gonfanon dell rei, lo qual porta aut enpressat en son cors, a confortar totz cels que son en la batalla.» E aisso illi dizia am fervent alegrier, e am sobeiran gauch e de cor e de cara. Car cant illi parllava, ni mentavia lo gonfanonier de la ost de Crist, mon seinnher sant Frances, ensenhalatz d'aquels sugratz seinnhals, non remania en si mezezma, que tan tost era tirada az aquel sentiment, per la sobre fervent devocion qu'illi avia en lo bollier de Crist. En el, apres Ihesu Crist e la siena maire bezeneta, davant totz autres sans, majormens si fizava, e per los sieus [heissemples] volia esser regida. Motas ves la trobavan raubida, lo libre en las mans, legent la siena vida; e tota res qu'illi pognes movia az aver devocion en aquest sant; car ades en totas sas paraulas fazia salsa de sant Frances*.

Il est certain que saint François avait à moitié remplacé le Christ dans cette petite secte d'exaltés. L'idée de la certitude du salut par saint François, l'assurance que celui qui a été affilié à la famille franciscaine et en a

^{* «}Le voilà, le voilà, saint François! Il sera fortement contredit; mais assurément ce sera toujours à tort. [...]Bien des fois, on la trouvait ravie, le livre en main, lisant la vie de ce saint; elle engageait tout le monde à avoir de la dévotion pour lui; et dans presque tous ses discours, elle parlait à tout propos de saint François.» (p. 146)

observé les règles ne saurait manquer d'être sauvé, était le fond de leur pensée. Les autres ordres, comparés à celui de saint François, sont, à leurs yeux, quelque chose de profane. Jean de Parme, le chef du parti de l'Évangile éternel, est le plus saint des hommes: sans homs verais ques era; le quals era adoncs menistres generals, e fes apres penedencia lonc temps, sus en una montannha, dezamparat l'ufici*. C'est exactement la version de Salimbene. Les rapports qu'on avait pu entrevoir entre tous les membres de ce petit groupe joachimite, Hugues de Digne, Jean de Parme, Salimbene, reçoivent de ce passage de la Vie de sainte Douceline un jour tout nouveau.

Le succès de Douceline à Hyères fut rapide et frappant. Beaucoup de pieuses dames se joignirent à elle et se mirent sous sa direction. Hugues fut le régulateur de l'institut naissant: «Quand la sainte mère vit que son humble compagnie croissait peu à peu par la grâce de Dieu, elle voulut écrire pour elle et pour ses filles une règle et manière de vivre. Et, pour faire la chose plus fidèlement et plus vraiment, elle voulut avoir, pour la composer, le conseil du saint père. Elle vint donc à lui avec sa petite compagnie, le priant humblement et dévotement de leur donner une forme et manière de servir Dieu. Et il la leur donna vraie et telle que qui voudra la suivre ne pourra pas douter d'être sauvé.» C'était bien, en effet, un type nouveau de vie religieuse que Douceline s'imaginait créer. Les béguines de Provence n'étaient pas des religieuses; elles n'avaient pas d'église à

^{* «}qui était en toute vérité un saint homme. Il était alors ministre général de l'ordre; mais plus tard, il se démit de sa charge, et se retira sur une montagne, pour y faire pénitence.» (p. 134)

elles; elles ne chantaient pas l'office; elles ne renonçaient pas à leurs biens. Douceline établit à cet égard une différence entre ses filles et elle. Pour son compte, elle pratiqua la pauvreté absolue; mais Hugues ne voulut pas que ce fût là une règle pour les béguines. Mai le sans paires fraire Hugo non ho sufri, ni non ho conseillet; mais que visquessan bonamens, e poquessan far almornas; car a femena non es fort segura cauza, e majormens a femenas joves*. Leur règle fut, selon l'expression de l'auteur de la Vie, une pauvreté moyenne, mejana paupertat. En réalité, elles ne prononçaient pas d'autres vœux que ceux de chasteté et d'obéissance à la mère pendant qu'elles étaient dans la maison. Le gouvernement de la mère était absolu, à la fois d'une grande douceur et d'une extrême rudesse. Dans une espèce d'oraison funèbre qu'on fit d'elle, il est dit: En repenre e en castiar era mot terribla; en correcion rechuriera, e en punir aspra e autoroza**. Une curieuse expression qui revient deux fois prouve l'inconvénient qu'avait l'idée, répandue au moyen âge, que la Divinité a pour agréables et méritoires les souffrances des hommes. Une petite fille de sept ans ayant regardé des ouvriers qui travaillaient, la mère lui mit les côtés en sang, disant qu'elle ferait d'elle un sacrifice à Dieu, que sacrifisi faria a Dieu d'ella. Au chapitre, elle disait aussi que, si elle trouvait une menteuse, elle la sacrifierait de ses mains, dizent que de sas mans en faria sacrifisi. Les personnes versées

^{* «}Mais le saint père frère Hugues ne le voulut pas et les en dissuada; préférant qu'elles vécussent modestement, et pussent faire des aumônes; car pour des femmes, ce n'est pas chose sûre, surtout pour des femmes jeunes.» (p. 119)

^{**«}elle était terrible quand elle devait reprendre et punir, et y montrait une grande autorité.» (p. 124)

dans les secrets de la piété chrétienne ne seront pas surprises d'entendre l'auteur de la Vie nous assurer que ces rigueurs ne faisaient que lui rendre ses filles plus attachées: laissava meravilloza consolacion le siens puniments, e sa corrections, cant que fos aspra, totas ves consolava*. Le résultat final compte seul en pareille matière. Or il est sûr que Douceline fut adorée de la plupart des femmes qui s'attachèrent à elle. La génération qui l'avait connue conserva d'elle un souvenir qui enflamma les cœurs et les imaginations durant près d'un demi-siècle.

La première maison que la sainte fonda à Hyères était hors de la ville, sur les bords de la rivière ou ruisseau du Roubaud, qui donna son nom à l'institut. La seconde fut dans la ville même, à côté du couvent des franciscains, qui dirigeaient les sœurs. Mais le nom de Roubaud resta à l'institut, et même la maison de Marseille le porta. La fondation de la maison des béguines de Marseille ou, comme on disait, de la maison du Roubaud de Marseille, fut l'œuvre principale de Douceline. La sainte y passa le dernier tiers de sa vie; elle y mourut, et c'est là qu'elle devait demeurer célèbre.

Le succès ne vint ici qu'après de rigoureuses épreuves; les commencements de la maison de Marseille (vers 1250) furent très difficiles. Pour comble de malheur, Hugues de Digne mourut en 1255. L'opposition qu'il avait soulevée se déchaîna contre sa sœur; les ennemis des saints cherchèrent à détruire le nouvel institut. Alors eut lieu un événement décisif. Le chef même de la partie avancée de

^{* «}ses punitions laissaient une consolation merveilleuse; ses corrections, même les plus sévère's, consolaient encore.» (p. 124)

l'ordre de Saint-François, Jean de Parme, général des franciscains, vint à Marseille. Douceline, à ce moment, était plongée dans un grand trouble, par suite de la mort de son frère. Elle recourut au général, lui confia ses peines. Jean de Parme la confirma dans son entreprise, l'engagea à persévérer, prit, en quelque sorte, dans son âme la place de son frère. Douceline, à partir de cette heure, n'hésita plus; la maison de Marseille fut décidément fondée (vers 1256). La vogue de la sainte parmi les dames de la noblesse de Provence fut surprenante. Philippine de Porcellet fut gagnée la première. Ses nombreuses propriétés servirent à mettre les membres pauvres de l'institut au-dessus du besoin.

L'auteur de la Vie ne s'explique qu'avec beaucoup de mystère sur les difficultés que Douceline rencontra à Marseille pendant près de dix ans. Une seule chose est certaine, c'est que ces difficultés venaient de la défaveur où furent les franciscains à certains moments de cette période troublée. En aquel temps le reis Karle premier, fraire del bon rei sant Lois de Fransa, era comps de Prohensa, e li fraire menor eran li acuzat tan fort, que tan grans era l'ira quez ell avia a l'orde, que neguns fraires denant venir non li anzava*. Et ailleurs il est dit que les frères si tenian tut per mortz e estavan am gran paor. Les années de 1250 à 1267 furent remplies par une guerre entre Charles d'Anjou et la république de Marseille, guerre qui mit fin à l'existence indépendante de cette dernière. Il est possible que les

^{* «}En ce temps-là, le roi Charles premier, frère de saint Louis, roi de France, était comte de Provence, et les frères mineurs étaient si diffamés auprès de lui, et sa colère contre eux était si grande, qu'aucun n'osait paraître en sa présence.» (p. 114)

frères Mineurs aient pris parti pour la commune, et que Charles d'Anjou leur en ait gardé une profonde rancune. Ce qui combattrait cette hypothèse, c'est que Charles d'Anjou paraît avoir eu la mémoire de Hugues de Digne en grande vénération. M. l'abbé Albanès, peut-être ici un peu influencé par les souvenirs d'une autre époque, croirait plutôt que les persécutions contre les saintes filles vinrent des préventions et des défiances «des fiers républicains marseillais, qui luttaient alors contre leur évêque autant que contre le comte de Provence.» Mais comment expliquer, en ce cas, la colère de Charles d'Anjou contre les frères Mineurs et l'intention qu'il eut quelque temps de les exterminer, sans doute en les livrant à l'inquisition dominicaine? Loin de soutenir les prétentions épiscopales, l'école de Hugues de Digne et en général les franciscains ardents étaient, à cette époque, de faibles défenseurs de la hiérarchie.

Quoi qu'il en soit, après la victoire de Charles d'Anjou, la réconciliation vint assez vite. Elle se lit grâce à la réputation de sainteté de Douceline. Dans le courant d'une grossesse pénible, la comtesse Béatrice vit en songe une dame en costume de béguine, et elle s'imagina que, par l'effet des prières de cette sainte personne, elle arriverait à une heureuse délivrance. Charles fit une enquête; on lui parla de Douceline; il la fit venir à Aix. Dès que la comtesse l'aperçut, elle la reconnut pour la personne qu'elle avait vue en rêve. Les dons surnaturels de la sainte achevèrent la conviction. La comtesse appela tous ses enfants, leur enjoignit de se mettre à genoux devant la sainte femme, leurs chaperons à la main, et leur fit baiser ses mains, pendant qu'elle était en extase.

L'accouchement eut lieu d'une façon heureuse. Le comte et la comtesse voulurent que Douceline fût la marraine de l'enfant. Elle devint ainsi la commère du comte et de la comtesse, et, à partir de ce jour, elle jouit de la plus grande faveur. Charles conçut pour elle tant de dévotion que, pour lui plaire, il rendit ses bonnes grâces aux frères et à tout l'ordre. «Et ainsi, cette grande colère du comte, que ni le pouvoir, ni la sagesse des hommes n'avaient pu calmer, la simplicité de l'humble Douceline l'eut bientôt apaisée.»

À partir de ce moment, Douceline eut une part considérable dans les conseils de la maison d'Anjou. On lui supposait l'esprit de prophétie (esperit de profecia) qu'avait eu à un si haut degré son frère Hugues. On la consultait sur les plus grandes affaires. «Du temps que le roi Charles était comte de Provence, le pape lui proposa, par l'ordre de Dieu, d'accepter le royaume de Sicile. Sur quoi, le comte fut dans une grande hésitation, ne sachant comment se déterminer en une affaire que les rois avaient tous dédaignée. Et, pour l'amour et le grand respect qu'il portait à la sainte, il lui demanda conseil sur le parti à prendre. La sainte femme l'encouragea beaucoup, et lui dit qu'il n'hésitât pas à entreprendre cette affaire, qui lui était offerte par la volonté de Dieu; qu'il ne craignît rien, parce que le Seigneur voulait faire de lui le champion de son Église; qu'il pouvait être assuré qu'il aurait la victoire, avec l'aide du Seigneur et de sa mère et du portedrapeau de Jésus-Christ, monseigneur saint François; mais qu'il prît bien garde, après ce que Dieu ferait pour lui et avec lui, de ne pas s'abandonner à l'orgueil, et de ne pas imiter le premier roi d'Israël, qui ne sut pas être

reconnaissant. Que si cela arrivait, Dieu le réprouverait, comme il réprouva Saül et le priva de son royaume.

Sur le conseil donné par la sainte, le comte accepta. Il se recommanda instamment à ses prières, et crut fermement qu'il aurait la victoire que la sainte mère lui avait promise. Il arriva, en effet, qu'il se rendit maître du royaume, et vainquit les ennemis de l'Église de Dieu, exactement comme la sainte femme le lui avait dit. Et quand il eut ainsi manifestement reconnu l'esprit de la sainte et la vérité de ses paroles, il eut pour elle la plus grande dévotion, et le respect qu'il lui portait fut désormais beaucoup plus grand.

Dans la suite, la sainte lui fit savoir, par lettres, à diverses reprises, que Dieu n'était pas satisfait de lui, et qu'il se préparait même à le punir. Elle l'avertissait que le Seigneur avait encore des verges dans son jardin pour le châtier, et qu'il ne se dissimulât pas qu'il serait grièvement puni du péché d'ingratitude, parce que Dieu appesantirait sur lui sa main puissante. Elle lui écrivait aussi beaucoup de choses secrètes et cachées; et le roi en était fort étonné, ne pouvant comprendre comment elle avait pu les savoir.

Bien des fois encore, elle lui fit connaître d'avance ce qui devait lui arriver; et il se trouva toujours que les choses se passèrent comme elle les avait prédites. La fin même de son règne fut telle qu'elle le lui avait annoncé; c'est-à-dire qu'aussi longtemps qu'il eut la crainte de Dieu toutes ses affaires marchèrent bien, et Dieu opéra pour lui de grandes choses. La sainte eut soin, tant qu'elle vécut, de lui en renouveler le souvenir; elle lui écrivait souvent qu'elle admirait fort les merveilles que

Dieu faisait à son occasion, mais qu'elle craignait bien qu'il ne lui en eût pas de reconnaissance; que, s'il en était ainsi, il lui en coûterait beaucoup, et qu'il perdrait douloureusement ce qu'il avait gagné; qu'elle lui en donnait l'assurance. Peu de temps après, lorsque la sainte fut morte, Charles ayant oublié la crainte de Dieu, à qui il devait tout, se vit bientôt attaqué par le roi d'Aragon et par son frère, qui lui firent une guerre terrible. Cette guerre lui occasionna de grands ennuis; car son fils fut fait prisonnier et détenu dans une dure captivité. Et le roi en éprouva tant de chagrin et de douleur, que le cœur lui manqua; il mourut dépouillé et privé de la moitié de son royaume.»

Cette admiration d'une cour peu éclairée entraîna de fâcheuses conséquences. Douceline devint la sainte à miracles et un peu le jouet d'un monde grossier et sans tact. Elle comptait surtout ses admirateurs parmi les barons de la Provence. On voulait expérimenter ses anesthésies. On lui enfonçait des aiguilles dans les doigts, entre la chair et l'ongle, afin de voir si la souffrance ne lui ferait pas faire quelque mouvement. Après la fin de l'extase, les douleurs de la pauvre femme étaient atroces. Charles d'Anjou fut du nombre des curieux. Il fit son expérience d'une manière qui montra bien sa brutalité. Il ordonna de fondre une grande masse de plomb et le fit jeter sur les pieds nus de la patiente, en sa présence. La sainte ne sentit rien sur le moment; mais quand elle fut revenue à elle, elle éprouva de terribles douleurs. Le comte d'Artois eut les mêmes curiosités, mais sous une forme, à ce qu'il paraît, moins choquante.

Ces phénomènes extatiques, qui pour nous ont besoin d'explication et d'excuse, étaient alors un principe de forte action sur les masses. Ils se produisaient en public et attiraient des foules à l'église des frères Mineurs de Marseille, où ils avaient lieu. On supposait que, dans ses visions, la sainte avait la communication des plus hauts secrets divins. Comme elle était très sincère en ces égarements, elle essayait de se soustraire aux questions indiscrètes.

«Un religieux fort dévot, qui était lecteur au couvent de Paris, se trouvant de passage à Marseille, désira la voir, et, après lui avoir parlé de Notre-Seigneur, il lui dit: "Dame Douceline, qu'est-ce que l'âme?" Et la sainte de Dieu répondit humblement: "Frère, ce n'est pas à moi, qui suis une femme simple et pauvre de tout bien, de répondre à cette question." Plusieurs heures après, étant tout à fait ravie, elle dit: "Qu'est-ce que l'âme? Le miroir de la majesté divine, et en elle Dieu a mis son sceau." On rapporta cette réponse au grand lecteur, qui dit en l'apprenant: "En vérité, tous les maîtres et tous les lecteurs de Paris n'auraient pas pu résoudre mieux cette question." Un autre religieux lui demanda un jour: "Dame Douceline, dites-moi comment Dieu parle aux anges et aux saints du paradis, puisqu'il n'a ni bouche ni langue." La sainte, tout animée, lui répondit: "Frère, Dieu parle aux anges et aux saints, en ce sens qu'en regardant en lui ils y voient et entendent tout ce que Dieu veut leur dire." Le religieux, émerveillé de cette réponse, avoua encore que tous les maîtres de Paris n'auraient pas pu répondre aussi bien.»

Douceline fut ainsi, pendant environ quinze ans, un personnage de la plus haute notoriété. Couverte par la protection des comtes de Provence, la maison du Roubaud de Marseille prit les plus grands développements. Le lien avec la maison d'Hyères ne fut pas rompu. Douceline voulut que les deux maisons n'eussent jamais qu'une seule supérieure. Les premières dames de la noblesse du pays lui amenaient leurs filles. Le bruit de ses miracles remplit la contrée. L'église des franciscains de Marseille, où elle passait ses journées, ne désemplissait pas. Le peuple accourait en foule pour la voir, pour toucher ses vêtements. On fut obligé d'employer la force pour prévenir des malheurs.

Il y eut sans doute, dans les conditions économiques et sociales du siècle, des causes plus sérieuses au succès de Douceline. La maison du Roubaud de Marseille fut évidemment une retraite commode, appropriée aux idées et aux besoins du temps, pour les dames de la classe noble qui ne vivaient plus ou ne voulaient pas vivre dans les liens du mariage. La vie religieuse proprement dite était un parti bien plus grave et que beaucoup de veuves ou de femmes décidées à garder le célibat ne voulaient pas prendre. L'institut n'était en apparence qu'une réunion de personnes pieuses, voulant mener ensemble une vie de dévotion. Mais, au fond, l'attrait qu'il offrait était surtout l'espérance d'une vie tranquille et assurée. Les béguines conservaient la propriété et l'administration de leurs biens. La maison du Roubaud contenait des enfants, des jeunes filles qui renonçaient au mariage et à la vie séculière, des dames veuves, des servantes attachées soit à la communauté, soit aux

dames qui en faisaient partie. Toutes ces personnes faisaient vœu de continence, d'obéissance à la prieure, et s'engageaient à observer les règles de la congrégation. Elles n'étaient pas assujetties à la clôture, et pouvaient vivre en dehors de la maison. Une arrière-petite-nièce de Philippine fut béguine pendant toute sa vie, et mourut à Avignon. M. l'abbé Albanès publie à cet égard les pièces les plus curieuses, en particulier des contrats de société ou de commandite, conclus par des béguines avec des négociants marseillais, à qui elles remettaient des sommes pour les faire valoir dans le commerce (le négoce maritime d'ordinaire exclu); la moitié du bénéfice est stipulée au profit des commanditaires.

La mort de la sainte arriva le 1^{er} septembre 1274. Son culte commença immédiatement après sa mort. Ses funérailles s'accomplirent au milieu des transports de l'enthousiasme populaire le plus désordonné. On fit pour elle ce qu'on faisait pour les plus grands saints. Son panégyrique fut prononcé par Jaucelin, provincial des franciscains, puis évêque d'Orange, qui avait été son confesseur et son confident depuis la mort de son frère. À l'anniversaire de la mort eut lieu la translation solennelle, suivie, en 1278, d'une seconde translation, où les corps de Douceline et de Hugues furent conduits processionnellement sur les remparts de la ville. Leur tombeau devint un lieu de pèlerinage et se couvrit d'ex-voto.

Ce n'était pourtant pas là encore, une canonisation en forme. Les règles de l'Église, à cet égard, devenaient chaque jour plus strictes. L'enthousiasme des béguines devançait les lenteurs de l'Église. Elles voulaient avoir pour fondatrice une sainte reconnue de tous; elles voulaient surtout que Douceline, bien que n'ayant pas été religieuse, fût admise au rang des «vierges sacrées»; et comme une hymne, une antienne et une relation de la vie et des miracles étaient des pièces qui ne manquaient à aucun saint, les béguines du Roubaud de Marseille, vers 1297, furent surtout occupées d'attribuer ces honneurs à leur mère. Elles croyaient entendre résonner du ciel, à tout propos, ce rythme léger:

> Duleclina hæc de Digna Sede polorum est digna Inter sacras virgines.

L'œuvre, pourtant, ne se réalisa pas sans difficulté. Quelques sœurs trouvèrent les formules de lauzor exagérées. Une d'elles alla jusqu'à douter que la mère eût été vraiment sainte et eût mérité toutes ces louanges. Un miracle fit taire les dissentiments, et donna lieu de croire que la sainte, quoique morte depuis vingt-trois ans, était venue assister en personne aux matines, avec la communauté, un jour où sa gloire était chantée. À Hyères, on vit également la mère venir aux matines, se placer au lutrin, et chanter elle-même le verset où il était question d'elle. Le jour où on lut la Vie de la sainte pour la première fois au réfectoire fut également marqué par un miracle. Tous les témoignages de ces faits miraculeux furent portés entre les mains de Philippine de Porcellet. La Vie et les hymnes acquirent ainsi un haut degré d'autorité. Les sœurs eurent la confiance que l'ordre durerait toujours, et qu'on était assuré de faire son salut pourvu qu'on en observât la règle.

«Il arriva qu'une des béguines du Roubaud, du couvent d'Hyères, vint à mourir; et une autre, qui était en prières dans un lieu retiré, s'endormit durant une oraison. Or il lui sembla qu'elle se trouvait là où était l'âme de la morte, elle la vit se tenir très humblement dans un endroit qui lui paraissait être le Paradis terrestre. Et elle vit tous les saints venir successivement auprès de cette âme, et lui demander qui elle était, à quel ordre elle appartenait, et quel était l'habit qu'elle portait, habit qu'ils ne connaissaient pas. Elle répondit qu'elle avait vécu sous la direction de saint François, disant cela avec beaucoup d'humilité. Et les saints lui dirent, en tournant contre elle, sa réponse: "Vous avez vécu sous la direction de saint François? D'où vient donc que vous ne portez pas son habit, ni l'habit de sainte Claire, ni celui des autres ordres? Qui êtes-vous donc, vous qui vous dites appartenir à saint François, sans porter son habit? Qui êtes-vous, et de quel ordre?" En ce moment vint Jésus-Christ, le Seigneur juste et miséricordieux, qui mit fin à toutes ces questions en disant: "Que demandez-vous, vous autres?" Les saints lui dirent: "Seigneur, il y a là une âme que nous ne connaissons pas; nous ignorons de quel ordre elle est, et son habit nous est inconnu. Elle dit avoir vécu sous la direction de saint François; mais elle ne porte ni son habit, ni celui de sainte Claire, ni celui des autres religieux. Nous ne savons pas qui elle est." Le Seigneur répondit avec un visage plein de bonté: "Je la connais, moi. Elle est, dit-il, d'un ordre que j'aime et que j'ai sous ma garde, lequel vit sous la direction de saint François. Elle dit vrai, quand elle affirme qu'elle a été sous sa conduite, bien quelle ne porte pas son habit. Et

moi je sais bien qui elle est." Ainsi parla Notre-Seigneur, et il la sauva, et il la prit avec lui comme une brebis qu'il avait achetée bien cher. Il n'y a donc aucun sujet de craindre que ce saint établissement périsse sous la main et sous le gouvernement de saint François, puisqu'il est continuellement en la garde spéciale de Notre-Seigneur.» Les vœux des béguines ne furent qu'à moitié accomplis. Le culte de Douceline ne sortit guère de l'enceinte de leurs maisons du Roubaud. Dans les dernières années du XIIIe siècle et les premières du XIVe, l'institut de Douceline eut d'ailleurs de rudes épreuves à traverser. Une forte opposition se faisait sentir contre ces congrégations presque indépendantes, telles que celles de Hugues et de Douceline, conçues en dehors de la hiérarchie, et qui, en s'affiliant aux frères Mineurs, parvenaient à échapper à l'autorité de l'ordinaire. Le règne de Boniface VIII fut une réaction violente contre ces créations irrégulières. Le décret du concile de Vienne qui supprima les bégards et les béguines, bien que dirigé surtout contre les béguines d'Allemagne, atteignit les béguines de Marseille, qui durent se séparer; mais elles se justifièrent et purent se réunir de nouveau, en vertu de plusieurs bulles de Jean XXII, que M. Albanès a publiées. L'institut finit en 1414, faute de sujets.

La Vie de sainte Douceline est un des ouvrages d'édification les mieux composés et les mieux écrits du moyen âge, une des fleurs de cette littérature franciscaine, qui se développa surtout en Italie, et que distingue un grand charme de piété tendre et enfantine. Les analogies avec les Fioretti sont nombreuses: Tan grans era li pietatz de cor natural que li Sancta avia, qu'illi non podia sufrir c'om aucizes ni bestias, ni aucels, qu'illi ho saupes, que tota n'era moguda a sentiment de gran compassion; majormens aquellas creaturas que representan Crist en lur semblansa, el figuran per escriptura. Alcunas ves, cant hom li aportava los aucels vius, per plazer, non los laissava aucire; mais cant s'era pauc alegrada ab els, parlant de Nostre Senhor quels avia creatz, era eslevatz sos esperitz en Dieu, et laissava los annar, dizent: «Lauza lo Senhor, ton creator.» Cant illi vezia los ainnhels ni las fedas, alegrava si fort en els, e era moguda a meravillos sentiment del verai ainnhell Ihesu-Crist, e n'avia mot granl remembransa*.

Des répétitions, un peu de prolixité, déparent quelquefois ce clair et facile récit; mais ce sont là des taches légères. L'ouvrage, qu'on peut attribuer avec une grande vraisemblance à Philippine de Porcellet, et que distingue, en tout cas, un tact féminin des plus fins et des plus justes, reste le chef-d'œuvre en prose de la première littérature provençale et un des joyaux de la piété franciscaine vers la fin du XIII^e siècle. L'auteur a dû être une personne très attachante, et volontiers nous la trouverions supérieure à celle dont elle rapporte la vie; car, si elle l'égala en sincérité, elle n'eut pas ses accès maladifs; elle ne jouit d'aucune faveur prétendue céleste; elle fut tout à fait exempte de cet orgueil dont la sainte, malgré ses naïves précautions, ne réussit peut-être pas toujours à se préserver.

^{* «}La bonté de cœur que la Sainte avait par nature était si grande, qu'elle ne pouvait souffrir, le sachant, que l'on tuât des animaux ou des oiseaux [...] Si elle voyait des agneaux ou des brebis, elle laissait paraître une grande joie, et était excitée à un vif amour pour Jésus-Christ, le vrai agneau, qui lui revenait en mémoire.» (p. 126)

Liste des pièces justificatives

- I. Formule de profession des béguines de Marseille (*Bibl. Nat.*, Ms. fr. 13503, fol. 103 v°).
- II. Hymne à l'usage des béguines (Bibl. Nat., Ms. fr. 13503, fol. 103 v°, à la marge).
- III. Extrait de la Chronique de Salimbene de Parme (*Bibl. Vaticane*, Cod. Vat. 7260, fol. 236.)
- IV. Codicille d'Alasacie de Rocas, béguine de Roubaud 17 septembre 1280 (*Arch. munic. de Marseille*, Cartul. du notaire Pons Marini, 1280, fol. 23 v°).
- V. Deux nièces de sainte Douceline 16 février 1288 (Arch. munic. Cartul. de Pons Marini, fol. 74 v°.)
- VI. Testament de Pellegrin Repelin 22 juin 1288 (Protocole de Pons Marini, chez M. de Gasquet, notaire à Mars).
- VII. Philippine de Porcellet et sa famille 4 février 1292 (Arch. munic., Cartul. de Pons Marini, pièce ajoutée).
- VIII. Philippine de Porcellet, la jeune 20 avril 1292 (Arch. munic., Cartul. de Pons Marini, f. 67).
- IX. Réception d'une béguine de Roubaud 20 avril 1292 (Arch. munic., Cartul. de Pons Marini, f. 57 v°).
- X. Achat de cens par Philippine de Porcellet 22 octobre 1297 (*Arch. dép. des B.-du-Rh.*, Fonds du Chapitre de Marseille).
- XI. Assemblée des béguines de Marseille 11 janvier 1298 (*Arch. dép. des B.-du-Rh.* Fonds du Chap. de Mars).
- XII. Restitution de fonds à Philippine de Porcellet 26 mars 1300 (Protoc. de Barth. de Salinis, fol. 49 v°, chez M. de Gasquet.)
- XIII. Testament de Philippine de Porcellet, l'ancienne 24 novembre 1312 (*Arch. dép. des Bouches-du-Rhône*, Fonds du Chap. de Mars. Expéd. not. de 1353).
- XIII*bis.* Première bulle de Jean XXII, en faveur des béguines 18 décembre 1323 (*Arch. dép. des B.-du-Rh.* Fonds du Chap. de Mars. Exped. not. de 1353).
- XIV. Deuxième bulle de Jean XXII en faveur des béguines 18 décembre 1323 (Arch. Vatic. Reg. de Jean 22. Comm. an. VIII, t. I, f. 115. ep. 326).

- XV. Troisième bulle de Jean XXII–16 février 1325 (Arch. Vat. Reg. de Jean XXII. Comm. an. IX., t. I, f. 268 v°. ep. 790).
- XVI. Pension de Marie Élier, béguine de Roubaud-28 juillet 1341 (Protoc. de Paul Giraudi, f. 42 v°, chez M. Estrangin).
- XVII. Testament de Cécile de la Voute, béguine 28 août 1341 (Arch. dép. des B.-du-Rb. Fonds du Chap. de Mars. Se trouve aussi dans le Protoc. de Paul Giraudi, f. 49. Chez M. Estrangin, notaire).
- XVIII. Philippine de Porcellet, prieure des béguines 17 novembre 1341 (Protoc. de Paul Giraudi, f. 101 v°, chez M. Estrangin).
- XIX. Douce de Vivaud, prieure des béguines 1er mai 1359 (Arch. dép. des B.-du-Rh., Fonds de S. Sauveur de Mar., n° 41).
- XX. Inventaire de Cens échu au couvent des franciscains 14 mars 1390 (*Arch. dép. des B.-du-Rh.* Fonds du Chap. de Marseille).
- XXI. Jacquette Monnier, prieure des béguines 7 juin 1390 (Arch. dép. des B.-du-Rh. Fonds du Chap. de Mars).
- XXII. Testament d'Alasacie Jean, béguine (3 mai 1397) Arch. dép. des B.-du-Rh. Fonds du Chap. de Mars.
- XXIII. Marguerite de Ulmo, prieure des béguines 23 juillet 1401 (Arch. dép. des B.-du-Rh. Fonds du Chap. de Mars)
- XXIV. Donation de Marguerite d'Alon, dernière prieure des béguines de Roubaud—1^{er} avril 1407 (*Arch. dép. des B.-du-Rh.* Fonds du Chap. de Mars).
- XXV. Prise de possession du béguinage par les Franciscains de Marseille 24 janvier 1414 (*Arch. dép. des B.-du-Rh.* Fonds du Chap. de Mars).

TABLE

Douceline, la mellifluence d'un nom	
par Claude Louis-Combet	5
Prolégomènes	
par Joseph-Hyacinthe Albanès	21
PREMIÈRE PARTIE	
LE MANUSCRIT ET L'AUTEUR DE LA VIE	
DE SAINTE DOUCELINE	
I. Description du Manuscrit	27
II. Historique du Manuscrit	30
III. La Vie de sainte Douceline a été composée à	
Marseille	34
IV. Elle a vu le jour en 1297	37
V. Elle a pour auteur une béguine, et très probablement	
Philippine de Porcellet	43
DEUXIÈME PARTIE	
SAINTE DOUCELINE ET SON ŒUVRE	
I. Chronologie des actes de sainte Douceline	59
II. Date de la fondation du Béguinage de Marseille	66
III. Culte de sainte Douceline	76
IV. Ce que c'étaient que les Béguines	80
V. Emplacement occupé par le Béguinage de Marseille	
	85

258 TABLE

LA VIE DE SAINTE DOUCELINE

I. Le premier chapitre traite de sa manière de vivre en habit	
séculier, et de son origine par rapport à ses parents	99
II. Le second chapitre dit de quelle manière elle prit l'habit de	
pénitence	104
III. Le troisième chapitre raconte de quelle manière elle orga-	
nisa son établissement et son ordre	108
IV. Le quatrième chapitre traite de son humilité et de son obéissance	III
V. Le cinquième chapitre traite du vœu de la sainte pauvreté,	
et de qu'elle manière elle la garda avec un amour et un soin	
extrêmes; et du grand méprisqu'elle avait pour les choses tem-	
porelles	116
VI. Le sixième chapitre traite de l'austérité de sa vie, et de	
l'exercice des bonnes œuvres auxquelles elle s'appliquait, elle	
et les autres	121
VII. Le septième chapitre traite de sa douceur et de son inno-	
cence	126
VIII. Le huitième chapitre traite de sa fervente charité, et du	
service des malades, auquel elle s'appliquait	129
IX. Le neuvième chapitre traite de l'application et de la fer-	
veur de son oraison, et de ses hauts ravissements	132
X. Le dixième chapitre traite de la fermeté de sa contempla-	
tion, des révélations que Dieu lui faisait, et de sa grande cons- tance dans ses résolutions	T.60
	159
XI. Le onzième chapitre traite de l'intelligence des Écritures, et de l'esprit de prophétie	T 77.0
or or or opposite the proposition of the contract of the contr	173

XII. Le douzième chapitre traite des miracles que Dieu fai-	
sait par elle	180
XIII. Le treizième chapitre traite de la mort de la Sainte	190
XIV. Le quatorzième chapitre traite de la translation de la	
Sainte	198
XV. Le quinzième chapitre traite des miracles que Dieu	
opéra par l'intercession de la Sainte, après sa mort	209
4	
Épilogue	222
Philippine de Porcellet, auteur présumé de la vie	
de sainte Douceline	
par Ernest Renan	229
I into dos tiñose instifications	
Liste des pièces justificatives	255



Au catalogue, dans la collection ATOPIA

Sœur Jeanne des Anges, Autobiographie XVIIe siècle

Jean-Joseph Surin, Triomphe de l'amour divin sur les puissances de l'enfer et science expérimentale des choses de l'autre vie xvii siècle

Henry Institoris, Jacques Sprenger, Le Marteau des Sorcières (Malleus Maleficarum) 1486

Abbé Morellet, Abrégé du Manuel des Inquisiteurs 1762

Les Sorciers du Carroi de Marlou. Un procès de sorcellerie en Berry 1582-1583

Dom Augustin Calmet, Dissertation sur les vampires 1751

Johan Joseph von Görres, La mystique divine, naturelle et diabolique

Antonio Gallonio, Traité des instruments de martyre 1591

Abbé Boileau, Histoire des flagellants 1701

Jean Maillard, Louise du Néant 1732

Marguerite Porete, Le Miroir des simples âmes anéanties xilis siècle

Thérèse d'Avila, Méditations après la communion 1670

Mechthild de Magdebourg, La Lumière fluente de la Divinité 1207-1282

Claude Hopil, Les divins élancements d'amour 1629

—, Les Doux Vols de l'âme amoureuse de Jésus 1629

Hrotsvita de Gandersheim, Œuvres poétiques xº siècle

Marie Madeleine de 'Pazzi, Les quarante jours 1584

- -, Les huit jours de l'Esprit Saint 1585
- -, Cinq ans dans la fosse aux lions 1585

L'abandon à la providence divine d'une dame de Lorraine au XVIIIe siècle

Margery Kempe, Le Livre 1436

Madame Guyon, Récits de captivité 1709

Madame Guyon, Les Torrents 1683-1684

—, Le Moyen court et autres écrits spirituels 1685

Étienne Binet, Consolation et réjouissance 1627

La Perle évangélique 1602

Alexandre Piny, Lettres spirituelles 1683-1686

Pierre de Bérulle, Opuscules de piété 1644

Hildegarde de Bingen, Physica. Le livre des subtilités des créatures divines xue siècle

- —, Les Causes et les remèdes xIIe siècle
- —, La Symphonie des harmonies célestes xue siècle
- -, Lettres xIIe siècle

Le Livre d'Angèle de Foligno 1285-1298

François Malaval, La belle ténèbre 1670

Ernest Hello, Paroles de Dieu 1877

Miguel Mañara, Discours de la vérité 1670

Saint Jérôme, Vivre au désert. Vies de Paul, Malchus, Hilarion 375-390

Abbé Dinouard, L'Art de se taire 1771

Jean-Pierre Camus, La Théologie mystique 1640

Élie Marion, Avertissements prophétiques 1707

François Hédelin d'Aubignac, Des Satyres brutes, monstres et démons

Pierre Poiret, Écrits sur la Théologie mystique 1700

Jean de La Bruyère, Dialogues posthumes sur le quiétisme 1699

Pétrarque, La Vie solitaire 1346-1366

- ---, Le Repos religieux 1346-1357
- -, Mon ignorance et celle de tant d'autres 1367-1368
- -, L'Afrique 1338-1374
- -, Les Remèdes aux deux fortunes 1354-1366
- —, Invectives 1352-1373
- -, Sans titre (Sine Nomine) 1342-1361

François Bouillon, Vie et purgatoire de saint Patrick 1642

PHYSIOLOGOS. Le bestiaire des bestiaires 11e siècle. Éd. A. Zucker

Louis-Claude de Saint-Martin, I ettre à un ami 1795

Jean Nider, Les sorciers et leurs tromperies (La fourmilière, livre V) 1436-1437

Lope de Vega Carpio, Bergers de Bethléem (Livres IV-V) 1612

Lord Shrewsbury, Les vierges stigmatisées du Tyrol 1845

Dom Ildefonse Cathelinot, Réflexions sur le Traité des apparitions de Dom Calmet 1749

Guy du Faur de Pibrac, Antoine Favre, Claude Guichard, Pierre Matthieu et Guillaume Colletet, *Quatrains moraux* xvie et xviie siècles

Beauvoys de Chauvincourt, Discours de la lycanthropie ou de la transmutation des hommes en loups 1599

Nouvelles d'Écosse suivies de La démonologie du roi Jacques 1597

Angélique de Saint-Jean Arnaud d'Andilly, Description de l'époux. Explications sur le Cantique des cantiques xviie siècle

Jean Ursin, Prosopopée des animaux (Prosopopeia aliquot) 1541

Gabrielle de P****, Histoire des fantômes et des démons qui se sont montrés parmi les hommes 1819

Alain de Lille, La plainte de Natura. De planctu Naturæ 1168-1172 Jacques Collin de Plancy, Dictionnaire infernal 1818

Charles Rohault de Fleury, Mémoire sur les instruments de la passion de N.S. Jésus-Christ 1870

Vie de Marie Égyptienne pénitente suivie de Vie de saint Syméon Stylite

Paulin d'Aumale, Traité du pur amour 1695-1699

Les vampires. Aux origines du mythe 1632-1694

Reginald Scot, La sorcellerie démystifiée 1584

Dom Ruinart, Introduction aux actes des martyrs 1708

Jean-Joseph Surin, Écrits autobiographiques 1654-1663

Pierre de Bérulle, Charles de Saint-Paul, Jean Desmarets de Saint-Sorlin, Henri Lacordaire, *Marie Madeleine*. Anthologie de textes I

Jean-Pierre Camus, Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, Massillon, Marie Madeleine. Anthologie de textes II

[Attribué à Raban Maur], Vie de sainte Marie Madeleine et de sainte Marthe sa sœur III

Dom Augustin Calmet, Traité sur les apparitions 1746

À PARAÎTRE:

Jean de La Ceppède, François d'Arbaud de Porchères, Louis Le Laboureur et Pierre de Saint-Louis, *Marie Madeleine*. Anthologie de textes IV 1622-1668



Malaval, La belle ténèbre
Mañara, Discours de la vérité
Marion, Avertissements prophétiques
Morellet, Abrégé du Manuel des Inquisiteurs
Nider, Les sorciers et leurs tromperies
Paulin d'Aumale, Traité du pur amour
Pétrarque, La Vie solitaire

- —, Le Repos religieux
- -, Mon ignorance et celle de tant d'autres
- -, L'Afrique
- -, Les Remèdes aux deux fortunes
- -, Invectives
- -, Sans titre

Piny, Lettres spirituelles

Poiret, Écrits sur la Théologie mystique

Porete, Le Miroir des simples âmes

Rohault de Fleury, Mémoire sur les instruments de la passion de N.S. Jésus-Christ

Ruinart, Introduction aux actes des martyrs

Saint Jérôme, Vivre au désert

Saint-Martin, Lettre à un ami

Scot, La sorcellerie démystifiée

Shrewsbury, Les vierges stigmatisées du Tyrol

Surin, Triomphe de l'amour divin

—, Écrits autobiographiques

Thérèse d'Avila, Méditations après la communion

Ursin, Prosopopée des animaux

Description de l'époux

L'abandon à la providence divine

Le Livre d'Angèle de Foligno

La Perle évangélique

Les Sorciers du Carroi de Marlou

Les vampires. Aux origines du mythe

Marie-Madeleine I, II, Anthologies

Marie-Madeleine III, [R. Maur] Vie de sainte Marie Madeleine et de sainte Marthe sa sœur

Nouvelles d'Écosse suivies de La démono-

logie du roi Jacques

Physiologos

Quatrains moraux

Vie de Marie Égyptienne pénitente suivie de Vie de saint Syméon Stylite

Collection ATOPIA dirigée par Claude Louis-Combet

Sainte Douceline (XIIIe siècle) a été, dans les siècles chrétiens du passé, très populaire, particulièrement en Provence, son territoire et son terroir d'origine. Fondatrice de deux béguinages d'obédience franciscaine, à Hyères et à Marseille, elle est restée, dans la tradition spirituelle, plus célèbre par ses extases et ses envols, en ses accès de lévitation que par ses œuvres institutionnelles. Sa vie, rédigée par sa plus proche compagne, la béguine Philippine de Porcellet, est considérée comme un des monuments littéraires de la Provence médiévale les plus remarquables. Il s'impose encore au lecteur d'aujourd'hui par sa suggestion du merveilleux au sein d'existences vouées, par-dessus tout, à la contemplation. Son accent quasiment surréaliste n' pas échappé à Blaise Cendrars qui en témo

ISBN: 978-2-84137-376-5

dans Le Lotissement du ciel (1949).

Diffusion: HARMONIA MUNDI livre

www.millon.fr